3619

Pabst XXXIV 86

LETTRES FAMILIERES

SUR LA CARINTHIE ET LA STIRIE,

ADRESSÉES

A MADAME BIANCHI,

DE BOLOGNE.

554107

LETTRES FAMILIERES

SUR

LA CARINTHIE ET LA STIRIE,

ADRESSÉES

A MADAME BIANCHI,

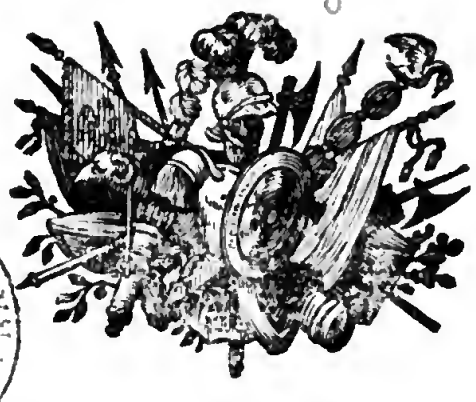
DE *B*OLOGNE.

PAR UN OFFICIER GÉNÉRAL FRANÇAIS,

prisonnier de guerre en Autriche.

1799.

le général Meyle



BIBLIOTECA NAZIONALE * NAPOLI VITTORIO EMANUELE III

A LEOBEN;

Et se trouve,

A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur, rue Taranne, N.° 749, à l'Immortalité.

AN IX DE LA RÉPUBLIQUE.

AVIS

DE L'IMPRIMEUR.

L'OUVRAGE que je présente au public contient des détails curieux et souvent intéressans sur nos campagnes glorieuses de Carinthie et de Stirie ; ainsi qu'une relation artistement narrée de la surprenante conspiration de Martinowisch qui, si elle n'eût pas échoué par un concours d'événemens presque incroyables, eût peut-être changé la face d'une grande partie de l'Europe.

L'auteur par sa manière neuve et particulière de présenter ses idées, annonce

un militaire possédant non-seulement toutes les connaissances relatives à son état, mais encore celles qui caractérisent l'homme de goût en Littérature et dans la plûpart des beaux arts, tels que l'Architecture, la Peinture, la Sculpture, etc.

La justice que je m'empresse de lui rendre, est d'autant moins suspecte, que je n'ai point l'avantage de le connaître, et que le hazard seul m'a procuré le manuscrit, de la publicité duquel j'espère qu'on me saura gré sous plus d'un rapport.

Indépendamment du mérite varié de ces mémoires, on y saisira, sans doute avec plaisir, des anecdotes curieuses sur l'homme célèbre, aujourd'hui l'objet

de l'intérêt de tous les citoyens, et à qui la France, après des lauriers sans nombre, doit encore tant d'autres bienfaits précieux.

J'ai cru devoir aussi ajouter à cet ouvrage une Table des matières, pour caser plus facilement dans la mémoire de tout bon Français les faits qui doivent le plus lui prouver toute l'énergie de sa nation, et lui faire apprécier son bonheur dans la circonstance actuelle.

LETTRES FAMILIÈRES
SUR
LA CARINTHIE ET LA STIRIE,
ADRESSÉES
A MADAME DE BIANCHI,
DE BOLOGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

Pletz, le 19 *août* 1799.

J'AI reçu à Vérone, madame, votre aimable et consolante lettre, en réponse à celle que je vous ai adressée lors de notre pénible et douloureuse sortie de Mantoue, dans laquelle je vous ai rendu compte des principaux événemens qui se sont passés depuis l'investissement de la place, jusqu'au moment de la reddition (1).

(1) On a cru devoir supprimer cette lettre contenant des détails sur le blocus et le siége de Mantoue, détails sur lesquels le public ne tardera pas d'être mieux éclairé qu'il ne l'a été jusqu'à présent.

Vous desirez maintenant que je profite pendant ma route, des momens de loisir, pour vous donner de mes nouvelles, et vous faire connaître, en même tems, quelques notices des plus intéressantes sur les cités et les pays que nous aurons à parcourir pour nous rendre à Klagefnus, lieu de notre exil.

Une santé fortement altérée lors de mon départ de Vérone, ne m'a pas encore permis de satisfaire à vos vœux ; mais comme il vaut mieux s'acquitter tard que jamais du devoir que vous venez de m'imposer, je m'occuperai, dès ce moment que ma santé renaît avec la force, de vous tracer, jour par jour, le précis de notre voyage.

Vous continuerez d'agréer, madame, le tribut de mes faibles observations, avec cette bonté d'ame qui vous caractérise. Je compte sur votre indulgence, sur votre amitié, et, par-dessus tout cela, sur la justesse de vos réflexions.

A peine étions nous sortis d'Udine, la plaine se rétrécit sensiblement à nos yeux ; nous nous trouvâmes aux pieds des Alpes, connues anciennement sous le nom Alpis Julia, et

nous en montons les premiers degrés. Tous les pays des montagnes se ressemblent entr'eux quant au fond ; mais les nuances de leurs formes sont aussi variées que le sont les traits humains. Le plus communément ce sont des vallons bordés de chaque côté de collines, tantôt boisées, tantôt en prairies, garnies de quelque bétail, de petits hameaux, ou de quelques chaumières isolées ; tantôt ce sont des rocs escarpés, et dépouillés de toute verdure. Au fond de la vallée se dessine toujours une rivière qui l'a formée ; paisible dans sa source, elle se fait déja entendre dès qu'elle s'en éloigne ; grossie par les orages, la fonte des neiges, et par les petits ruisseaux qui découlent des flancs des montagnes adjacentes, tantôt en forme de pentes douces, tantôt en cataractes bruyantes, elle accroît considérablement ses forces. Déja elle se dégage, indignée et toute écumante, des premières barrières que la nature, toujours sage, avait formées de chaque côté, pour arrêter la fougue d'une jeunesse trop dangereuse ; mais devenue bientôt plus calme et plus réfléchie, dès qu'elle ne trouve plus d'obstacle à

sa volonté, elle s'étend dans la plaine, la fertilise, la couvre d'une population immense, fonde des villes, alimente leur opulence, marque les limites des empires et des nations ; et après avoir encore eu l'honneur de recevoir de nouveaux alliés dans son lit, en étant devenue trop puissante, elle se partage en plusieurs branches ; prête, enfin à se perdre à jamais dans la mer, elle a l'air, en faisant insensiblement reculer les bornes de sa mortelle ennemie, de lui faire plutôt la guerre, que de lui porter tribut. Telle est la naissance, l'accroissement, la force, la décadence, la fin de ce que le vulgaire appelle un fleuve.

La petite ville de Ciridale était l'ancienne Forum Julié ; il ne reste plus de vestige de son antiquité. Elle contient à peine 12 à 1500 ames aujourd'hui, et n'a rien qui puisse piquer la curiosité du voyageur. C'est dans ses environs que l'on recueille les meilleurs raisins, d'où l'on fait le vin si connu et si estimé en Italie, sous le nom de Picoletto. Nous en repartîmes le lendemain.

Déja les Alpes prennent un caractère plus imposant. Nous passons sur un pont de pierre,

à quelques milles de Ciridale, la petite rivière de la Natisana, que nous côtoyons en la remontant vers la source. Comme il arrive assez fréquemment des éboulemens du haut de la montagne, la route qui passe dessous, se trouve souvent tellement encombrée, qu'on est obligé de faire venir du village le plus voisin, des ouvriers, pour faciliter le passage aux voitures. C'est cette route que la division Guieux avait prise lors de l'expédition du Friul Allemand, sous Bonaparte. Elle trouva une arrière-garde Autrichienne à Puffero, qu'elle y battit, et fit une centaine de prisonniers. L'ennemi voulait lui disputer le pas de Carporetto ; mais, à son approche, et après une faible résistance, il évacua également ce poste, qu'il avait fortifié de quelques lignes élevées à la hâte.

Nous avions quitté la Natisana, à deux milles avant d'arriver au village de Carporetto, où nous trouvâmes le cours tout écumant de l'Izonso, se dirigeant vers la vallée qui mène à Gorizia, d'où remonta la division Sérurier, pour appuyer les opérations du général Guieux.

En sortant de Carporetto, nous avions à tourner, en descendant, une assez haute montagne, au penchant de laquelle le village est adossé. On s'étonne des peines et des dépenses qu'a dû entraîner l'établissement des grandes routes dans un pays où, le plus souvent, elles sont taillées dans le roc : elles doivent leur entretien au commerce actif de l'Allemagne avec l'Italie.

Je salue avec respect les vieillards de la nature, qui, tout autour de nous, réunis en assemblée majestueuse, confondant avec les nues leurs têtes couronnées d'éternelles neiges, seuls dépositaires des premiers âges du globe, loin du fracas du monde, et trop élevés pour prendre part aux passions des malheureux mortels. Que de générations n'ont-ils pas vû naître et passer sous leurs pieds ! Que de générations nouvelles verront-ils encore éclore, lorsque la nôtre sera déja ensevelie dans la nuit éternelle des tems !

Notre voyage du 20, n'a pas été aussi long que celui du jour précédent. C'est à Pletz qu'on avait assigné notre gîte. Pletz est un petit village où l'habitant arrache avec peine à la terre de

quoi subsister une partie de l'année. Le petit vallon où il est situé, ne m'a pas fait d'abord une sensation bien marquée; cependant, en l'examinant plus attentivement, j'ai compris que si vous pouviez consentir, madame, à y passer toute la vie, je m'en accommoderais le plus facilement du monde, malgré son air sauvage, qu'un seul de vos regards, un simple sourire, ferait disparaître aussitôt ; tant il est vrai que ce n'est pas dans l'aspect d'un lieu, mais dans notre cœur que réside le sentiment de l'ennui : le désert le plus affreux se changera soudain en un lieu de délices, dès que le cœur y trouvera de quoi satisfaire son goût.

LETTRE II.

Tarvis, le 21 août.

Le soleil levant nous voit tous en route. Le fort de Chuisa se trouve à environ une forte lieue de Pletz ; il est bâti de tems immémorial. Il ne consiste que dans une simple chemise, munie d'un bon parapet, et placé de manière à battre avantageusement la route. Il servait contre les incursions des Vénitiens, qui, dans la vigueur de leur âge, avaient cherché à étendre leurs domaines de terre ferme jusqu'à la cime des Alpes. Les Autrichiens s'étaient portés ici pour arrêter la marche de la division Guieux ; ils avaient établi à droite et à gauche, des lignes munies de bonnes palissades, pour fermer en entier la gorge, et empêcher, par ce moyen, l'approche trop facile du fort : ils les avaient garnies de leur meilleure infanterie. Mais que pouvaient alors les mesures les mieux combinées contre la valeur française, et l'impétuosité de nos attaques? nos

braves chasseurs, dès que le signal de l'attaque est donné, gravissent à leur gauche la montagne que l'ennemi avait négligé d'occuper, parce qu'on en avait cru l'accès impraticable. Il est tourné, plongé, écrasé par notre feu.

Ne pouvant plus tenir dans ses lignes, il se retire en confusion dans l'intérieur du fort. Le général Le Bon, qui, à la tête d'une demi-brigade, s'était placé à l'opposé de nos chasseurs assez près du fort, mais où par la nature du terrein il n'avait plus rien à redouter de son feu, profite du moment et du désordre de l'ennemi, débouche brusquement et marche, au pas de charge, vers la porte; elle est à l'instant enfoncée à coup de hache par nos grenadiers : ils entrent dans la place, et quoiqu'ils fussent autorisés par les loix de la guerre, à passer au fil de l'épée la garnison qui résistait encore, ils crurent se respecter en respectant des braves qui avaient resté à leur poste : ils furent faits prisonniers de guerre.

Nous laissons derrière nous le fort, presque démoli aujourd'hui, et le cours de l'Isonzo qui,

en se dirigeant plus vers la droite, reçoit à deux lieues environ, de plus de trente sources différentes, sa première entrée dans le monde.

En vous parlant, madame, des villages d'Unterprett, Mitterprett et Oberprett, trois villages qui se succèdent, je vous parle d'un pays d'horreur, qu'on aime à avoir vû, mais où l'on ne se soucie pas de revenir, à moins que ce ne soit un intérêt majeur, ou le désespoir, qui vous y ramène.

Ce sont des chemins bordés de précipices, des montées effrayantes; déja nous voyons, autour et au-dessous de nous, des monceaux de neige qui ne fondent jamais; les nuages sont sous nos pieds, et forment à nos yeux, en quelques endroits, en s'étendant, une vaste mer au-dessus de laquelle les côtes les plus élevées paraissent comme autant d'îles.

Toute végétation s'éteint insensiblement sous nos pas, à mesure que nous pénétrons dans les régions supérieures d'un air glacial.

On dirait que la nature a eû plaisir à marquer, par une petite élévation en forme de dos d'âne;

qui se prolonge d'un côté à l'autre, la barrière immuable qui fixe le versant opposé des eaux; tout ce qui est en-deçà, se jette dans le golfe Adriatique; tout ce qui est au-delà, réunit ses flots à ceux de la mer Noire.

Nous voilà donc parvenus aux bornes qui séparent les pays de continuel printems, des frimats éternels du nord! déja leur vestibule s'annonce par un gouffre affreux au fond duquel croupit le lac de Rabl. Des bouquets de tristes sapins y réfléchissent, comme dans un miroir, leur couleur funéraire : c'est l'image des eaux fabuleuses du Styx, d'où, après les avoir franchies sur la barque fatale, on ne revenait plus.

Un désir involontaire de prolonger encore mon existence de quelques momens de plus, fait tourner, pour la dernière fois, mes regards vers les belles contrées de l'Italie, que nous avions laissées derrière nous. Je parcours encore d'un œil rapide les plaines fertiles de la Lombardie; je m'arrête plus particulièrement aux charmes des riches collines qui avoisinent la majestueuse Bologne! Ce n'est pas sans une peine extrême

que je me détache des bords voluptueux de la Brenta, étayés de toute la grandeur de l'ancienne Venise. Beau soleil du plus pur or, terre toujours en fleurs, adieu! adieu! chefs d'œuvres inimitables des arts; harmonie de Paésiello, de de Zuigarelli, de Cimarosa; sons divins d'une Bilinghton, Grassini, Strina, Pauhi! que d'objets agréables, que de souvenirs chers à mon cœur vinrent encore m'assaillir pour combattre avec avantage ce sentiment de l'indignation et du mépris!.... Pardonnez, si malgré le sang de tant de défenseurs qui sont tombés sous le fer d'infâmes assassins, et qui demande vengeance, j'ai encore eu la faiblesse (eh! qui n'en a pas dans la vie!) de m'écrier dans un moment de délire, ce beau pays n'est plus à nous! C'en est fait du prix de tant de sang répandu à Montenote, à Arcole, à Rivoli! Puis m'adressant à la Renommée, vole lui dis-je, en Egypte, et dis à Bonaparte que tu nous as vûs captifs et malheureux sur la sommité des Alpes.

Le pas était fait. Nous descendons par une

pente rapide, vers le lac de Rabl ; c'est dans cette gorge qu'une colonne d'Autrichiens, forte d'environ cinq à six mille hommes, généraux, infanterie, cavalerie, canons, bagages, pris à dos par la division du général Guieux, et de face par celle du général Masséna; n'ayant plus d'issue, a mis bas les armes : une partie de l'artillerie avait été culbutée dans le fond.

Rabl est un petit village où nous avons fait un instant alte, pour nous sécher d'une pluie des plus violentes qui nous avait assaillis au haut de la montagne, et qui continuait encore sans interruption. Ce lieu est renommé par une minière de plomb, que l'on exploite depuis des tems immémoriaux ; elle est tellement abondante, que l'on évalue communément à 68 livres de métal, le produit du quintal de matière brute. Comme cette mine contient en même tems de l'argent, mais pas en assez grande quantité pour qu'il vaille la peine d'être séparé, le plomb qu'on en retire, ne se fond pas au feu aussi facilement que celui que l'on excave des mines aux environs de Willach, les seules connues en Europe pour

donner du plomb sans aucun mélange d'argent. La mine de Rabl est au compte de l'empereur, qui, tous frais faits, en retire annuellement un profit de 300,000 livres de notre monnaie.

Nous avions encore deux mortelles lieues à faire pour arriver à Tarvis, le chemin descend toujours insensiblement; des deux côtés le penchant de la colline est boisé de hauts sapins qui dérobent toute autre vue.

Le bourg de Tarvis peut contenir six cens ames environ. Il n'y a de remarquable qu'un gros tilleul d'une circonférence énorme, et auquel on ne donne pas moins de 500 ans. C'est sous ce tilleul que les habitans avaient coutume de prêter serment de fidélité au vicedum de l'évêque de Bamberg, auquel ce village appartenait. Marie-Thérèse, pour faire cesser les plaintes qui s'élevaient continuellement contre ce gouvernement ecclésiastique, dans les lieux qui lui étaient soumis, entra en négociation avec l'évêque de Bamberg, et se fit céder, moyennant une indemnité convenue, toutes ces petites portions de pays éparses et enclavées dans les Etats d'Autriche.

Une horde de Turcs ayant remonté la rive droite de la Save, qui prend sa source à deux lieues du bourg, le détruisit de fond en comble. Les habitans, avertis du danger, s'étaient enfuis, et avaient été se cacher sur le haut d'une montagne. Leur asyle ayant été découvert, la population toute entière périt sous le fer de ces barbares. Pour garantir les nouveaux habitans, qui avaient choisi ce sol, et rebâti insensiblement le village, l'empereur Barberousse fit entourer l'église d'une bonne enceinte quarrée de mur, muni d'une tour à chaque angle. C'était tout ce qu'il fallait pour leur fournir un premier abri, un lieu de réunion, et donner le tems aux voisins d'accourir en armes à leur secours.

C'est en avant de Tarvis, dans la petite plaine où est le village de Saftriz, que le même Barberousse défit complettement les Vénitiens. Leur perte fut telle, qu'ils donnèrent au champ de bataille le nom de Caporosso, qu'il conserva depuis.

C'est encore sur le même lieu que Massena remporta, il y a deux ans, un avantage aussi brillant que décisif. Ce général, après la bataille

du Tagliamento, remonta la rive droite de ce fleuve jusqu'à Spilimbergo, où il le passa, poursuivit son chemin, longeant la rive gauche, par S. Danielo, Ozopo, Venzone, s'empara de la Chiuza Veneta, mit en déroute un corps d'observation que l'ennemi avait au-dessous de la Pouteba à Pietra Tagliata, et se disposa, d'après ses instructions, à opérer à Tarvis sa jonction avec la division Guieux.

Les Autrichiens occupaient en force ce poste important (1); ils avaient leurs avant postes en avant du village de Fafniz, aux bords de la petite rivière de la Fella, à l'entrée même de la vallée. Massena les fait attaquer de front par ses tirailleurs; une forte fussillade s'engage pendant ce tems; il fait passer à leur insçu un corps d'infanterie légère par-dessus la montagne du Sattel,

(1) Les Autrichiens ont si bien réconnu ensuite l'importance de ce poste, qu'ils ont, depuis la signature des préliminaires jusqu'au traité de Campo Formio, travaillé sans relâche à établir deux camps retranchés, l'un en face de la gorge de Rabl, et l'autre en avant de Fafniz, parce qu'aux bords de la Fella, c'est là qu'ils s'étaient proposés, en cas de reprise d'hostilités, de faire la plus vigoureuse résistance, pour défendre aux Français l'entrée dans les pays héréditaires.

que

que les Autrichiens avaient négligés d'occuper ; ce corps dirigé sur le village de Fafniz, prenait la ligne ennemie à dos. Dès que l'ennemi se fut apperçu de ce mouvement qui menaçait ses derrières, il se retira précipitamment, et Massena déboucha aussi-tôt dans la vallée avec le corps de la division.

Ce premier combat avait commencé à neuf heures du matin, et ce ne fut qu'à midi que l'état-major et les officiers sortirent de Tarvis, après avoir commodément terminé leur repas, pour aller au-devant de la division de Massena, avec un corps de troupes de 4.000 hommes environ. Les Autrichiens établirent leur ligne de bataille en arrière d'un petit torrent qui, lorsqu'il n'est point grossi par les pluies, ne contient ordinairement qu'un filet assez mince d'eau, et se désèche tout-à-fait dans les chaleurs. Leur droite appuyait au débouché d'une gorge très-étroite, qui mène dans la vallée du Gail. Ils avaient profité d'une petite élévation pour y placer deux pièces de canon, qui battaient au loin sur la route. Pour remédier à la faiblesse

de leur gauche, qui n'était, ni ne pouvait nulle part être bien appuyée, ils s'étaient saisis d'une petite colline isolée en avant du petit torrent, et y avaient porté un bataillon de Croates, qui y fut par la suite entièrement fait prisonnier. Comme les bords du torrent étaient boisés en différens endroits, ils y avaient jetté leurs meilleurs tirailleurs, pour en défendre l'approche.

Telles étaient les dispositions des généraux Autrichiens : Massena après les avoir reconnues, ayant apperçu la facilité de déborder leurs flancs, fait passer ses instructions aux chefs des troupes légères, et ordonne de suite l'attaque. Tout réussit à son gré ; nos troupes en tenant les hauteurs à mi-côte, que l'ennemi n'avait pas occupées, s'avancent sans obstacle sur lui, menacent ses flancs et se disposent à le prendre de revers. Massena attentif à tous les mouvemens, voyant que le désordre se met aux extrêmités de la ligne ennemie, fait sur le champ former sa cavalerie en colonnes, sur la route, se met lui-même à la tête et fait sonner la charge. Ce mouvement qui se fit malgré que la terre était

alors couverte de glaces, fut décisif; le centre de l'ennemi, qui avait encore résisté jusqu'alors, est enfoncé, culbuté; le torrent est franchi de toute part, toute lutte cesse.

Le prince Charles n'arriva sur le champ de bataille que pour être témoin de la défaite de ses troupes. Ce prince ayant conduit, après la malheureuse affaire de l'Honzo, une fraction de son armée à Laibach, avait fait la plus grande diligence pour arriver à Tarvis; il avait pris la route de la Carniole. Il arrive, apprend que l'ennemi attaque en force, laisse là sa voiture, et se jette sur le premier cheval qu'il rencontre. Il n'était plus tems; tout était dans le plus grand désordre. Vainement cherche-t'il à rallier ses troupes, et par sa présence, et par sa voix; il est aussitôt enveloppé lui-même par nos cavaliers. Un, entr'autres, qui ne le reconnaissait pas, abat, d'un coup de sabre, à l'entrée même du village, la hanche droite de son cheval; il est tué par une ordonnance du prince; celle-ci est abattue à son tour. C'en était fait du prince, si un détachement de cavalerie de Zartorinski, averti à

tems du danger qu'il courait, ne fût venu à bride abattue le délivrer.

Le général Massena n'envoya que quelques troupes légères à la poursuite des fuyards, qui se retiraient par la route de Villach, et tourna ses forces victorieuses entre la colonne du général Bajolik, qui, comme je vous l'ai marqué plus haut, se trouvait engagée dans la gorge de Rabl ; cette colonne prise de face et à dos, posa aussitôt les armes (1).

---

(1) On a fait un reptoche grave au général Bajolik, d'avoir séjourné à Pletz, au lieu de faire diligence pour renfotcer le poste important de Tarvis. C'est à la perte d'un jour qu'il dut tous ses malheurs, et peut-être celui qui commandait à Tarvis, les siens.

Le général Mercantin, emplové au Tyrol, avait reçu ordre de venir rejoindre le corps d'armée du prince Charles, avec un bataillon de renfort. Le capitaine du cetcle de Willach, baron de Shalangenburg, sans être militaire, mais ayant une parfaite connaissance du pays et du tact, envoye au-devant de lui er lui fait part des dispositions présumées de l'ennemi, qui se sont effectivement réalisées comme ils les avaient prévues. Il engagea ce général, au lieu de se porter sur Villach par la grande toute, de filer par sa droite dès qu'il serait arrivé à la hauteur du village de S. Patotnion, et de traverser la vallée du Gaill qui le faisait déboucher directemeur sur Tarvis. Il lui traça toute la route ; mais le général Mercantin, qui, en suivant cet avis salutaire, s erait arrivé juste la veille du combat, crut sans doute qu'il était au-dessous de sa dignité de recevoir des avis d'un homme de robe,

Si je me suis étendu avec complaisance, madame, sur les détails de cette journée fameuse, vous me trouverez d'autant plus excusable, que leur souvenir fait, aujourd'hui dans nos rêves, notre unique consolation ; ils nous font oublier toutes les petites bassesses de nos nouveaux conducteurs ; ils soutiennent notre constance ; ils raniment notre courage ; ils nous autorisent à ne pas désespérer de parcourir de nouveau en vainqueurs, ce même théatre où est

---

ne fit aucun cas de ceux du capitaine du cercle ; il continua gravement la route la plus longue, mais aussi la plus commode, et n'arriva qu'après la défaite de l'armée à laquelle il ne put plus être d'aucun secours.

Il est à présumer que si toutes ces forces avaient été réunies, *comme elles auraient pû l'être*, et que si le fort de la Chiusa eût été mieux défendu, Massena ne serait pas venu à bout de son entreprise, qui devenait alors infiniment plus difficile, à aussi bon marché du moins.

M.r le baron de Schlangenbourg, qui a eu l'amitié du prince Charles, a été assez grand, assez généreux, de ne pas parler à personne de l'avis donné au général Mercantin ; il n'en fit part à ses amis que depuis la mort de ce dernier.

Il est facile de s'appercevoir, par ce que je viens de dire, et par toutes leurs opérations, que la tête n'était plus chez les Autrichiens. Il n'y avait plus dans leur armée, ni plans, ni disposition, ni ensemble, ni prévoyance, ni rapports établis.

encore imprimée la trace de nos exploits guerriers (1).

Mais, pour ne pas trop abuser de votre patience, je vous dirai un mot des maux des habitans de ces montagnes ; sujet qui vous paraîtra d'abord d'autant plus intéressant, que, sans doute, vous vous attendez de les trouver aussi moraux, aussi compatissans, aussi hospitaliers que le furent les bons Helvétiens avant le dernier ouragan qui a tout culbuté, tout dévasté chez eux. Point du

---

(1) Il pourrait paraître extraordinaire à tout autre qu'à moi de voir un militaire entretenir une femme sensible et aimable, des matières les plus sérieuses; de la conduire dans les montagnes et les précipices, et analyser les productions d'un sol sauvage et sur-tout aride ; de lui retracer des champs ensanglantés, couverts de cadavres, de mourans, et de lui peindre des évolutions, des défaites, des victoires, moins douces à remporter que celles qu'on cède à ses charmes et à son génie ; enfin, de l'engager dans la carrière sombre de la politique d'aujourd'hui. Mais cet étonnement cesserait bientôt aux yeux de quiconque connait madame de B ... et sait avec quel intérêt elle repose son attention sur ces matières, avec quel noble courage elle les aborde, avec quelle facilité elle sait les analyser toutes en un clin d'œil ; et l'on ne verrait plus en moi qu'un écolier qui mendie adroitement de son maître, d'utiles leçons, où la science se mêle au charme de l'organe qui la professe. Je franchis donc sans scrupule, et sur-tout par un esprit d'intérêt bien entendu, la marche ordinaire des écrivains à cet égard.

tout, ce sont de vrais pirates qui ne s'engraissent que des dépouilles des voyageurs. Ils réunissent à l'impudence et à la grossièreté, qui semblent être nées avec eux, toute la fourberie italienne.

Puissiez-vous, madame, reposer sur votre douce sultane, mieux que moi sur mon misérable grabat, que j'ai encore été trop heureux d'obtenir ! aussi m'attendais-je, pour prix de la faveur accordée, à le payer aussi cher que peut valoir l'objet lui-même. Voilà comme nous sommes traités, tandis que les gazettes autrichiennes ne retentissent que d'actes de bienfaisance de leur part ; mais combien ces tourmens me paraissent supportables, quand je réfléchis à ceux que nous avons épargnés à nos braves soldats, en engageant notre liberté pour conserver la leur (1) !

---

(1) Rien n'égale les mauvais traitemens que reçoivent les soldats Français, prisonniers de guerre, dans les États d'Autriche.

C'est le seul pays où le malheur n'a pas le droit d'exciter le respect ; la valeur, une estime réciproque ; le bon procédé, sa représaille. Tous les moyens infâmes sont employés pour corrompre la fidélité de nos soldats envers leur patrie. On débute d'abord par les laisser manquer, trois, quatre jours d'alimens, afin que la faim et le désespoir les réduisent à s'engager sous les dra-

LETTRE III.

Villach, le 22 août.

A mesure que nous nous éloignions de Tarvis, le pays commençait à perdre de sa rusticité. Nous nous reposâmes un instant dans la maison de poste d'Arnolsthein, nous y avons trouvé de

peaux Antrichiens, où on leur promet monts et merveilles. Dépouillés ordinairement par les Hongrois et les Croates sur le champ de bataille, nos gens sont conduits, dans le plus affreux dénuement, au milieu des plus fortes chaleurs et des glaces de l'hiver, de pays en pays, jusqu'au fond de l'Hongrie ou de la Bohême. Le plus léger écart ensuite qui tout au plus eût encouru une réprimande ailleurs, est suivi de coups de bâton aussi-tôt. Un commandant Autrichien, chargé de l'escotte des prisonniers, a poussé l'infamie jusqu'à leur prescrire, pendant toute la route, de marcher les uns après les autres, comme dans un jour de service. On m'a assuré qu'un de nos soldats qui s'était écarté quelques pas seulement de son chef de file, eut aussi-tôt, par ordre de ce commandant, sur la route de Lacbach à Graz, nn coup de fusil dont il eut la jambe cassée. Ceux des prisonniers qui ont survécn à tant de barbaries en route, s'ils arrivent enfin au lieu de leur destination, y sont aussi-tôt enfermés, entassés les uns sur les autres; toute communication entr'eux et les habitans, est interrompue. Ils sont surveillés comme s'ils fûsseut criminels d'état. Tout divertissement, jusqu'à la danse entr'enx, leur est expressément interdit. La moindre contravention aux réglemens, la moindre plainte qui leur échappe est punie de coups, des fers, des cachots; le suicide du malheureux en est fréquem-

bonnes gens qui, malgré les pertes que leur a causé le passage des troupes françaises, ne nons maudissent pas, et nous ont avoué franchement qu'il y a eu des momens à la guerre, où ils ont plus souffert de dégats de leurs propres troupes, et particulièrement en dernier lieu, lors du passage à jamais mémorable des Russes. Pour faire comprendre au général qui les commandait, à quel point les soldats étaient insolens, on lui dit qu'ils étaient pires que ceux de Massena. Les vexations qu'exerça dans, quelques endroits, cette division très-brave, mais trop indisciplinée, n'ont pas peu contribué à nous aliéner les cœurs, qui étaient fortement disposés en faveur de nos principes, et à nous humilier quelquefois au milieu de nos brillans succès.

---

ment la suite. Si l'ennui, la misère, les mauvais traitemens, le désir violent de revoir son pays natal, l'air malfaisant et renfermé qu'ils respirent, leur ôtent la santé et les forces, ils sont traînés dans des hôpitaux, d'où peu d'entr'eux sont revenus. Le seul hôpital de Graz, contenait l'hiver dernier, régulièrement 15 à 20 prisonniers morts par jour. Les officiers et les généraux ne sont pas mieux traités à proportion. Si je voulais tracer le tableau de toutes les vexations qu'ils éprouvent, un volume ne suffirait pas, et m'entraînerait trop loin de mon sujet.

Nous passons le Gail, sur un pont de bois à Federau. Cette rivière, qui prend sa source dans les montagnes du Tyrol, est déja considérable ici ; elle se réunit sous Villach à la Drave.

Villach est une assez jolie ville ; elle est la résidence d'un capitaine de Cercle.

C'est par cette ville qu'ont passé successivement les divisions Masséna, Guieux, Serurier, et enfin la petite armée du général Joubert, qui ayant ordre de se retirer du Tyrol, vint déboucher le dernier sur Villach, en descendant les bords de la Drave.

Il n'y a aucun de nous qui ne se soit rappellé de l'amabilité avec laquelle nous avions été accueillis alors du capitaine du Cercle, baron de Schlangenbourg (1), et de son zèle empressé

---

(1) Sa fille aînée, d'un physique aimable, avait été mariée à un officier général Autriehien, qui mourut à la suite d'une légère blessure qu'il reçut à la bataille sous Véronne. Ce fut une victime de plus que sacrifia l'ignorance des chirurgiens Autriehiens, rien n'égale leur impéritie ; ce sont pour la plupart de misérables barbiers de village, que l'on fait partir pour l'armée à mesure que l'on en manque dans les corps, ou dans les hôpitaux. Leur solde est d'une modicité aussi affreuse que révoltante, aussi est-il très-rare d'avoir, dans les Etats d'Autriéhe des estropiés, des

pour venir au-devant de nos besoins. Il joint aux plus belles qualités du cœur, des connaissances très-étendues ; phénomène assez rare dans ce pays, et particulièrement parmi les hommes en place. Dès qu'il fut prévenu de notre arrivée, il s'empressa de pourvoir à tout, et vint ensuite faire une visite au général Meyer, qu'il connaissait, et lui témoigna d'une manière aussi aisée qu'obligeante, tout le plaisir qu'il avait de le revoir, en y ajoutant, qu'il eût désiré que c'eût été dans des circonstances plus heureuses pour les deux puissances respectives.

Que ne peut un magistrat vertueux et éclairé, sur les mœurs de ses administrés ! Tandis que les officiers Français étaient rélégués dans des galetas indignes, à Udine et à Vérone, où on leur avait refusé jusques à de la paille pour se coucher ; ils étaient reçus ici avec ce sentiment que toute ame noble ne saura refuser à l'infortune et au courage. Tel était le zèle des habitans

---

jambes de bois ; tous ceux qui font la perte d'un membre, meurent assez communément sous les mains qui les traitent. En Autriche c'est autant d'économie pour l'État !

à nous servir, qu'ils eussent regardé comme un affront qui leur eût été fait en masse, si un seul officier prisonnier avait eu à se plaindre de son hôte.

Nous partons demain pour Clagenfurt, c'est-là le terme de notre voyage ; pour moi, j'en suis infiniment satisfait. Je saisirai, madame, la première occasion pour vous donner de mes nouvelles.

LETTRE IV.

Clagenfurt, le 23 août.

JUGEZ, madame, quel a dû être notre étonnement, lorsqu'entrant à Clagenfurt, nous y avons appris que la colonne qui nous avait précédés, s'était remise en route, et que nous étions également destinés à la suivre. Pouvions-nous nous attendre qu'il dépendait d'un commandant *ad interim* à Gratz, de changer notre destination au mépris dela parole sacrée du général Kray, qui avait traité avec nous au nom de son souverain.

J'ai déja eu l'honneur de vous informer, madame, dans ma lettre d'hier, de notre arrivée à Villach. La journée que nous avons faite pour nous rendre ici, a été très-longue pour de pauvres pélerins qui ne vont pas dans la terre promise, Si vous voulez bien prendre la carte du pays, vous trouverez qu'avant d'arriver à notre destination, il nous a fallu côtoyer dans toute sa longueur, le lac de Clagenfurt au

Wethersée. Il peut avoir quelques sites attrayans pour tout autre que celui qui se rappelle d'avoir traversé, les descriptions de Jean-Jacques à la main, le lac imposant de Genève ; de s'être tant de fois arrêté aux bords garnis d'oliviers, d'orangers, de saules pleureurs, des lacs de Como et de Garda, le séjour de délices des anciens Romains; de s'être transporté dans un monde encore inconnu, à la vue des îles du lac Majeur, où les Borromées parvinrent à réaliser les jardins enchantés du Tasse.

Quelques habitans qui se sont liés avec nous en route, nous ont assurés que le lac est très-profond en quelques endroits ; que dans d'autres, il contient des bâtimens qui, dans une de ces révolutions dont les détails se sont perdus dans la nuit des tems, ou par l'ignorance des siècles qui leur ont succédé, avaient été submergés. Ce oüi-dire ayant été accrédité de plus en plus par des pêcheurs, qui, dans un calme profond, crurent, à travers une eau très-claire, apercevoir des débris d'édifices au fond, on fit venir de Venise d'habiles plongeurs qui, d'après

différentes expériences, ont certifié l'existence d'une ancienne ville, qui avait disparu dans les eaux : tant il est vrai que nous ne marchons que sur des ruines!

Mais par quel moyen, me direz-vous, un événement aussi extraordinaire s'est-il opéré? chacun a ses idées là-dessus ; j'ai aussi la mienne : elle est le résultat de quelques observations faites lors de mon séjour dans différens pays de montagnes ; mais je suis bien éloigné de prétendre avoir arraché à la nature un de ses secrets, d'autant plus que j'avoue sincèrement que mes occupations, jusqu'à présent purement militaires, ne m'ont pas permis de me livrer à une étude aussi intéressante et aussi étendue que celle de l'histoire naturelle.

Si vous consultez, madame, les dernières mappemondes épurées, qui ont tout récemment paru en France, vous trouverez une chaîne de hautes montagnes que l'on pourrait appeller les vieux ossemens du Monde, et qui, à quelques variations près, se courbe de l'ouest au sud-est, et sépare, en quelque sorte, notre globe en deux

parties inégales. Ces montagnes, qui ont ensuite leurs rameaux particuliers, lesquels s'étendent en tout sens, attirant sans cesse, par leur hauteur, les pluies, les orages, les neiges, peuvent être regardées comme formant les vastes réservoirs d'où toutes les rivières prennent naissance, et d'où toutes les eaux, en filtrant dessous la terre, se distribuent en portions à peu-près égales, dans tous les pays du monde.

Observez que c'est dans les vallons les plus proches des sommités des montagnes les plus élevées, que se trouvent ordinairement, au milieu des neiges, et de glaces qui ne fondent jamais, des étangs considérables, très-poissonneux, et le plus souvent d'une telle profondeur, que la sonde n'y atteint pas.

Ces vastes étangs doivent probablement leur existence, (outre les eaux du ciel et la fonte annuelle des neiges), au bassin que la nature, ou des circonstances particulières, ont creusé de manière que les eaux ne pouvant s'échapper ni de droite, ni de gauche, y ont été maintenues par les fortes barrières qui les entouraient.

Comme

Comme l'évaporation dans un air glacial, n'est point en proportion avec l'accroissement successif des eaux, le volume, par l'effet de sa pesanteur, et par sa pente naturelle, se fait une issue en-dessous, et filtre à travers les entrailles de la montagne ; il mine, décompose, élargit les parties les moins susceptibles de résister à son impulsion ; s'ouvre chaque jour de nouvelles routes, et remplit, à la longue suite de siècles, toutes les concavités intérieures de ces masses énormes.

S'il arrive, par la suite d'un violent tremblement de terre, que ces eaux perdent leur équilibre, ou que la partie la plus faible de la montagne soit obligée de céder à son impulsion devenue toute puissante, malheur aux habitans qui l'avoisinent. C'est au moment où ils sont occupés à faire paître leurs paisibles troupeaux ; c'est à l'époque peut-être où le plus beau jour luira sur leurs têtes, qu'ils verront, tout d'un coup, toute la face de la montagne s'ouvrir à leurs yeux, et s'écrouler, avec un fracas épouvantable, sur eux, leurs chaumières, leur vallon chéri ; c'est au même

instant qu'il s'ensuit un déluge qui les ensevelit à jamais sous ses eaux.

C'est ainsi que de nos tems a péri, en Suisse, le bourg de Pleurs. Son ancien clocher se trouve aujourd'hui au niveau des flots. C'est à des causes à peu-près semblables que différens lacs situés aux pieds des plus hautes Alpes, doivent leur origine ; que plusieurs contrées aux Pyrénées, voisines des montagnes réputées remplies d'eau, sont menacées de devenir, tôt ou tard, la proie du plus redoutable élément.

Vous aurez entendu parler, madame, dans le tems, d'un combat qui a eu lieu en avant de Clagenfurt. Les Autrichiens, avertis de l'approche des Français, avaient occupé une ligne en avant de la ville, la gauche appuyée à l'extrêmité du lac, la droite à la montagne. Soit qu'ils ayent voulu disputer le passage, soit qu'ils ayent voulu seulement gagner du tems, pour évacuer plus tranquillement ce qu'ils avaient de plus précieux en ville, ils avaient construit à la hâte quelques batteries, et y avaient placé du canon, de façon à battre le plus avantageusement la route par

où l'ennemi venait à eux. On prit le parti de déborder leur droite ; dès qu'elle fut tournée, le désordre s'y mit aussitôt ; on profita de ce premier succès pour faire attaquer à la bayonnette les redoutes du centre; les nôtres y revinrent à plusieurs reprises, elles ne furent pas emportées sans qu'il ne nous en coûtât du monde ; mais alors la débandade de l'infanterie ennemie devint générale, sa cavalerie soutint la retraite ; il y eut plusieurs charges vigoureuses de part et d'autre. Le même soir, l'ennemi évacua totalement la ville. Le magistrat, à l'approche de nos troupes, vint en offrir les clefs à nos généraux.

Voilà, madame, comment les Français se sont emparés de la capitale de la Carinthie. Quelques jours après, le général Bernadotte y vint aussi rejoindre l'armée avec sa belle division bien disciplinée.

Après avoir précédamment contribué à nos succès sur les bords de l'Isonzo, et enlevé, de concert avec la division Sérurier, le fort de Gradisca, le général Bernadotte eut ordre, au

moment où les Français entraient dans Gorisia; de faire un à-droite, et de suivre le chemin de Laubach, connu plus communément sous le nom de route de Vienne. Ce mouvement couvrait l'expédition du général Duga, qui, avec un corps détaché, s'empara de Trieste et fit contribuer ses habitans, d'après les instructions qu'il eut du général en chef; il s'y comporta avec un désintéressement rare. Le général Bernadotte rencontra l'ennemi à S.te Croce, il le battit, fit enlever, chemin faisant sur la gauche, toutes les provisions de vif-argent qui se trouvaient aux mines renommées d'Idria. Le butin en fut évalué à plusieurs millions.

Arrivé à la hauteur d'Adelberg, il détache un corps particulier pour s'emparer, sur sa droite, du port de Fiume; prend paisiblement possession de Laubach, la capitale de la Carniole; file par la gauche, en laissant le chemin de Gratz sur sa droite, passe par Krinburg et Neumackt, traverse le Loïbe, montagne réputée la plus élévée de toute la chaîne des Alpes Noriques; et devient ensuite, dans l'ordre de

bataille de l'armée, le corps de réserve. Je profiterai, madame, du séjour qui nous est accordé pour demain, pour avoir l'avantage de vous faire connaître ce que la ville peut contenir de curieux ou d'intéressant.

LETTRE V.

Clagenfurt, le 24 août.

Il est aussi difficile d'assigner l'époque à laquelle la ville de Clagenfurt a pris naissance, que de remonter à l'origine des peuples, qui, les premiers, sont venus habiter les contrées incultes et couvertes de forêts, désignées aujourd'hui sous le nom de Carinthie. Ses habitans actuels, Valois d'origine, connus sous le nom de Carnutes, puis Carmiens, avaient été amenés à travers les Alpes, dans l'Italie supérieure, à la suite de la grande émigration de peuples, qui se fit dans la Gaule Celtique sous le règne de Tarquin le Vieux. Après avoir vaincu et détruit les nations qui voulurent s'opposer à leur passage, ils s'en partagèrent paisiblement les terres, fondèrent des villes, et se constituèrent en nations. Leur population s'étant accrue de plus en plus, il s'étendirent vers l'orient, et se mirent en possession de tout le pays comprenant aujourd'hui le Frioul

Vénitien et l'Istrie ; ils se répandirent même jusqu'en Dalmatie.

Mais successivement vaincus à leur tour par les Romains dont la puissance, après la destruction de Carthage, ne connaissait plus de bornes, ils furent poursuivis jusques dans leur asyle, que quelques uns d'entr'eux avoient choisis en-delà des Alpes Noriques, où les Romains, à la suite de leurs succès, pénétrèrent, fondèrent des colonies, et y portèrent leur civilisation et leurs arts.

Lors de la chute graduellement opérée de l'empire d'occident, ceux des Carmiens qui habitaient les montagnes de la Carniole Supérieure, et avaient conservé leur ancien nom, se répandirent dans une des provinces de l'ancienne Norique, qui leur a été la plus voisine, et à laquelle ils ont donné dans la suite la dénomination de Carinthie.

Ce pays ravagé sous Attila, en proie tour à tour aux inondations des Lombards, des Boyens et des Vandales, eut enfin, sous la puissance des derniers, ses princes particuliers, jusqu'à

l'époque où il suivit aussi le sort de ses voisins; qui, les uns après les autres, furent soumis au scèptre de Charlemagne.

Ce grand conquérant, tout occupé, dans la suite, de l'organisation de ses immenses Etats; abandonna, à titre de fiefs, ses provinces frontières aux plus illustres de ses capitaines, se reposant sur eux du soin de tenir en bride ces hordes errantes, cet essein de barbares sans foi et sans loi, successivement refluants du nord, qui souvent défaits et toujours renaissants plus nombreux, plus passionnés que jamais de trouver, à l'instar de leurs pères, un soleil plus doux, menaçaient, dans leurs éruptions réitérées, de renverser une seconde fois toutes les institutions établies, d'éteindre après eux le flambeau de toutes les sciences, et d'effacer pour longtems du cœur humain, toutes les notions de culture et de goût des nations policées.

Ces nouveaux seigneurs devenus plus tranquilles, à mesure que la foi chrétienne se propage parmi les barbares leurs voisins, à mesure qu'elle adoucit leurs ames féroces, et vient à

bout de les fixer dans leurs terres, profitent de la faiblesse des successeurs de Charlemagne, et se rendent indépendans de tout hommage et vasselage envers leur souverain. Ce n'est qu'à la suite des siècles que, sous différens prétextes, ou par la force des armes, par alliances, héritages, dons, contrats, par extinction de la race régnante, ces fiefs furent revendiqués, successivement pris, et réunis définitivement à la maison d'Autriche.

C'est en l'an 1518 que la ville de Clagenfurt fut donnée par Maximilien Premier, aux états de la province de Carinthie, et qu'elle en prit le rang de capitale. Depuis cette époque elle a été considérablement agrandie et embellie. Elle a été fortifiée à la fin du seizième siècle, à la manière de ce tems-là; les années 1636 et 1727 lui ont été des plus fatales : la ville, à ces deux époques, a été presqu'entièrement détruite par des incendies.

C'est à de tels malheurs, souvent répétés depuis, qu'on peut attribuer la régularité de ses rues, l'élégance de ses places, et la bonne mine de nombre de ses édifices.

La ville est située dans une petite plaine, et liée avec le lac, au moyen d'un canal qui a été creusé pour faciliter les transports commerciaux. Elle peut contenir entre neuf à dix mille habitans. Depuis quelque tems on n'a rien négligé pour lui procurer des dehors agréables, à l'instar de nos villes de France.

La principale place est décorée d'une fontaine, surmontée d'un gros dragon en plomb bronzé, ou, pour mieux dire, noirci. Il a été, dit-on, modelé d'après nature, et on a suivi à la règle toutes les proportions de ce monstre qui, issu de parens inconnus dans le monde, parut pour la première fois dans les bois de l'antique Carinthie; et, après avoir été le tyran du pays, fut à la fin assommé par ses vaillans habitans. Mettre en doute l'existence d'un fait qui a pour témoignage un monument aussi authentique, et pour garant toute la crédulité des bons Carinthiens, ce serait fouler aux pieds les cendres glorieuses de leurs pères; ce serait encourir à juste titre l'anathème du dernier de de leurs descendans.

Un autre monument plus moderne, est celui que la reconnaissance a décerné à la fameuse impératrice Marie-Thérèse. Outre le bien que cette bonne princesse a fait pendant le tems de son règne, la ville lui doit en particulier, l'obligation d'une manufacture de draps, qui, par ses soins, fut établie en 1764, et est devenue, par la suite, un vrai bienfait pour tout le pays. Marie-Thérèse est représentée en costume Hongrois : elle s'en était revêtue, lorsqu'abandonnée de tous ses alliés, fuyant de sa capitale à l'approche de ses ennemis ; elle présenta son fils, dont elle venait d'accoucher, aux états assemblés de la Hongrie, et réclama leurs secours : elle porta constamment cet habit depuis, en témoignage de reconnaissance des services importans que lui avait rendus cette sensible et intrépide nation, qui, en se levant en masse pour la défendre contre tous ses voisins en armes, lui avait garanti la couronne et ses Etats. Une Renommée descendant des airs, laisse tomber une couronne sur sa tête. L'idée n'a rien de piquant ni de neuf. Les figures sont de plomb

noirci et du mauvais style ; le piedestal manque également de proportion ; il est soutenu par huit colonnes d'une forme trop mesquine pour la mémoire d'une princesse digne, par ses vertus et par sa bienfaisance, d'être comptée parmi le peu de souverains qui ont honoré le trône.

Si je vous parle, madame, de trois colonnes de marbre blanc, dont l'une est dédiée à la Sainte-Trinité, l'autre à la Sainte-Vierge, la troisième à Saint-Jean Népomucène, c'est moins pour vous en vanter le travail, que pour vous faire connaître le genre de décoration commun à toutes les grandes et petites places des villes des pays héréditaires. Le patron auquel la colonne est dédiée, se trouve placé à son sommet ; il est plus communément pris parmi les saints d'un ordre supérieur. Le piedestal sur lequel la colonne repose, contient, de droite et de gauche, les statuts en pierre des saints les plus révérés dans le lieu. En Carinthie, ce sont ordinairement Saint-Jacques l'apôtre, Saint-Florian, Madeleine la pénitente, Saint-Martin, Saint-Roch avec son chien, et le gros Christophe.

Mais par quel prodige, me demanderez-vous, ces saints nés dans des pays éloignés, au lieu d'aller droit en paradis, après leur mort, ont-ils passé dans les bois et marécages de l'ancienne Carinthie, et y sont-ils devenus l'objet de la plus tendre vénération jusqu'à nos jours ? Il est probable qu'à l'époque où le christianisme a paru pour la seconde fois dans ces contrées, redevenues idolâtres par la première irruption des barbares; ces saints étaient alors à la mode, et les plus révérés dans l'occident. Ceux qui s'étaient chargés de propager la nouvelle doctrine, avaient compris que ce n'est pas avec de grands mots et des principes fastueusement étalés, auxquels le peuple n'entend rien, moins encore par la violence, mais par des signes extérieurs qui tombaient sous les sens, et étaient de nature à lui être agréables, qu'il fallait d'abord captiver la bienveillance de ces sauvages indigens; que pour avoir le tout, il fallait commencer par se contenter de peu; que le terrein dégagé insensiblement des orties du paganisme, et préparé à recevoir les premières semences de la foi chré-

tienne, ne tarderait pas à produire la plus abondante récolte. Il était naturel que le peuple tînt fortement à ses idoles, toutes hideuses qu'elles étaient : tel fut le culte de ses pères. Pour l'en détacher, il a fallu en substituer d'autres, sous des formes plus engageantes, à celles qu'ils adoraient anciennement ; les revêtir des mêmes attributs de puissance ou de vertus spéciales, et se conformer, le plus qu'il était possible, aux rites, usages, mœurs, et jusqu'aux préjugés prédominants, que les missionnaires avaient trouvés établis avant leur arrivée.

C'est ainsi que les pratiques superstitieuses se sont introduites à côté de la morale chrétienne, dès sa naissance. Elles s'accréditaient, se multipliaient, se corroboraient, dès que l'amour des richesses et de la domination d'un clergé corrompu et ambitieux, succéda au zèle pur et désintéressé des premiers apôtres. Le mal empira au point qu'il n'y eut plus de remède que dans l'excès des maux. Ils devinrent si intolérables, qu'à la fin les hommes ont dû nécessairement s'éclairer mutuellement ; dès-lors il ne fallut qu'un

esprit hardi, pour faire écrouler aussitôt cet édifice monstrueux qui s'était affaissé sous le poids de ses propres crimes. Luther parut en Allemagne, au milieu du quinzième siècle; seul, il se charge de cette importante tâche. Tout ce qui était accrédité et puissant alors, se lève en masse contre lui; il n'entreprend qu'avec plus de zèle l'ouvrage salutaire de la réforme. Le faux empire des usurpations pastorales, disparaît à sa voix, et les principes de l'Évangile sont ramenés, en beaucoup de pays, à leur pureté primitive.

Ni la cathédrale, ni les autres églises de la ville, n'ont rien de particulier; elles ne sont intéressantes que les dimanches et les jours de fête, par la grande affluence de monde de la ville et de la campagne, qui s'y rend, parmi les chants mélodieux et plein d'onction, que le peuple entonne dans sa langue. C'est Joseph II, qui a introduit cet usage, qui subsiste encore, malgré les cris qu'en éleva, après sa mort, le clergé qui eût voulu qu'à la place de ce chant, prétendu Lutherien, on reprît le chapelet et la litanie. Je viens de voir une autre de ses insti-

tutions, remarquable entre celles qui lui ont fait le plus d'honneur, et qui est vraiment digne de cet homme immortel. Je parle de la fondation des écoles militaires, en faveur des enfants de ses soldats et de ses sous-officiers, dans toute l'étendue de ses états. Le premier, il a senti combien cette classe précieuse avait été négligée, par l'insouciance coupable des gouvernemens modernes, et le parti avantageux qu'il pourrait retirer de ces enfans, qui, abandonnés aux mauvais exemples de leurs parens, livrés à l'ignorance et à l'oisiveté, contractaient, dès le plus bas âge, le germe de tous les vices de leur état, sans connaître une seule de ses vertus.

Comme tout ce qui intéresse la sensibilité, trouvera toujours le plus favorable accueil dans votre esprit et dans votre âme, je ne craindrai pas de vous donner quelques détails sur l'établissement de ces écoles, et de vous rapporter fidèlement le résultat de mes informations.

Le prince, lui-même, pour les fonder, a d'abord puisé dans sa cassette particulière, les fonds pour pourvoir aux locaux nécessaires. Il a affecté

un

un nombre déterminé d'élèves, à chaque maison d'éducation. Chaque régiment a la sienne dans l'arrondissement d'où il tire ses recrues. Il avait eu besoin de se faire donner le nom des officiers les plus recommandables par leur moralité et par leurs connaissances en matières d'administration, pour leur confier la direction de ces établissemens salutaires.

Après avoir calculé à combien peut monter par an la dépense de chaque maison, en assimilant les frais de chaque enfant, à ceux d'un soldat en garnison, il en fait remettre la somme au directeur, qu'il autorisa de suspendre pour trois mois l'ouverture de cette école, pour que l'économie qui résultera de cette vacance, lui serve à se pourvoir de lits, d'ustensiles de cuisine, et des objets les plus essentiels, dont il ne pourra se passer au premier moment.

Ce n'est qu'à l'âge de six ans qu'on reçoit les enfans, sur la demande des pères et mères. S'il y a plus de postulans que de places vacantes, on les réserve pour d'autres maisons où il en manquerait. Partout, on a égard à la bonne conduite, à

l'ancienneté des services des parens, aux circonstances qui peuvent intéresser les ames sensibles, à donner une juste préférence. Dès que la réception est agréée, l'enfant est aussitôt revêtu de l'uniforme, et pourvu de son équipement et armement complet ; il est classé dans la compagnie à laquelle il est incorporé ; il apprend à lire, à écrire, à se former au maniement des armes : l'honneur de sa profession, le respect dû à ses supérieurs, est sans cesse présent à ses yeux. A mesure qu'il avance en âge et en expérience, il monte aussi la garde ; on lui explique, on lui rend familiers les plus petits détails qui concernent les fonctions de sous-officiers. Déjà son esprit plus mûr, se nourrit de la lecture de bons auteurs. L'émulation s'en mêle, il brûle d'envie d'être utile à sa patrie. Il a maintenant l'âge de seize à dix-sept ans accomplis. Son corps est formé de manière à pouvoir endurer les fatigues de son état : il part pour la guerre, accompagné de la certitude qu'avec du talent et de la conduite, aucune porte d'avancement ne lui sera fermée.

Voilà, madame, comment Joseph, à si peu de frais, est parvenu à établir une pépinière des meilleurs sous-officiers qu'il y ait en Europe.

Qu'il serait à désirer que le gouvernement français s'occupât également d'instructions pareilles ! On ne saurait trop se hâter d'arracher à l'oisiveté, source de tous les vices, les enfans peu fortunés et intéressants, des défenseurs de la patrie, nés au milieu des camps, du tumulte des armes, et des chants de victoire. Ne songerons-nous donc jamais à instituer des lumières et des mœurs ? Dussions-nous descendre dans la tombe, sans avoir recueilli un seul fruit de nos immenses sacrifices, rien ne serait encore perdu, si nous parvenons à rendre plus sage et plus heureuse, la génération qui succédera à la nôtre.

Joseph !.... pardonnez, madame, si, quoi que lié à la pratique d'un culte tout opposé, je ne puis qu'avec respect et attendrissement, prononcer son nom ! Joseph, en différents voyages dans ses états, visitait réguliérement ces maisons

qu'il avait instituées. Comment ne les eût-il pas aimées ? c'était un des plus beaux rêves de sa vie ! Il se faisait rendre compte de tout, et savait récompenser les directeurs dont le zèle et les talens avaient secondé ses vues bienfaisantes. Son esprit était tellement actif et présent à tout, qu'ayant apperçu une cave qui n'avait pas une barrière pour garantir les enfans du danger de s'y précipiter, il voulut connaître le nom de celui qui l'avait louée au profit de l'institut. Il faut, ajouta-t-il, après un moment de réflexions, que ce soit une ame bien noire, puisqu'il a passé tant de fois ici, et ne s'est jamais occupé du danger de mes enfans ; si l'un d'eux s'était cassé le cou, eût-il été assez riche pour le payer ? La barrière fut placée le lendemain.

Parmi les bâtimens à voir, l'évêché mérite la préférence. La maison a été bâtie par ordre de Joseph II, et donnée par lui à l'archiduchesse Marianne, qu'il aima tendrement.

Quoique l'extérieur de cet édifice, n'ait rien qui frappe, et que l'œil ne le distingue guère de la maison d'un particulier aisé : on n'en est

que plus agréablement surpris, quand on apprend à mieux connaître les objets intéressants que contient son intérieur. Ce sont de jolis appartemens, agréablement situés, commodément arrangés, proprement entretenus, et meublés avec plus d'élégance que de luxe; ce sont différentes horloges d'un beau travail, dont l'une, entr'autres, a un jeu de musique qui réunit plusieurs instrumens à la fois : les airs en varient à toute heure. Ce sont des bustes en marbre, bien exécutés, de Pie VI, de Joseph II, de l'impératrice, de l'archiduchesse Marianne, du prince évêque, et deux ou trois têtes de femmes, que je ne me rappelle pas d'avoir vues quelque autre part, ni au nombre des princesses, ni au nombre des saintes. C'est une petite galerie de bonnes peintures; le martyre de Saint-Jacques, beau et grand tableau de l'école vénitienne; le sacrifice d'Abraham, dans le genre du Guide; une jolie copie de la Madona de Raphaël, du palais Pitti, par le vieux Knoller; quelques paysages; des pièces de genres (en fruit, fleurs, et bas-reliefs), peintes avec goût

et intelligence ; c'est l'ouvrage d'un jeune homme qui était entré au service du prince évêque, et lui ayant fait appercevoir les dispositions les plus heureuses pour les arts, a trouvé dans la personne de son maître, un protecteur généreux, qui l'a envoyé aussitôt dans de bonnes écoles, a fourni aux dépenses de ses voyages, et a eu la douce satisfaction d'avoir formé un bon artiste, qui promet de devenir encore plus habile, si le defaut de fortune, ou une présomption déjà trop élevée, ne l'arrête pas au milieu de sa carrière.

Plusieurs salons de compagnie, sont décorés de tapisseries des Gobelins de Paris ; de lustres en verrerie de Bohême, d'un style très-élégant, et travaillés de manière à produire, à la lueur des flambeaux, un effet brillant et très-avantageux aux dames : on voit aussi de belles estampes, richement encadrées, et garnies d'un vernis d'un luisant extraordinaire, de façon que l'œil s'y trompe et le prendrait pour un véritable verre.

La porcelaine a été fabriquée à Vienne. La matière n'est pas aussi belle que celle de Saxe ;

mais pour l'élégance des formes, la beauté du dessin, la fraîcheur du coloris, la manufacture de Vienne, l'emporte sur l'autre. Elle excelle surtout à peindre l'estampe à la manière anglaise, avec un art, une ressemblance extraordinaire. J'en ai vu un service d'assiettes dans ce genre, garni des plus agréables sujets : on paye, à la manufacture même, jusqu'à dix ducats la pièce.

La chapelle nous a été réservée pour la fin. Un grand rideau de gaze transparente, en avant du maître-autel, en forme de courtine de théâtre, fait un excellent effet. C'est une idée neuve, qui trouvera de nombreux partisans ailleurs; les murs sont décorés de peintures à fresque; elles sont susceptibles de perfection, quant aux accessoires, représentants les saints mystères, en couleur jaune, dans le genre des bas-reliefs. Le dessin en est pur, les figures sont saillantes. On m'a assuré que chaque médaillon avait été payé trente sequins. Une *Piété*, de grandeur colossale, assise sur un rocher, et sculptée en bois, auquel on a donné la couleur de pierre, surmonte le maître-autel. L'expression de la vierge est belle; le tra-

vail, d'une très-bonne exécution ; la lumière a été artistement ménagée, tout l'accessoire bien entendu, pour donner plus de relief à la figure principale.

Quelque plaisir que j'aie eu à voir toutes ces choses, j'y aurais volontiers renoncé en faveur d'un quart d'heure d'entretien avec le prince évêque ; j'avais de bonnes lettres de recommandation pour lui, il était absent depuis plusieurs jours, en tournée pour examiner, dans tous ses détails, avec quelques savants, la montagne de Soemmering, qui sépare la Stirie de l'Autriche, et qui le cède peu en élévation au mont Loïbe, qui sépare la Carniole de la Stirie. Un de ses grands vicaires s'occupe, depuis plusieurs années, de l'histoire naturelle des pays héréditaires, et on lui attribue déjà plusieurs découvertes intéressantes, relatives à la nature du sol et des productions nombreuses de ses carrières : c'est une mine qui est à peine entamée sur sa surface, mais qui promet les résultats les plus satisfaisans, lorsqu'elle sera exploitée avec autant d'intelligence que d'activité.

On se plaint beaucoup ici de la décadence de la littérature, ou, pour mieux dire, des moyens qu'on employe pour l'éteindre tout à fait. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à consulter les affiches littéraires, elles ne contiennent que des sermons sur les saints mystères; la vie des bienheureux; force notices de toutes les images miraculeuses des pays héréditaires; manière de se préparer à une bonne mort: traités ascétiques, scolastiques, canoniques, contes bleus, contes de revenans, contes de sorciers, des diables, etc. etc.; écrits qui plus barbares que les barbares du nord, ont inondé tout le champ de la bonne littérature. Toutes les bibliothèques publiques et particulières où on s'abonnait ci-devant, moyennant une très-modique somme, sont fermées par ordre du gouvernement, et tous les jours, la CENSURE établie à Vienne, augmente le catalogue, *librorum prohibitorum*, de quelques ouvrages de plus, qui, dans les premiers moments où on était trop pressé, ont pû échapper à sa mémoire ou à sa clairvoyance. Telle est la peur ridicule de ce gouvernement, de voir éclore des

révolutions, qu'il a cru que, pour s'en garantir, il était absolument nécessaire d'appeller l'ignorance et le fanatisme à son secours.

Pourriez-vous croire, madame, que des députés de tous les ordres religieux viennent d'être réunis à Vienne, pour trouver dans leur sagesse, les moyens les plus faciles, pour remettre les affaires religieuses sur le pied où elles étaient avant l'avénement de Joseph II? Si son arrière successeur, moins dupe de ses perfides agens, daignait consulter les mânes de son oncle, il trouverait que des peuples ignorans sont entrés en ligue avec la noblesse et le clergé, leurs plus cruels ennemis, contre leur souverain, leur meilleur ami. Un peuple ignorant, lorsque même il a justement à se plaindre des abus de son gouvernement, dédaigne de porter des représentations respectueuses au pied du trône; il ne sait pas ce que c'est que d'opposer la modération, la voix de la raison, la force de l'inertie, aux premiers symptômes d'un pouvoir tyrannique et arbitraire; il trouve indigne de lui de couler

à fond tous les bons procédés, à l'effet d'intéresser toutes les ames honnêtes; si enfin sa dignité outragée et méconnue, le force à opposer une résistance légitime à la plus cruelle oppression : un peuple ignorant ne conçoit rien par lui-même ; en proie au plus fripon, au plus adroit, au plus audacieux, à l'étranger soudoyant et malfaisant, il secoue son joug avec la même inconsidération avec laquelle il le reprend, renverse, brise ; rien n'est sacré à ses yeux; il ne connaît pas de terme au cours de ses vengeances : amis et ennemis éprouvent tour-à-tour le ressort de ses cruels caprices. Il veut être grand, il n'est qu'atroce ; il se vante de sa liberté, de ses droits reconquis; au fond ce n'est qu'un ramas de galériens, qui, après avoir rompu leurs chaînes, se servent maintenant de leurs débris, pour se détruire plus souvent entr'eux.

Je n'ai eu ni le tems ni le loisir de fréquenter, en deux jours, assez de maisons de différentes classes de la ville, pour vous donner une juste idée du genre de vie, des habitudes particulières

de chacune d'elles. Je me bornerai donc à vous transmettre simplement le peu de notions que j'ai été à même de recueillir à ce sujet.

La noblesse est composée ici en grande partie de familles étrangères, venues anciennement de la Franconie, de la Bavière, de la Souabe, de la Suisse, de la Bohême, et de l'Autriche. Elle passe pour avoir généralement beaucoup de morgue, et forme une classe entièrement séparée. Plusieurs maisons des plus rélevées, donnent des assemblées chez elles à des jours fixés par semaine. Pour avoir l'honneur d'y être admis, on n'exige pas moins que la preuve de seize quartiers, ou du moins des dignités dont la considération qui en résulte puisse en tenir la balance; leurs plaisirs de la soirée se réduisent à la triste table de jeu. On a la précaution de mettre les plus vieux en âge vis-à-vis les plus jeunes demoiselles, et les jeunes gens non mariés, vis-à-vis les matrônes les plus respectables. Cet ordre de distribuer les places, unique dans son genre, rend chacun tellement attentif au jeu, que souvent l'on entendrait la mar-

che d'une souris au milieu de la nombreuse assemblée. Neuf heures étant sonnées, le jeu finit, la révérence se fait, et chacun se retire.

L'hiver qui est à la porte, ramène les sociétés que la belle saison a dispersées dans la campagne; anime les coteries particulières, établit comédies, opéras, concerts publics, assemblées brillantes; organise des bals, des redoutes, des masques. La noblesse alors oublie son rang, ses prétentions, ses vaines distinctions dans la société; toutes les classes sont confondues. La femme de chambre gentille, élégamment mise, coëffée d'un bonnet d'un tissu en or, se met à côté de sa jeune maîtresse, et rivalise en charmes et en pouvoirs avec elle. (1)

Parmi les personnes de marque établies ici, je vous citerai la comtesse d'Artois; cette princesse, issue de la maison de Savoie, ne semblait tenir à la grandeur que pour en être plus

(1) Ceci n'existe que depuis que les Français y ont passé. Cela prouve combien il eût été facile de faire adopter nos principes aux peuples nos voisins, si tous ceux qui ont prêché, avaient été inspirés de l'esprit et du zèle des premiers apôtres, plutôt que de celui de leurs successeurs.

malheureuse. Elle avait constamment opposé aux adversités, la plus touchante résignation, et s'en était consolée dans l'exercice de la piété et de la bienfaisance. N'étant pas de force à soûtenir l'orage révolutionnaire, elle avait quitté la France, emportant les regrets de tous ceux qui l'y avaient connue, à l'époque de 1790, du consentement du roi, pour se réfugier au sein paisible de ses parens, azyle qu'elle quitta l'été passé, dès qu'elle crut appercevoir que le même orage allait fondre sur sa famille, et sa maison en Piémont. Elle est tellement défaite et vieillie aujourd'hui, qu'elle ne serait plus connaissable pour quelqu'un qui l'aurait vue à la cour de France, où les chagrins, vers les derniers tems, l'avaient déjà entièrement minée. Elle vit ici de la manière la plus retirée; ne voit personne et n'est fréquentée de personne de la ville. Elle a quatre dames attachées à sa compagnie; à sa suite beaucoup d'émigrés qu'elle entretient, moyennant une pension de 40,000 livres de notre monnaie, que lui fournit par mois le roi d'Espagne. Les émigrés passent ici leur tems

à bailler aux cafés et aux billards, et ne jouissent d'aucune considération. Quelques-uns d'entr'eux s'étant abaissés au point de servir d'espions et de suppôts aux agens du gouvernement Autrichien, et à trahir les secrets des familles où ils avaient été accueillis, toutes les portes leur ont été refusées; il n'y a que quelques individus des plus marquans qui ont conservé la faculté de se présenter dans quelques maisons du haut parage, et encore comment y sont-ils reçus ? Avec autant d'honnêteté à-peu-près qu'il en faut pour ne pas insulter à leur malheur.

Je ne puis me dispenser, avant de finir ma lettre déjà trop volumineuse, de vous parler d'un trait caractéristique des Russes. Il m'a été confirmé de l'aveu unanime de tous les habitans qui en avaient été témoins oculaires; on parvint à faire comprendre aux Russes qu'ayant à passer, avant que d'arriver en Italie, une suite de montagnes, il leur serait impossible de trouver assez de chèvaux pour faire charrier leur immense bagage, et qu'ils allaient dans un pays où il ne

leur manquerait rien. Dès lors chacun se mit à vendre ce qu'il avait volé lors de son passage, ou économisé de ses vivres, en subsistant constamment aux dépens des habitans. Les mères comptant leurs petits enfans au nombre des bagages inutiles, les ont également mis en vente, à des paysans que l'appas du gain avait attirés dans la ville. La pièce a été portée à 12, 17 et jusqu'à 30 kreutzers, selon la spéculation que chaque acquéreur se fit sur ce marché inoui. Pourquoi, disais-je, les maris n'ont-ils pas mis à l'encan aussi leurs femmes? Cette marchandise, me répondit un franc allemand, est tellement discréditée dans le pays, qu'elle a cessé d'y avoir cours.

Comme je trouve une occasion sûre de faire partir ma lettre, j'y ai employé une partie de la nuit, le jour ne tardera pas à paraître ; si j'avais été assez heureux pour vous présenter moi-même ce petit travail, que je viens d'achever, peut-être m'eût-il valu de votre part un charmant regard d'indulgence, au lieu que je serai contraint de me contenter d'un simple remer-

ciment

ciement qui, en passant à travers les glaciers inhospitaliers des Alpes, se sera entièrement réfroidi avant qu'il me parvienne.

LETTRE VI.

Saint-Veit, le 26 août.

Je continue, madame, à vous envoyer le journal de notre voyage; il vous sera d'autant plus intéressant qu'il vous conduira au terme que Bonaparte a mis au cours d'un succès sans égal. Nous prenons la route de Saint-Veit : avant de passer la porte de la ville, nous avions à traverser une petite place où nous rendîmes un salut respectueux au patron Saint-Florian, dont la statue en pierre, est en parade au milieu, sur un piedestal très-élevé. Ce saint, s'il faut s'en rapporter à la légende, était un des plus vaillans capitaines de légion romaine. Cela n'empêcha pas qu'il ne perdît toute faveur du moment qu'il eût embrassé la foi chrétienne; et comme il se se trouvait du nombre de ceux qui n'ont pas voulu y renoncer, pendant le cours de la mémorable persécution qui fut suscitée sous l'empereur Dioclétien, contre une secte toujours plus nombreuse et plus turbulente, il eut le sort

d'être jetté dans la rivière de l'Ens, où il périt. C'est ainsi qu'il a acquis une couronne dans le ciel et des autels sur la terre. Il fut d'usage alors de donner à chaque saint son ministère. C'est ainsi que les dieux du paganisme avaient aussi les leurs parmi les hommes. Celui d'éteindre les flammes a été adjugée à notre saint, soit parce qu'il a subi le martyre dans les eaux, soit qu'il ait éteint un incendie quelconque par hazard, au moment qu'il fut appellé au secours. Vous savez, madame, la facilité avec laquelle les réputations s'établissent dans le monde. Celle de Saint-Florian s'est accrue à tel point qu'il n'y a pas une maison de cultivateur en Carinthie et en Stirie, sur la porte de laquelle ne se trouve une effigie de ce très-haut et très-puissant Saint, représenté un seau à la main, et versant de l'eau sur une maison en flammes. Cela n'empêche pas qu'il n'y a point de pays où les incendies aient fait plus de ravages et en fassent tous les jours. L'an 1777, tout le faubourg de Clagenfurt fut consumé par le feu, en présence même du saint; vainement mille

voix invoquèrent à la fois sa puissante assistance ; vainement un bourgeois, voyant approcher le danger de sa maison, se saisit-il de la statue en bois du saint, la tira-t'il respectueusement de sa niche, la présenta-t-il à la flamme, et le supplia-t-il de vouloir bien en garantir sa demeure, l'assurant qu'il n'avait jamais été un aussi grand pêcheur que son voisin, de qui la maison était déjà en pleine flamme. Vaines prières ! déja le feu prend aussi à son toit ; tous les secours sont inutiles, un immense brasier s'étend de toutes parts. Eh ! bien, dit-il au saint, puisque tu ne veux pas sauver ma maison, tu n'as qu'à brûler avec elle, et il le jetta au feu.

Une petite plaine se présente en sortant du faubourg : elle a été le théâtre de plusieurs petites escarmouches, après que l'ennemi eut évacué la ville. Il s'était placé sur plusieurs collines qui lui sont en face, pour être à portée d'observer les mouvemens que feraient les troupes françaises ; mais du moment qu'il fut averti que la division Sérurier, après avoir cotoyé le lac Ossiaque, marchait à grands pas vers Kirchenfeld,

sur Saint-Veit, pour lui couper le passage ; il n'eut rien de plus empressé que d'accélérer sa retraite.

Les environs de Clagenfurt sont garnis de beaucoup de maisons de campagne, dont quelques-unes font un assez bel effet ; c'est là où, déposant le faste orgueilleux des villes, les familles les plus aisées se retirent, dans la saison des fleurs, reçoivent continuellement la visite de leurs parens, leurs connaissances, et se réconcilient avec la belle et simple nature, avec laquelle leurs habitudes et leurs préjugés les mettent assez constamment en guerre.

La maison du comte de Kristallnig, jouit d'une position très-avantageuse à côté de la route ; sa femme, encore très-jeune, passe pour être la beauté de Clagenfurt.

Celle d'un autre comte (de Goes) est au sommet d'une petite colline toute boisée, que l'on dirait avoir été plantée exprès au milieu de la plaine, pour recevoir ce bâtiment ; le pavillon est petit, mais d'un assez joli genre ; les sapins qui l'entourent lui donnent un air mysté-

rieux: si j'étais chargé d'une inscripton pour son frontispice, je le dédierais à l'amitié, à l'étude, et aux tendres souvenirs.

Après avoir cheminé une heure, nous apperçûmes, sur notre droite, une église dans le genre gothique, connue sous le nom de Maria, (1)

---

(1) Un objet bien plus important, appelle toute votre attention. Les uns font dériver le nom de Maria *Sol*, d'une ville et colonie Romaine, anciennement désignée sous le nom de *Solinæ*, *Colonia Solnensis*; d'autres, de *Sola*, autre ville et colonie Romaine, qu'ils placent ici sans autre fondement que la ressemblance du mot qu'ils supposent avoir été altéré par la corruption et la décadence des langues. Mais d'après les notices que nous donne Ptolomée, la ville de *Sola* se trouvait dans la Pannonie supérieure, très-éloignée du Danube, et non pas dans ce pays, qui est reconnu avoir été incontestablement compris dans la Norique moyenne. D'autres qui ont été remonter à la source vraisemblable de l'étimologie de *Maria Sol*, lui donnent pour origine la chaise en pierre qui existe encore dans ses champs, et dans laquelle s'asseyaient les ducs de la Carinthie, le jour de leur installation solemnelle. D'après ces documens, qui sont les plus anciens, *Maria ad Solium*, puis *Maria in Solio*, *Maria Sol*, en lieu définitif, ont été successivement les noms de cette ville.

Quoiqu'il en soit, ce lieu et ses environs, partie en plaines dont le fond est souvent marécageux, partie en collines couvertes de petits bois séparés, sont remarquables par les antiquités Romaines que l'on y a trouvées, et par les traces incontestables d'une ville anciennement ruinée, dont les habitations écroulées sous terre, s'étendent à plus de deux lieues à la ronde. Les plus anciens débris, qui datent de 789, attestent que déja, à cette époque, on ne savait plus assigner ni le nom de la ville, ni le

devenue fameuse par une image miraculeuse de la Vierge. Je vous ferai grace cette fois ci de l'origine de cette précieuse jonglerie (1).

. . . . . auri
Sacra fames quid non mortalia pectora cogis !

Des fouilles ont été faites par des amateurs intéressés ou curieux ; mais comme elles ont eu lieu sans ordre et sans méthode, elles n'ont pas eu de suite ; le zèle même s'en était réfroidi, par la crainte que l'on a eue de faire fouiller à très-grands frais des lieux qui avaient déja été escavés et recouverts depuis de terre.

C'est l'archiduchesse Marianne, née avec du

---

tems auquel elle avait disparue ; il ne restait pas le plus léger souvenir sur les découvertes intéressantes, que souvent le pur hazard a amenées par la suite.

(1) Maria Sol, a été la première église chrétienne, et date de 769. La Vierge miraculeuse, l'objet de la vénération des pays voisins, est une espèce de poupée décorée d'une perruque à la Grecque ; elle a une nombreuse garde-robe provenant du don que lui firent, en mourant, des Matrônes pieuses et pénitentes, des dépouilles de leur ancienne coquetterie. Joseph II, ordonna que toutes ces poupées fussent déshabillées et écartées. Il s'en trouva une très-connue dans le tems, et très-miraculeuse, qui, après avoir été dépouillée de ses habits de femme, fut reconnue être un S. Sébastien, qui avait encore ses mains liées derrière le tronc d'arbre auquel il était attaché, et du corps duquel on avait arraché les flèches.

talent et de l'amour pour les arts, qui en a senti la première l'importance, et qui a ordonné, a ses dépens, des travaux qui étant faits en forme, et dirigés par des hommes éclairés, ont produit les résultats les plus satisfaisans.

On a trouvé des ruines d'un temple avec son architrade brisé, et des colonnes renversées à côté, le tout en pierre de tufe, que les environs fournissent encore, et que le tems et l'humidité de dessous terre avaient déja réduit, en grande partie, en poussière. On a remarqué des restes de maisons qui tiennent, quant à leur forme, au goût de l'ancien Herculanum ; des vestiges de salons, dont les murs, à en juger par le peu qui en reste encore, étaient peints à fresque, représentant des paysages, des oiseaux, des fleurs, des treillages, des arabesques. C'était de dessous ces ruines, où sont des voûtes encore bien conservées, qu'il a été retiré, statues, bas-reliefs, inscriptions, bronzes; des lares de toute forme, bustes en marbres, ustensiles de ménage, candélabres, lampes d'argille, bijoux de femme, tant pour

le cou, les bras, que pour la parure des cheveux; chaînes en or, nombre de médailles curieuses, inconnues encore, et des mieux conservées; des fragmens de parquet en mosaïque, d'un travail assez grossier; des urnes appellées Columbaria, contenant les cendres des morts (1) des cercueils en marbre blanc, renfermant des ossemens; (2) quantité de pierres mortuaires à inscriptions romaines (3) et ornées de bas-

---

(1) L'usage de brûler les corps a cessé d'avoir lieu sous le règne d'Antonin le Pieux.

(2) L'an 1784, on a trouvé un de ces cercueils qui, outre les ossemens des morts, contenait encore une urne couverte, qui fut cassée par la maladresse des ouvriers. La matière dont l'urne était remplie, était grasse, couleur de chocolat, et avait une odeur pénétrante et inconnue.

(3) J'en rapporterai une, qui m'a frappé singulièrement.

V. M. S.

DURIUS AVITUS ET PETRONIA,

MAXIMILLÆ V. F. S. ET FILIÆ

UNICÆ. Æ. M°. ANNO XVI.

INFELICISSIMI PARENTES.

Il convient d'expliquer en toutes lettres les abbréviations ou

reliefs, inscriptions du goût de ce tems-là, et du travail le plus commun, comme celui qui était abandonné à la dernière classe des ouvriers. Les principales pièces ont passé, après la mort de l'archiduchesse Marianne, dans le cabinet de Vienne ; ou avaient déja été données, dès son vivant, à ses amis ou à des personnes qu'elle voulait obliger d'une manière particulière. On convient cependant que de

---

lettres initiales de cette intéressante inscription, qui doit se lire ainsi :

VIRGINIS MANIBUS SACRUM.

Durius Avitus et Petronia,
Maximillæ Virgini, filiæ suæ, et filiæ
unicæ. Ætatis medio Anno XVI.
Infelicissimi Parentes.

Quelle force ! quelle précision ! quel langage que celui des anciens Romains ! Quelle ame ne se trouverait pas émue à la lecture de cette inscription laconique, qui nous rappelle si vivement le deuil, les larmes, le désespoir de ces malheureux parens inconsolables de la perte de leur unique fille enlevée à l'âge de seize ans et demi ! L'objet pouvait-il être au-dessous d'aussi mémorables regrets ! Quelle foule d'idées naît et se mêle avec la sensibilité, et nous appitoye encore après deux mille ans écoulés, sur une poussière froide et inanimée, que le vent agite maintenant dans la plaine !

tous les objets d'art, il ne s'est rien trouvé d'un travail supérieur, rien qui ne portât l'empreinte de la plus grande décadence. La plus intéressante découverte pour ceux qui aiment la réflexion, et n'appuyent leurs raisonnemens que sur des guides certains, a été une partie d'un grand égoût qui passait dessous la ville: il est formé de gros blocs quarrés, en granit, de la même structure que ceux de l'ancienne Rome, et d'une solidité à l'épreuve du tems. Après cela il ne peut plus y avoir de doute, non seulement que la ville ne fût de fondation romaine, comme tous ses autres monuments l'attestent, mais encore qu'elle n'ait été fort riche, florissante, et contenant une population immense.

Par quelle fatale catastrophe (se demande-t'on) une ville aussi considérable a-t'elle pû disparaître de dessous nos yeux, sans que l'histoire nous en ait conservé la plus légère trace?

Quelques uns prétendent (c'est l'oüi-dire le plus commun) qu'elle avait été détruite lors des incursions des Huns, des Gots, des Marcomans, Illiriens, Lombards, Vandales, et comme

pouvaient s'appeller tous ces barbares qui ravagèrent tour-à-tour le pays, et le changèrent totalement en désert.

Leur opinion se fonde sur ce qu'il n'a pas été encore trouvé en d'autres lieux, que ceux destinés à la sépulture des morts, un seul cadavre sous les ruines recouvertes, comme on en a trouvé, et comme on en trouve encore tous les jours, sous les décombres des villes d'Italie, qui ont péri tout-à-coup par quelqu'explosion subite et violente de la nature, qui ne laisse pas aux habitans le tems de songer à leur salut. Comme ils n'ont pas d'autre appui à donner à la conséquence qu'ils en tirent en faveur de leur système, on pourrait leur demander d'où vient, s'il était vrai que c'est de cette époque qu'il faut dater la ruine de cette ville, que l'on n'ait encore trouvé aucune trace de christianisme parmi les monumens nombreux qui ont été déterrés, et qu'ils ayent tous la marque du plus pur paganisme ? il est constant qu'au commencement du cinquième siècle, la religion chrétienne avait déja, dans ces contrées, son culte et ses nombreux partisans.

Pourquoi, à défaut de pièces écrites, ne s'en est-on pas rapporté davantage aux médailles que l'on y a trouvées assez abondamment ? les médailles sont autant de points sur lesquels l'histoire s'appuie et la mémoire repose ; les plus anciennes datent de la fin de la république Romaine. C'est à peu-près à cette époque que les Romains étendirent leurs conquêtes dans ces contrées, et y fondèrent, pour les maintenir, des colonies qui ne tardèrent pas à devenir florissantes. *La suite complette des médailles Césariennes, finit par Gordien : on n'a plus rien trouvé après lui ; c'est donc sous son règne que la ville aura probablement fini d'exister.*

Serait-ce par l'effet d'un violent tremblement de terre ? on se demandera d'où vient qu'une commotion de ce genre, ne se soit point étendue dans le lointain, et que l'histoire d'alors ne nous ait pas conservé ce souvenir, comme celui des douze villes de l'Asie qui, sous le règne de Tibère, ont été englouties sous terre ? Cette opinion est cependant celle des hommes éclairés qui, en observant plus attentivement les dé-

combres des bâtimens isolés de cette ancienne ville, ont cru remarquer qu'ils ont tous une direction semblable du nord au sud-est ; ce qui supposerait véritablement une commotion très-violente qui eût opéré dans ce sens-là.

Serait-il invraisemblable que les montagnes qui avoisinent, se soient éboulées par un de ces accidens assez rares, mais qui sont dans l'ordre possible des choses, et que leurs débris ayent couvert le sol de cette ville ? C'est ainsi que l'antique Velleïa, près de Plaisance, avait disparu, et a été découverte, il y a trente ans, par l'effet du hazard.

Il y a peu d'années qu'un village, au bord du lac des Quatre Cantons, en Suisse, a été couvert d'un éboulement de la montagne, au pied de laquelle il était situé. Le mouvement successif des terres qui s'éboulaient, a été assez lent pour que les habitans eûssent le tems, non seulement de se sauver de leurs demeures, mais encore d'y revenir pour en emporter les effets les plus précieux.

Je laisse au tems à nous donner les notions

plus précises, aux savans antiquaires à les recueillir et à les réduire en système définitif. On est en droit de desirer que le zèle de l'archiduchesse Marianne eût eu des successeurs, ou que le gouvernement, lorsqu'il se trouvera dans des tems plus tranquilles; s'occupe plus sérieusement d'exploiter un champ qui offre au monde littéraire, aux sciences et aux arts, à l'histoire, une aussi intéressante qu'abondante récolte.

Je ne saurais quitter ces lieux sans vous entretenir, madame, de cette chaise en pierre, de laquelle je vous ai parlé plus haut, et qui se trouve plus loin de la route, ainsi que d'un usage assez singulier qui se pratiquait ici du tems que la Carinthie avait encore ses ducs particuliers, usage qui s'était conservé longtems encore après que ce pays a été réuni à l'Autriche, et fait honneur aux sentimens populaires du duc Ingo, qui l'avait institué pour avoir lieu après sa mort, et servir de leçon à ses successeurs, en leur apprenant que le souverain était créé pour le peuple, et non pas le peuple pour le souverain. Depuis Ingo, toutes les fois qu'il y eût un chan-

gement de souverain, le nouveau duc, qui, par son droit, était appellé au gouvernement, était tenu au jour fixé pour l'installation, de paraître au petit village de Karnbourg, qui est tout à côté du champ de Maria Sol. Les États généraux étaient assemblés, le duc était habillé de la manière la plus commune, un bâton de pasteur à la main, accompagné d'un bœuf et d'un cheval, des plus maigres que l'on pouvait trouver dans le pays. Un simple paysan, qui se quarrait à son aise, sur un espèce de trône, demandait, lorsqu'il rencontrait son souverain futur, quel était celui qui s'acheminait vers lui d'un pas orgueilleux ? La suite répondait que c'était le duc. Le paysan demandait alors, s'il était un défenseur de la foi chrétienne, un juge équitable, le soutien des propriétés, le protecteur du clergé, des veuves et des orphelins ? Du moment que ces questions étaient affirmées, le duc répondait en outre que pour l'amour de la justice, il se rendrait tellement pauvre, qu'il se nourrirait à la fin avec ce cheval et ce bœuf, qu'il avait

amenés

amenés. Le paysan demandait alors : comment m'ôteras-tu de chaise ? C'est, répondait le duc, en te donnant soixante deniers ; je te laisserai ce bœuf et ce cheval, tu prendras l'habit de prince, et ta maison sera libre et dégagée de tout impôt. Dès-lors le paysan donnant au duc un petit soufflet sur la joue, l'exhortait à être un juge équitable, descendait de son trône, et enmenait le bétail. Le nouveau duc reconnu en cette qualité, prenait la place du duc paysan, tirait son sabre, et se tournant vers l'Orient, il jurait, en face du ciel et de son peuple assemblé, de respecter les propriétés et de mettre la plus grande impartialité dans les jugemens. Cette cérémonie étant terminée, il se rendait, avec sa suite, revêtu de son costume, au champ de Maria Sol, pour prendre possession de la chaise en pierre encore existante, s'y plaçait, donnait investiture des fiefs vacans, créait des chevaliers, et exerçait tous les droits qui étaient attachés à sa souveraineté. Quant à la dignité de duc paysan, elle était héréditaire de père en fils dans la même famille; et quoique cette

cérémonie ait cessé d'avoir lieu vers l'époque de 1595, après avoir été maintenue plus de 800 ans; la famille Bidlinges, du village de Plattendorf, n'a pas discontinué de prendre, de père en fils, le titre de duc, et de jouir d'un fond de terre, qui a été assigné et dégagé de tout impôt, pour en perpétuer la mémoire.

Comme on ne compte que trois lieues de Clagenfurt à Saint-Veit, nous y sommes arrivés d'assez bonne heure pour voir la ville tout à notre aise.

La ville de Saint-Veit doit son existence à un vœu fait dans le neuvième siécle, par un Ebrehard, duc de Carinthie, pour faire bâtir une église dans ce lieu, en l'honneur de Saint-Veit, pour lequel il avait la plus tendre dévotion. Quatre cent ans après, Saint-Veit devint la capitale de la Carinthie, et la résidence de ses ducs. Elle contenait une population assez nombreuse et florissante : elle a eu à souffrir de grands incendies, qui l'ont consumée trois fois, presqu'en entier; elle a été prise de force, l'an 1307, par un évêque de Saltzbourg, qui com-

mandait en personne ses troupes ; elle le fut encore en 1359, par l'archiduc Rodolphe, fils d'Albert d'Autriche, et entièrement livrée au sac, pour avoir pris les armes contre les autrichiens que l'archiduc avait amenés avec lui, aux champs de Maria-Sol, pour appuyer son installation solemnelle ; elle subit un sort à-peu-près pareil, à la suite d'une incursion puissante que firent les Turcs, en Carinthie, en 1480.

La terreur, disent les anciennes chroniques du pays, faisait leur avant-garde ; l'incendie et les décombres étaient les traces de leur passage. Les hongrois qui avaient été appellés au secours, par l'évêque de Saltzbourg, contre l'empereur Frédéric, achevèrent, dans la même année, de renverser ce que les Turcs avaient encore laissé debout. Les derniers revinrent plusieurs fois depuis, à la charge, et désolèrent le pays, jusqu'à ce qu'ils furent, l'an 1492, battus à Villach, par le comte de Kevenhuller, et tellement défaits, qu'ils furent obligés d'évacuer tout le pays ; ils ne furent plus tentés d'y revenir depuis.

Comme Saint-Veit ne s'est plus relevé de tant de revers, cette ville a été obligée de céder l'honneur d'être capitale, à celle de Clagenfurt; depuis qu'il a été fait don de cette dernière ville, par Maximilien, aux états de la Carinthie. La ville, dans l'époque actuelle, peut encore contenir cent soixante maisons environ. En qualité d'ancienne capitale, elle a ses faubourgs, l'honneur d'une enceinte murée, de larges portes d'entrée, semblable à un souverain détrôné, qui conserve, le plus longtems qu'il peut, ses ministres, sa cour et ses laquais.

Le saint duquel la ville tient son nom, pouvant être regardé comme le vrai fondateur; on ne peut pas douter que sa mémoire ne soit, parmi les habitans, dans la plus grande vénération. Il n'est pas d'enfant qui ne sache que ce vaillant champion de la foi chrétienne, sous l'empire de Dioclétien, (après avoir vaincu le dernier piége que lui avait tendu son indigne père, en livrant aux efforts des femmes impudiques, son innocence et sa jeunesse), fut jetté, tout vivant, dans une cuve d'huile bouil-

lante, d'où aussitôt il monta dans le ciel. Son effigie, ou pour mieux dire, sa tête et ses épaules nues, qui sortent au-dessus de la cuve, se trouvent sculptées, au-dessus de toutes les portes de la ville, pour annoncer de loin, au voyageur, qu'elle est sous la protection spéciale de ce puissant saint. S'il n'eût dépendu que des habitans de *Saint-Veit*, il y a longtems qu'ils eûssent ôté les clefs du paradis à Saint-Pierre, pour les confier à leur patron. Ils n'y eûssent rien perdu au fond; car, tous dévots qu'ils sont, ils aiment à vivre aussi bien que l'on vit ailleurs; mais comme ils ne pouvaient rien changer à la hiérarchie céleste, ils lui ont donné, sur la terre, plus de vertus spéciales qu'à tout autre saint.

Il est le patron des enfans : aucun ne se coucherait, de crainte qu'il ne lui arrivât quelqu'accident, s'il n'avait adressé ses prières, en vers, à Saint-Veit, pour qu'il l'éveille à tems.

Il est le patron de tous les tanneurs, qui ne manquent pas de lui recommander celles de leurs peaux qu'ils ont déposées à l'eau, et dont il est le gardien et le conservateur fidèle.

Il est le patron de tous les cultivateurs, auxquels il envoye de la pluie, quand ils lui demandent beau tems, et beau tems quand ils lui demandent de la pluie.

Il passe aussi pour se mêler du ministère d'autrui, et pour répondre à des prières, dont le sujet n'est nullement de sa compétence.

Je vois, madame, que vous finirez par me gronder de que ce je vous entretiens de telles bagatelles, fûssent-elles mêmes vraies. Eh, madame! les tems de la bonne foi ont été les plus heureux ; moins on trouve du brillant à dire sur un pays, moins il comptera de maux dans ses annales. J'ai déjà dit sur *Saint-Veit*, beaucoup plus que son importance ne comporte.

Un seigneur, très-considéré de l'ancienne cour, en revint tout dégouté; il répétait toujours à sa fille, qui pinçait très-bien de la harpe : *de petits airs, ma fille, de petits airs; je suis si las des grands!* Vous pourriez bien, madame, être de l'humeur de ce seigneur, et ne point vous plaire à une trop longue digression; ainsi, laissons là le saint personnage, et revenons à

la ville. ; elle a une grande place assez spacieuse. Je vous ai déjà dit que je ne vous parlerai plus de colonnes pieuses, elles se ressemblent toutes. Je vous ferai mention d'un monument moins saint, mais plus intéressant ; c'est une fontaine de marbre blanc, de cinq toises de circonférence, à-peu-près, et de la coupe la plus élégante ; elle est surmontée, dans le milieu, par une petite statue en bronze, de trois palmes environ, qui représente un Esculape en habit court Asiatique, et le bonnet Phrygien sur la tête ; il a la main gauche en l'air, à la manière de nos évêques, lorsqu'ils bénissent de la droite ; il tient à la bouche un serpent à gueule ouverte, par où l'eau rejaillit dans la fontaine. Cette mémorable antique a été trouvée dans les champs voisins de Maria Sol.

Le feu avait pris dans la ville, par la négligence d'un domestique, lors du passage de la division Massena ; comme le vent était très-violent, les toits de plus de vingt maisons ont été consumés aux environs de la place ; la ville était dans le plus grand danger ; mais à

l'aide du seau de Saint-Florian, et du zèle et de l'activité du militaire français, les flammes ont encore été arrêtées à tems.

Un voyageur, qui sera amateur des arts, ne dédaignera pas une peinture à fresque, dans une chapelle isolée du faubourg qui conduit sur la route du Tyrol; quoi qu'elle soit exposée en plein air, elle n'a pas moins conservé toute la fraîcheur de son coloris primitif. Personne n'a pu m'indiquer le nom du peintre, quoique ce soit un des morceaux des plus classiques et des plus beaux, qui soit sorti de la fameuse école allemande; c'est une perle qui se trouve jettée au milieu d'un champ stérile.

Voilà bien du bavardage, madame, que je vous envoye; mais comme vous êtes indulgente, je vous prie d'avoir patience avec les amoureux, qui ne s'ennuyent jamais, parce qu'ils ont toujours quelque chose à dire.

LETTRE VII.

Judemburg, le 30 août.

JE vous annonce, madame, que nous sommes arrivés heureusement à Judemburg, après quatre jours d'une marche des plus pénibles, par les mauvais tems que nous avons essuyés.

D'après les ordres qui nous ont été transmis du commandant général de Gratz, les officiers français composant la troisième colonne de l'ex-garnison de Mantoue, doivent s'arrêter, et être répartis ici; mais comme, par une disposition prise à Vérone, nous n'avons marché qu'en deux sections, nous nous sommes servis de ce prétexte, pour obtenir, des autorités du lieu, un séjour provisoire, en attendant des nouveaux ordres qui nous donnent une destination définitive. Ce n'est pas que la ville nous ait charmés par son abord, mais nous sommes tellement ennuyés de voyager avec escorte, nous sommes tellement maltraités dans toutes les auberges, comme si nous eûssions contracté l'obligation de

payer tout ce que notre armée, en passant, a pu emporter, sans y avoir satisfait, que le plus misérable hameau de S. M. I., nous paraîtrait préférable, aujourd'hui, à sa capitale même, si pour y parvenir, nous avions encore quelques jours de route à faire.

J'ai profité du premier beau jour que nous avons eu, depuis bien longtems, pour me promener après dîner; et encore quel beau jour, si je le compare à un de ceux de Bologne! la lune y est plus belle que le soleil ne l'est en Italie. A peine nous échauffe-t'-il, et nous ne sommes encore qu'à la fin d'août; dès qu'il disparaît, on y gêle.

Je suis rentré de bonne heure, pour avoir le plaisir de m'acquitter de la dette que j'ai contractée envers vous, en continuant de vous rendre, jour par jour, compte de notre voyage : le plaisir de m'en entretenir avec vous, sera le seul prix de mes travaux.

Nous avions quitté Saint-Veit, le 26 août; au sortir, nous remarquâmes sur notre droite, un grand château assez pittoresque, et assez

bien conservé malgré sa forme antique, au haut d'un roc isolé, au milieu d'une petite plaine. Ce château, me dit un officier français, prisonnier de guerre à Saint-Veit, et qui nous avait accompagné hors de la porte, est très-remarquable par sa position, par la manière avec laquelle son assiette a été fortifiée, et tous les genres d'obstacles que les anciens avaient imaginés, avant la découverte et l'usage de la poudre à canon, pour rendre son accès impraticable aux gens de guerre. Cet édifice appartient aujourd'hui à la famille de Kevenhuller; et comme, depuis longtems, il n'est plus habité, les appartemens en sont déserts et mal entretenus; mais ce qu'il y a d'infiniment curieux, c'est l'arsenal; nous y avons compté vingt-six petits canons en bronze; ce sont aussi quatre salles d'armes, qui contiennent toutes les formes du fusil de toutes les nations, depuis l'invention de cette arme, jusqu'à celles qu'on lui donne aujourd'hui; toutes les espèces de lances et de pertuisannes, dont se servaient les anciens; des chapeaux de laine, avec une coëffe très-éle-

vée ; des vieux uniformes, des armures complettes, polies et bien entretenues, parmi lesquelles on distingue celle d'un géant ; des bâtons de généraux d'armées, des boucliers turcs, des arcs, arbalêtres, flêches, carquois ; des sabres d'une trempe supérieure. Le gardien (continue l'officier), qui nous a fait parcourir ces quatre salles, s'est empressé à nous faire remarquer, à la quatrième, une statue de grandeur naturelle, qui représente à nud, la fameuse Marguerite, surnommée la Maultache, (la bavarde) ; la même qui a vainement assiégé, à la tête de son armée, pendant un an, cette forteresse, et qui au bruit d'un secours puissant qui venait aux assiégés, prit le parti de lever le siége, et s'enfuit, avec une telle précipitation, qu'elle laissa son camp, sa tente et son armure, en proie aux vainqueurs.

Cette femme a fait trop de bruit dans son tems, pour que vous n'ayez pas, madame, quelqu'intérêt de connaître le précis d'une partie de sa vie. Elle était fille du duc Henri VII, de la maison de Mainhard, originaire et sou-

veraine du Tyrol, et fut mariée, très-jeune encore, à Jean, fils du roi de Bohême. Son père était mort, sans laisser d'héritiers mâles, elle se crut autorisée, en qualité de fille aînée, et en vertu d'une substitution que son père avait obtenue, dès son vivant, de l'empereur Louis de Bavière, qui instituait ses filles héritières, au défaut de race mâle, de se mettre en possession de tous ses droits légitimes; mais à peine le duc son père avait-t'-il fermé les yeux, que l'empereur oublie, en fidèle souverain, son engagement, revendique ce fief, et donne l'investiture du duché de Carinthie à la maison d'Autriche, qui s'en était démise volontairement, il y avait cinquante ans, en faveur d'un comte Mainhard, du Tyrol, grand-père de Marguerite, et de ses héritiers, en récompense de ses bons services. Marguerite et son mari prennent les armes pour maintenir leurs droits; elle vient en Carinthie, suivie d'une armée qu'elle avait rassemblée, et à la tête de laquelle elle s'était mise; elle même s'empare de la forteresse de Dietrichstein; bat, en bataille rangée,

dans la plaine de Feldkirchen, le capitaine du pays, (Ansfeyteim), qui était du parti autrichien ; et, à la tête de la noblesse Carinthienne, lui tue plus de deux mille hommes ; s'avance, à la suite de ce succès, fait donner l'assaut au château de Hasfrerberg, qui, ainsi que plusieurs autres, devint la proie de son emportement et de ses vengeances ; et met, à la fin, le siège devant la forteresse, alors très-réputée, d'Ostervit.

S'il faut s'en rapporter aux plus anciennes chroniques du pays, cette guerre a été des plus sanglantes (1). La paix fut faite enfin, par la-

(1) Pendant le séjour que j'ai fait à Léoben, j'ai été à portée de voir différentes notes, qui ont été extraites des archives de l'ancien couvent des religieuses de Goss, qui a été supprimé par Joseph II. Ces notes apprennent que la fameuse Marguerite, à l'époque de la première guerre de succession, y avait passé avec ses gens armes. Elle fut fort bien accueillie des religieuses qui lui donnèrent un grand festin, et pourvurent de leur mieux aux besoin de ses troupes. Celles-ci mirent, par reconnaissance, après le départ de leur maîtresse, le feu au couvent, qui en fut entièrement consumé. D'après cela, il paraît évident que les écrivains les plus récens, se trompent lorsqu'ils disent que cette guerre n'a été qu'une tentative infructueuse. En histoire, en anecdotes, comme en nouvelles, j'ai vérifié par expérience, que les premières dates, lorsqu'elles ne contrarient pas le bon

quelle, moyennant la cession de quelques petits districts de la Carinthie, Marguerite renonça à toutes ses prétentions *pour le moment*; née ambitieuse et intrigante, elle n'oublia aucune occasion de les renouveller. Elle se réconcilie d'abord avec le même Louis de Bavière, qui, à son préjudice, avait investi la maison d'Autriche, du duché de Carinthie; et comme il eut, dans la suite, envie de l'avoir pour lui-même, elle lui proposa, pour rendre ses prétentions plus légitimes, et pour lui applanir toutes les difficultés, de se débarrasser de son mari, sous titre d'impuissance, et d'épouser en seconde nôces, le fils de l'empereur, qui fut revêtu, aussitôt, du titre de duc de Carinthie. Il en résulta une seconde guerre; mais comme le sort des armes fut plus favorable au duc Albert d'Autriche, il fut maintenu dans ses possessions, par la paix qui fut faite en 1343. Marguerite a eu un fils de son second mari,

---

sens et la raison, ou quelles ne sont pas réfutées par des documens authentiques, sont les seules vraies, et quelles s'altèrent et se dénaturent à mesure qu'elles passent par la filière des langues, des écrivains et du tems.

qui mourut à la fleur de son âge ; elle perdit son mari à la même époque, et termina sa carrière orageuse, en 1363, après s'être sincèrement réconciliée, auparavant, avec ses fils, les successeurs du duc Albert, auxquels elle légua, en mourant, outre ses anciennes prétentions, les états du Tyrol, et de Gorizia, dont elle était souveraine.

C'est après une heure de marche, que nous entrâmes dans un grand bois, à travers lequel passe la route. Il tient presqu'une lieue, et se partage ensuite en deux branches ; la gauche va, sans discontinuité, jusqu'à Fraisach ; et la droite, jusqu'au fond même de la Hongrie. Ce bois est le réceptacle de beaucoup de voleurs. C'est à la suite des guerres, qu'il s'y en réunit, très-souvent, des bandes entières, pour dévaliser les passans. On vient d'en enlever une ; plus de quarante personnes, de tout âge et de tout sexe, sont déjà arrêtées ; ces brigands y menaient une vraie vie nomade. Pour être moins exposés aux poursuites, ils paraissaient tantôt sur un point, tantôt sur un autre, exerçants partout leur honorable

rable métier. Ils avaient des chefs, des règlemens de police et de partage entr'eux. La maréchaussée, au lieu de les surveiller, était, comme il arrive le plus souvent, d'accord avec eux ; quelques-uns étaient domiciliés dans les villes; d'autres passaient leurs jours aux cabarets, à manger et à boire, et à avoir les yeux ouverts sur les passagers qui pouvaient être l'objet de leur tendresse particulière, à en donner aussitôt avis à leurs consorts, et à leur faciliter ainsi les moyens de capturer. On pendra probablement, quelques-uns des plus coupables, parce qu'ils sont en petit nombre : s'ils eûssent formé un corps d'armée, ils eûssent été des conquérans.

Nous passons la rivière de Gurk, qui prend sa source dans les montagnes de l'évêché de Saltzbourg. Son cours, qui est déjà considérable ici, se jète dans la Drave, au-dessous de Wolkermatt.

Ici commence, madame, une série d'opérations militaires, qui mérite toute votre attention.

L'ennemi craignant, à juste titre, en tenant le bord en face de la route, d'être débordé sur

sa droite et d'avoir sa retraite coupée au second pont, sous lequel repasse la même rivière, ne trouva pas à propos de disputer le passage à nos troupes, et se retira à grands pas devant elles.

C'est à la réunion de la petite Melniz avec la Gurk, que se trouve un grand et beau château, avec quelques maisons circonvoisines. L'architecture, sans être recherchée, est de la plus grande élégance. Il y a un beau jardin, arrangé avec goût, décoré de petits pavillons, accompagnés de cascades, et relevés par le voisinage de la petite rivière, qui en frise les murs tout au long. Cette belle possession, appelée Vasen, appartient à l'évêque de Saltzbourg.

Après avoir dépassé le château, en continuant la route, le voyageur trouve un petit pont sur la petite Melniz. Les Autrichiens, lors de leur retraite, y avaient construit une petite tête de pont en terre, qu'ils avaient renforcée de quelques abattis; ils y avaient laissés une forte arrière-garde, pour empêcher, ou du moins pour retarder la marche de l'avant-garde de notre

armée. Leur gauche s'étendait jusqu'à une montagne inaccessible. Le général Massena, se trouvant en présence de l'ennemi, fit marcher les grenadiers, pour emporter de vive force la tête du pont ; ils y furent très-mal reçus, perdirent beaucoup de monde, et furent obligés de revenir sur leurs pas ; dès-lors, le général Massena prit le parti de faire occuper par un corps de troupes légères, la hauteur avantageuse, qu'il avait sur sa gauche, et que les Autrichiens, par une faute inconcevable, n'avaient point garnie de troupes, pour appuyer leur aîle droite, qui était entièrement en l'air. Ce mouvement décida aussitôt l'affaire. Dès que les Autrichiens se virent dans le cas d'être débordés et coupés dans leur retraite, ils s'enfuirent aussitôt à toutes jambes. Notre centre s'avance, en même-tems, au pas de charge, et emporte, de vive-force, la tête du pont. La gauche des Autrichiens, entièrement séparée du corps qui gardait le pont, par les deux mouvemens combinés de notre armée, n'eut d'autre moyen de se sauver, que de se disperser dans les montagnes et les bois, sans

avoir l'espoir de rejoindre sitôt le corps principal.

C'était pour gagner du tems, ainsi que pour évacuer du moins une partie des magasins immenses de Fraisach, que le prince Charles proposa, auparavant, au général Bonaparte, qui était alors à Saint-Veit, une armistice de quatre heures; sous prétexte que les troupes de part et d'autres, avaient besoin de repos, et que l'on profiterait de ce délai, pour traiter d'affaires; mais comme on devina le but de l'armistice proposée, elle fut refusée net, et nos troupes défirent celles du prince. Il évacua, à notre approche, la ville de Fraisach, et fit mettre le feu dans les magasins militaires. Comme les bourgeois craignaient qu'il ne se communiquât à la ville; ils s'empressèrent les premiers, quand ils se virent seuls, d'éteindre les flammes. La division du général Massena, passa la nuit en avant de la ville; la cavalerie, qui formait son avant-garde, trop imprudemment acharnée à la poursuite de l'ennemi, tomba dans un de ses piéges, au village de Jadendorf, qu'il tenait

fortement occupé à la vue de l'infanterie de réserve. Nous y perdîmes, fort mal-à-propos, une quarantaine de chevaux.

Voilà comment s'est terminée la journée de Fraisach. Les magasins qui tombèrent en notre pouvoir, eûssent suffi pour plus de 15 jours à toute l'amée française, et nous eûssent mis dans le cas d'avoir des ménagemens beaucoup plus grands pour le pays, si on avait sû en profiter mieux, et s'ils ne fûssent devenus aussitôt la proie des vautours, à la suite de nos armées.

Fraisach est la plus ancienne ville de le Carinthie, une colonie romaine, sous le nom de Virunum; elle avait jadis ses comtes de la maison de Zelschack. Cette famille s'étant éteinte sous Guillaume, le dernier de sa famille qui fut assassiné avec ses deux fils, par ses propres écuyers, en révolte contre lui; sa veuve, par l'effet d'une piété mal-entendue, ou d'une conscience tourmentée, légua, par testament, l'an 1080, toute la succession à l'évêque de Saltzbourg. Une action aussi méritoire lui a valu, après sa mort, l'honneur d'avoir un autel qui

lui fut décerné par un clergé moins reconnaissant qu'intéressé à ce que la mémoire d'un pareil acte, ne se perde pas sur la terre, et trouve des imitateurs plus zélés encore.

La ville est entourée de montagnes d'un côté, à peine contient-elle cinq cents ames. Un roc isolé, qui s'élève au milieu de la ville, est couvert, à sa sommité, des ruines d'un château, d'anciens couvens, et d'habitations écroulées; d'après cela il n'est pas douteux qu'elle n'ait été plus considérable autrefois. Ses chroniques disent qu'elle a été brûlée cinq fois jusqu'au fonds (1).

(1) Le moment auquel elle rentra sous la puissance ecclésiastique, fut déja une époque fatale pour elle. L'évêque de Saltzbourg, Tisno, nouvellement élu, avait un redoutable rival dans la personne de Betold, homme emporté et ambitieux, qui croyait avoir des droits plus légitimes à l'épiscopat, et avait résolu dès-lors de les faire valoir par la voie des armes. Les deux prétendans se rencontrent enfin, dans la petite plaine de Fraisach, chacun à la tête de son armée, et la bataille sacerdotale se donne. L'issue en fut malheureuse pour Tisno; ses troupes furent défaites, et lui-même fut pris peu de tems après. La ville est aussitôt assiégée par l'armée de Betold. Les bourgeois fidèles à leur évêque, opposent la plus vaillante résistance. Pour les intimider et les forcer à se rendre, on eut la barbarie d'attacher, un jour, vis-à-vis d'eux, et d'exposer à leurs traits, le malheureux Tisno, prisonnier. Il fut reconnu des siens, et aussi-tôt leur défense se tourna du côte opposé. Ce lâche et atroce procédé de son indigne

Pour comble de malheur, elle a constamment resté sous le joug d'un gouvernement ecclésiastique, duquel elle a appris à mépriser les plaisirs, les biens que donnent l'industrie et le travail ; à laisser à ses voisins et aux étrangers, le soin

---

rival, loin d'abattre les habitans de Fraisach, ranima & soutint leur courage. Ils firent si bien, que l'ennemi fut enfin forcé de lever le siège, et de se retirer honteusement devant eux.

Le roi de Bohême Otocar, s'empara de la ville en 1275, après une forte résistance qu'il éprouva de la part de ses citoyens; elle fut prise encore par Albert d'Autriche, l'an 1289.

L'an 1481, l'armée que le roi d'Hongrie, Mathias, avait envoyée en Carinthie, sous les ordres du trop fameux Maubitz, pour soutenir les droits de l'évêque de Saltzbourg Benard, contre l'empereur Frédéric I, déboucha dans la plaine, et livra bataille à l'armée Impériale, sous la conduite de Velz, général très-réputé alors. Ce dernier avait de l'avantage au commencement de l'action ; mais sur le bruit de sa prétendue mort, qui fut à dessein répandue par quelques traîtres de son armée, ses troupes furent aussi-tôt découragées, se mirent en plaine déroute; le champ de bataille, ainsi que la ville, furent abandonnés au vainqueur.

Les Hongrois restèrent en possession jusqu'à l'époque de 1496. Leur général, Kalobitz, en maintenant une bonne et sévère discipline parmi ses troupes, se concilia d'abord tous les cœurs. Elle se relâcha après sa mort, sous ses successeurs, à tel point que les habitans fatigués, excédés des brigandages auxquels ils étaient journellement en butte, prirent enfin les armes avec les Saltzbourgeois, et obligèrent les Hongrois dispersés et battus en detail, d'évacuer entièrement la Carinthie.

Tel est, madame, l'abrégé des principaux évènemens de cette infortunée ville.

d'exploiter les mines de fer, immensément riches, qui touchent presque à la ville, et à ne s'occuper que du soin exclusif de leurs ames.

Nous parcourons le lendemain, en sortant de Frisach, un petit vallon que sépare en deux la petite rivière de Melniz, et nous nous trouvons, au bout d'une heure de marche, sur les confins de la Stirie et de la Carinthie, à l'entrée d'une gorge qui anciennement était défendue par un château maintenant en ruines. Comme le pays a été souillé de toutes les horreurs de l'anarchie féodale, on trouve de tems en tems d'anciens châteaux. Leurs anciens possesseurs étaient de véritables beys d'Égypte, qui n'obéissaient à leurs seigneurs suzerains qu'autant que c'était leur bon plaisir. Ils avaient niché leurs demeures au haut des collines, d'où ils dominaient la plaine tout autour, et les avaient entourées de fossés et de bonnes murailles. Ils étaient constamment en guerre entr'eux ; pillaient, ravageaient les campagnes de leurs voisins ; en enlevaient les plus belles filles, les renvoyaient désolées et en pleurs, quand ils en étaient las ;

détroussaient les passans, disposaient à volonté des bras et de la sueur de leurs serfs, et s'emparaient encore, après leur mort, de leurs biens. On eut dit que le genre humain, avili et entièrement méconnu, fût devenu le patrimoine exclusif de quelques moines privilégiés. C'est encore ce désordre même qui a amené l'ordre à la fin. Chacun s'est lassé de faire du mal parce qu'il en avait éprouvé, ou en craignait à la fin pour lui-même. On a senti généralement que cet état des choses, à force d'excès, ne pouvait subsister plus long-tems; qu'il fallait en venir à des lois en vertu desquelles la sûreté et la propriété de chacun fussent garanties par tous. Ils se nommèrent un chef qui fut chargé de l'exécution de statuts qui avaient été arrêtés dans leur première assemblée. Ils jurent qu'à sa voix, tous ils se levaient en armes contre celui qui se sera permis de violer la paix du pays sans y avoir été formellement autorisé; ce fut-là le premier pas que fit l'Allemagne pour sortir de l'anarchie féodale, et s'élever peu à peu à la hauteur d'une nation policée.

Nous suivons la gorge qui, à mesure que nous y enfonçons, se rétrécit de plus en plus. Quand l'esprit est une fois porté à la méditation, les choses les plus indifférentes deviennent l'objet de nos rêveries.

Je remarque sur notre route la maison très-apparente d'un meûnier, à côté du misérable réduit d'un chasseur intrépide; ce dernier bravant l'intempérie des saisons, le danger des précipices, la dent redoutable des animaux carnassiers, avait tapissé tout l'extérieur de sa maison des trophées de sa vie. Cet homme a été utile à son pays; il l'a garanti, par son assiduité, des atteintes du sanglier et de la rage des loups. Aucunes nôces, aucunes fêtes ne sont célébrées dans le pays, qu'il n'y ait porté régulièrement son tribut. Mais il a cessé d'être utile; il est devenu vieux; ses jambes ne lui permettent plus de monter de roc en roc; il ne lui reste, pour le consoler de ses infirmités, d'autre bien, d'autre compagnie que son vieux chien, le compagnon fidèle de ses pénibles travaux. Il partage volontiers avec lui sa mince portion de pain. Le chien

reconnaissant veille à sa maison ; plaint son maître lorsque la douleur lui arrache un cri. Ce sera le seul ami qui le pleurera à sa mort et l'accompagnera au bord de la fosse ; il y mourra de chagrin et de désespoir.

Son voisin, à force de mesurer, de fariner, de déduire, s'est procuré une grande et belle maison, jardin, basse-cour, caves ; bref, de garçon meûnier, il est devenu le richard du pays. Personne, je le suppose, n'ignore que c'est un fripon ; mais dès qu'il a de l'argent, il a de la considération, et de nombreux amis. Il passe toutes ses soirées au cabaret, entouré de ses fidèles gardes du corps ; tout le monde lui cède la place. Il tranche sur tout, et se sent en force de paraître, comme tant autres, armé de la massue d'Hercule, sur la grande scène du monde ; il croit être un homme extraordinaire, tellement que son état de meûnier, tout bon qu'il est, le blesse aujourd'hui. Deux cœurs liés par la plus douce sympathie sont séparés par le pouvoir despotique des parents dénaturés qui, séduits par l'appas de l'or, lui dévouent inconsidérément leur fille

éplorée et malheureuse. Il est dur, impérieux dans son ménage; mauvais époux, mauvais père, mauvais citoyen, ami infidèle; sans pitié dans ses plus fastueux repas, pour son malheureux voisin qui meurt à côté de lui de faim; mais il est riche. S'il est malade, le curé aussi intéressé au salut de son ame, qu'il l'est de ses chapons et de sa cave, ne quitte ni jour ni nuit ce cher et respectable patron. Tous les soporifiques de son art lui sont habilement appliqués par celui qui ailleurs ne sait pas pardonner au sentiment de tendresse, et ne rougit pas de remplir d'anxiétés et de duretés les derniers moments de l'homme honnête. S'il meurt enfin, aussi bien que son voisin, telle est encore la force de l'habitude, que, quoiqu'il soit méprisé de tout le monde, chacun s'empressera cependant d'assister à son convoi. Toutes les malheureuses du pays seront rassemblées, selon la coutume, pour verser, moyennant la pièce d'usage, des larmes feintes sur sa tombe; et une pierre fastueuse posée dessus, apprendra au passant que le meûnier qui gît ci-dessous a été un modèle de probité, un soutien

des propriétés, un défenseur de la foi chrétienne, un sage équitable, un protecteur du clergé, des veuves et des orphelins. Tant il est vrai que nos vices sont partout les mêmes; que l'intérêt et l'hypocrisie dominent aussi bien dans les déserts que dans nos villes. Un grand théatre leur donne seulement plus d'éclat; la réunion des circonstances particulières, un développement plus monstrueux.

C'est dans le milieu de la gorge que se trouvent les sources d'eau chaude minérale, que l'on a réunies pour l'usage des malades qui en ont besoin. Le bâtiment qui est à côté, pourvoit aux commodités de ceux qui ont quelque séjour à faire. La source contient de l'alun, du sel et du souffre, même quelques parties ferrugineuses; sa chaleur est moyenne.

Nous approchons insensiblement, madame, du terrein où se donna le fameux combat de Neumarck, entre une arrière-garde de huit bataillons hongrois, et notre division d'avant-garde. L'ennemi tenait une position très-avantageuse, la seule vraiment bonne que j'aie remarquée

depuis que nous sommes descendus des Alpes. Il y avait en avant de lui la petite rivière de Melniz, dont le bord de son côté était fortement boisé. Il y avait placé ses meilleurs tirailleurs. De petites élévations par derrière qui battaient au loin toute l'avenue, formaient sa ligne : elle était garnie d'un double rang de troupes et d'une nombreuse artillerie. Le général Masséna, dès qu'il aborda leurs postes avancés, fit commencer le combat par ses tirailleurs, qu'il lâcha par bandes contre ceux de l'ennemi. Pendant ce tems, il forme sa division sur deux lignes dans la gorge, la cavalerie en réserve ; la 25e de ligne était d'avant-garde ce jour-là. Vainement tente-t-elle, à plusieurs reprises, de franchir la petite rivière; elle est constamment repoussée avec une perte considérable, par les tirailleurs qui, couverts de la broussaille, avaient l'avantage de voir arriver, sans être vus eux-mêmes, les adversaires à découvert. Tandis que le combat s'acharne de plus en plus aux deux bords, par les secours dont chacun renforce successivement les siens, sans que l'avantage se décide encore ni pour

les uns ni pour les autres, Masséna remarque que l'ennemi avait négligé de garnir les hauteurs sur lesquelles ses deux aîles étaient appuyées. Il détache sur-le-champ de la seconde ligne, un bataillon de droite et un bataillon de gauche, commandés par des chefs habiles, avec ordre de prendre la ligne ennemie en flanc, et même s'il fût possible, de l'inquiéter sur son derrière. Le mouvement s'exécute, il est même trop avancé lorsque les Autrichiens s'en apperçoivent, pour qu'ils aient encore le tems de parer le coup fatal; se voyant alors débordés sur leurs flancs, et craignant que ces deux bataillons, en se réunissant derrière leur ligne, ne leur coupent le chemin de retraite, ils s'ébranlent de toute part. Le général Masséna profite de ce moment ; il fait aussitôt avancer la première ligne en ordre, déployée en bataille, et précédée des grenadiers qu'il fait tirer de tous les corps ; la seconde ligne soutenait la première; la réserve fut mise en colonne sur la route; la rivière est franchie au pas de charge; les tirailleurs ennemis sont débusqués des broussailles; ils se replient en désordre et portent la

terreur et la confusion dans les rangs Autrichiens. L'ennemi n'attend pas que nos grenadiers le joignent corps à corps. Sourd à la voix de ses chefs, il se débande à notre approche ; ses redoutes sont abandonnées ; chacun, au lieu de se défendre, ne songe qu'à son salut ; plusieurs sont tués dans le désordre et l'embarras qui suit une retraite précipitée, et que l'agilité de nos troupes rendait encore plus meurtrière. La terre, principalement en avant de la colline du milieu, marquée à son sommet par de vieilles masures, était jonchée de morts. Nous fîmes six à sept cents prisonniers, tous grenadiers de la plus belle taille.

Le général Masséna poursuit vivement son avantage ; il ne laisse ni repos ni tems aux fuyards pour se rallier et revenir à eux. Le prince Charles, qui avait son quartier-général à Neumarck, apprend en même tems que son arrière-garde, snr laquelle il comptait le plus, avait été attaquée et totalement défaite ; il peut s'en convaincre lui-même par la quantité de fuyards qui arrivent en désordre de toute part. Un instant

après,

après ; un de nos obus vole dans la ville et y éclate. Il était plus que tems de donner le signal de la retraite, on ne songe pas même à mettre le feu aux magasins que l'on n'a pu évacuer ; infanterie, cavalerie, artillerie, bagages, tout était pèle-mèle, aucun ordre ne fut observé. Les soldats consternés, abattus, par tant de revers coup sur coup, n'ayant eû, depuis plusieurs jours, ni repos, ni tems même de faire la soupe ; harassés de fatigues, de faim et de dégoût ; succombent, à la fin, sous le poids de tant de maux à la fois. Nous avons trouvé la route, les bois, les maisons, les granges, les fossés remplis de leurs traînards, sans qu'on se soit donné la peine de les faire prisonniers, pas même de leur ôter leurs armes, tant on était persuadé alors que la maison d'Autriche, n'ayant plus pour défendre la capitale de ses Etats, que des débris battus et fugitifs, à opposer à une armée constamment victorieuse, ne tardera pas à mettre un terme à sa longue et scandaleuse lutte ; et nous demandera la paix aux conditions qu'il plaira au gouvernement Français, dans sa modération, de lui imposer.

C'est de cette époque qu'il faudra dater la célébrité de Neumarck, dont les habitans prétendent être comptés au nombre des villes, parce qu'ils ont des portes d'entrée, une enceinte murée, et un castel ruiné.

La ville ne consiste proprement qu'en une seule rue, et peut contenir tout au plus quatre à cinq cens ames; elle est située dans un petit vallon, entourée de petites collines. En prenant la route de Unzmark, on monte constamment jusqu'au village de Bregauf, qui est à environ une lieue de distance : dès-lors on descend jusqu'au village de Schiefling, qui est la moitié du chemin de Neumacrk à Unzmark. Il était très-essentiel, pour les succès des opérations de Bonaparte, qu'il s'emparât, le plutôt possible, de cet important poste. C'est ici qu'une vallée s'ouvre sur la gauche, par où la Moër découle, et qui conduit sur une route très praticable aux voitures, jusqu'à Lint, la capitale de l'Autriche supérieure. C'est par cette vallée que devait déboucher, sur Schiefling, le général Spork, avec 8,000 Autrichiens, détachés du Rhin, soit pour

renforcer l'armée du prince Charles ; soit pour prendre l'armée Française à dos, si elle eût déjà dépassé. Ce projet assez bien combiné, échoua par les rapports fidèles que le général Bonaparte a sû constamment se procurer, par la célérité de sa marche, et par les dispositions qu'il a prises dans la suite pour parer ce coup. Il fit prendre position à Schiefling, à la division Guieux, et y établit plusieurs jours son quartier général lui-même. Il fit passer, le long de la vallée, de fortes reconnaissances jusqu'au-delà de la ville de Marau (1). La position n'a été abandonnée que lorsque l'armistice a été signée; mais

(1) Marau, est l'*adpontem* des anciens Romains; elle en conserve quelques faibles antiquités. Ses habitans modernes se vantent que Sénèque y a vécu en exil, et y a été enterré : l'histoire Romaine nous parle de trois Sénèques. Annæus, père de Lucius; Lucius, qui mourut dans le bain; et Sénèque, le tragique, fils ou neveu du philosophe. Il suffira de citer l'inscription trouvée près de Marau, sur une pierre funéraire, pour faire écrouler de suite les prétentions trop crédules des habitans de Marau.

COTTAIO
ANNÆI SENÆCÆ,
SER. V. F. S. ET
IVSTÆ. CON. I. OPT.

le général Spork, voyant le projet éventé, et l'impossibilité de faire sa jonction par cette vallée, avec le corps d'armée, rétrograda de suite et pris position à Rastadt.

La route de Shicfling à Unzmark, présente un vallon plus ou moins resserré, que la Moër parcourt dans toute sa longueur. L'armée Autrichienne, en se retirant, avait laissé à Unzmark, une arrière garde : les soldats excédés de fatigues, s'y gardaient mal ; ils sont surpris le lendemain par les nôtres, qui, conduits par des hommes du pays, marchant par des sentiers presqu'inconnus, enveloppent dès les neuf heures du matin le village par ses flancs, et font, sans perte, bon nombre de prisonniers. Le prince d'Orange, qui avait couché à l'auberge, sur la place, n'eut que le tems nécessaire pour se mettre à cheval ; il laissa sa montre, son nécessaire, et une partie de ses équipages, qui devinrent la proie de nos soldats.

Le chemin de Unzmarck à Judemburg, est à-peu-près la même répétition d'hier : on s'y est battu tout le long, c'est-à-dire, l'ennemi

nous opposait de petits partis pour arrêter la fougue de nos tirailleurs qui étaient constamment à ses trousses. Il avait fait passer des détachemens de cavalerie, toujours à la hauteur de la colonne de retraite, sur la rive gauche de la Moër, qui est encore guéable presque partout, à l'effet d'empêcher que les nôtres ne parvinssent à la déborder de ce côté-là.

Le prince Charles ne jugea pas à propos de s'arrêter à Judembourg, qui ne lui offrait aucune position, tandis que c'en étoit une pour nous. Il se retira plus loin. La division Massena s'y arrêta; son avant-garde traça, une demi-lieue plus loin, un camp où elle passa la nuit au bivouac.

Il est tems de terminer ma lettre. Je sais que la guerre n'est pas du goût des dames, et encore moins du mien, pour l'avoir vue assez long-tems et d'assez près. La guerre est une horreur, à moins que la juste défense de son pays ne la légitime; la gloire, une sottise, à moins que la beauté ne consente d'en devenir le prix.

LETTRE VIII.

Judembourg, le premier septembre.

VOILA le quatrième jour que nous sommes à Judembourg; je m'empresse de vous en donner quelques notices. La ville passe pour avoir été bâtie par les Romains, d'avoir porté le nom de l'ancienne Idunum, et d'avoir été une colonie florissante, lorsqu'elle fut détruite au commencement du cinquième siècle, par les irruptions des barbares. Elle fut depuis rebâtie de ses ruines, augmenta insensiblement sa population, devint la résidence de plusieurs veuves des anciens ducs de Stirie, et eut l'avantage d'être l'entrepôt de toutes les marchandises circulantes de l'Allemagne en Italie.

Sa position et l'étendue de son commerce y attiraient de toute part des juifs qui s'y établirent. Comme ils ont l'habitude de gagner toujours sans qu'ils en fassent une ligne de dépense de plus; ils parvinrent ici, comme partout ailleurs, non-seulement à acquérir en fort peu de

tems, à la suite de leurs usures, de grandes richesses, mais encore à se rendre à la fin tributaires, tous les chrétiens qui ont la coutume de dépenser dans un jour ce qu'ils gagnent dans toute la semaine; les chrétiens, pour se débarrasser d'un joug aussi honteux qu'intolérable, qu'appesantissent tous les jours davantage les ennemis de Jésus-Christ, savaient déjà, quoique leur siècle ne fût pas aussi éclairé que le nôtre, qu'il n'y aurait de meilleur et de plus sûr expédient pour s'en débarrasser, que de leur imputer une conspiration, purement supposée, à la vérité; mais habilement amenée. Ce moyen ne manque jamais; il conduit droit au but; il abrège toutes les formes lentes ou incertaines; étouffe dans l'ame de la multitude agitée, tout sentiment de pitié, et justifie pour le moment toutes les atrocités qu'ont commandées des vues particulières.

On avait compris qu'avant tout, il fallait commencer le grand coup d'état par verser à pleines mains le poison de la plus noire calomnie. Le peuple d'Israël fut dès ce moment l'objet

constant des tendres sollicitudes des vrais conspirateurs. Un chrétien de quelque poids se meurt; le barbier chargé de la visite de ce cadavre, atteste qu'il a été empoisonné. Pouvait-on douter que cet attentat ne fût commis par un juif? Un enfant est supposé avoir été enlevé clandestinement; la mère, toute échevelée, se présente le lendemain dans la rue; elle demande, toute éplorée, au ciel et à la terre, le fruit de sa tendresse conjugale. Pourrait-on douter que l'enfant n'ait été immolé secrètement par un exécrable juif, à l'effet que ses tendres ossemens lui servent à faire venir de l'enfer le grand patron? Arrivait-il un événement extraordinaire; que la grêle détruisît l'espoir de la récolte; que le feu du ciel eût consumé une grange; que les rivières débordassent à la suite d'un grand orage; que la mortalité se mît dans une étable; que la saison ou les mauvaises exhalaisons de la terre produisissent des maux encore inconnus : pouvait-on douter que ce ne fût encore l'ouvrage d'un sorcier juif? D'après cela, les vrais fidèles n'étaient-ils pas plus qu'au-

torisés de haïr à mort cette race impie, malfaisante, usurière, ennemie irréconciliable de Dieu et des hommes; de la tromper dans toutes les transactions de commerce; de l'insulter en tout lieu; de cracher impunément au visage de ces réprouvés; de les couvrir à toute rencontre de boue, de pierres, de les exterminer même jusqu'au dernier? *On l'avait déjà fait ailleurs : personne n'en avait été puni, et chacun s'y était enrichi.*

La mine était préparée, il ne s'agissait plus que de convenir du moment d'y mettre le feu. On arrête que ce sera la nuit de Noël, afin d'exciter encore davantage, par la mémoire de la naissance du Seigneur, les esprits déjà exaltés. Les chrétiens étaient assemblés dans leur temple; le bruit que l'on avait découvert une conspiration par laquelle tous chrétiens devaient, la même nuit, être assassinés, se répand sourdement; il est aussitôt porté de bouche en bouche. Pourrait-on douter que les conspirateurs ne fussent les juifs? On ajoute que, pour faciliter leurs projets, ils avaient creusé en dessous de leur

synagogue, un large souterrain qui aboutissait dans l'église même, par où ils devaient, à minuit juste, déboucher en armes pour tout égorger; qu'ils étaient convenus entre eux de ne pas épargner même l'enfant à la mammelle.

Le président ordonne le silence; dès qu'il a pû se faire entendre, il cite devant le tribunal populaire une servante juive, qui, après avoir été initiée à l'infernal complot, avait eu la faiblesse de le reveler à un de ses amoureux, un chrétien qu'elle avait intérêt de sauver du massacre général. Le voilà donc connu le secret plein d'horreur! Pourrait-on douter, d'après un témoignage aussi respectable et aussi authentique, que les projets des juifs ne fûssent évidemment démontrés à tous les yeux? Ils sont assemblés; il n'y a pas de tems à perdre, s'écrient plusieurs voix à la fois. Aux armes! aux armes! (cri général). La colère et l'indignation s'emparent aussitôt de toutes les têtes. On court aux armes. Le sage, témoin d'une effervescence de laquelle il est effrayé, et qu'il combat vainement, s'enveloppe dans son manteau, et quitte une assem-

blée où la prévention la plus exaspérée a pris la place de la raison et de la justice. Il devine d'où part le coup fatal, et il gémit de l'impuissance où il se trouve d'arrêter la scène d'horreur prête à éclater dans l'instant même.

Déja des cris tumultueux, des hurlemens effroyables, se font entendre dans le voisinage de la synagogue; les juifs, avertis du danger qui les menaçait tous, s'y étaient assemblés sans armes; ils étaient encore à délibérer entr'eux, sur les moyens de détourner l'orage de dessus leurs têtes; au même instant qu'une foule, armée de glaives, fonce soudain par la porte du temple. Mille cris, à-la-fois, leur annoncent la mort; le tumulte et la confusion augmentent à tout instant; vainement ces bons israëlites, pâles et effrayés, protestent de leur innocence; ils essayent de fléchir, par des humbles prières, le courroux de leurs bourreaux; offrent, en fondant en larmes, de racheter leur vie, au prix même de toutes leurs propriétés; déja quelques uns de ces cœurs égarés, mais non pas accoutumés au crime, s'ouvrent à la douce pitié, à

la vue de ces misérables victimes, de ces vieillards respectables, de ces tendres adolescens, qui, tout récemment venaient d'être présentés au temple; l'humanité parle en leur faveur, ils étaient des hommes comme eux, la justice appuye, il était impossible que tous fussent également coupables. Les bras prêts à frapper, sont suspendus; on entre en pour-parler. Quoi! s'écrie une forte voix, c'est ainsi que nous servons la cause de Dieu! nous eûssent-ils épargnés ces monstres, si nous n'avions pas prévenus leurs coups? et en même-tems il terrasse, avec un coup de massue, l'israëlite le plus voisin de lui. Le signal est donné, il s'ensuit un combat à mort, entre des gens forcenés qui frappent, et des gens résignés par force, qui tendent patiemment leur cou. A peine le dernier des juifs avait-il succombé sous les coups homicides des chrétiens, que transportés d'un nouveau zèle religieux, ceux-ci se partagent aussitôt en plusieurs bandes, et se portent, à la lueur des flambeaux, le glaive sanglant à la main, au Ghette, déjà instruit et désolé du massacre d'une partie

de ses enfans, les maisons y sont bravement assaillies, enfoncées, escaladées, en proie au plus horrible brigandage. C'est une ville prise d'assaut, où rien n'est respecté, pas mêmes les larmes, le désespoir des femmes en deuil.

Ces scènes, toutes affreuses qu'elles sont, ne sont rien, en comparaison de celles qui ont eu lieu le lendemain, que la réflexion et le repentir auraient dû succéder à une fureur aveugle, et porter les cœurs à des sentimens plus doux. La cruauté, par instinct ou par impulsion, se conçoit encore; mais la cruauté par calcul, qui n'a que le vil intérêt pour but, est le comble de la dépravation humaine. Les auteurs horribles de ce massacre, étaient intéressés, non-seulement à ce que leur secret s'ensevelit, mais encore à ce qu'ils pûssent jouir des dépouilles des morts, sans avoir un jour des réclamations à craindre de leurs familles. Comme les morts seuls ne reviennent pas, les meurtriers firent ensorte qu'une battue générale fut arrangée dans toute la ville, par leurs émissaires subalternes, surtout ce qui avait échappé au massacre de la veille; les fouilles les plus exactes

se font dans tous les coins. Tout ce qui se trouvait encore de la race d'Abraham, en femmes, vieillards infirmes, enfans malades, est aussitôt arraché de l'azile où il s'était caché ; ils sont réunis en masse, conduits, sous les huées de la populace chrétienne en armes, devant une petite porte de la ville, qui donne dans la campagne, et qui est à moitié encombrée aujourd'hui ; et à mesure qu'ils en passaient le seuil, des hommes apostés, et qui se relevaient tour-à-tour, les assommaient aussitôt. C'est ainsi que l'égoïsme le plus affreux, a achevé, de sang-froid, ce que le fanatisme le plus exalté, assis sur des cadavres, avait sû respecter encore.

Ne serait-on pas autorisé, madame, de mettre en doute ce récit que l'histoire nous a conservé, si l'expérience, trop souvent répétée, de nos jours, ne nous eût pas démontré jusqu'où peut aller l'homme, qui ne se laissant diriger que par l'appât du plus sordide intérêt, s'est une fois souillé du sang innocent de son prochain, et qui est assuré d'avance, de l'impunité de tous ses crimes ? Il ne faut qu'un instant pour établir

un mensonge ; des siècles entiers ne suffisent pas pour l'anéantir. Les habitans de Judembourg, sont encore si fiers de la victoire de leurs pères, que pour en éteruiser la mémoire, ils ont placé des juifs en peinture, comme autant de trophées de leur valeur, au-dessus de toutes les portes de leur ville. Une auberge a été bâtie, depuis quelques années, sur le sol de l'ancienne synagogue. On n'a pas manqué de placer dans une niche au-dessus de la principale porte d'entrée, le buste du dernier rabin qui périt au milieu de son troupeau. Je conviens qu'il a mauvaise mine ; mais un juif peut-il avoir bonne mine aux yeux d'un habitant de Judembourg ?

Les mémoires de ce tems-là ne parlent pas qu'une action aussi atroce ait été punie, ou du moins ait donné lieu à un examen : on avait pris ses précautions d'avance. Elle couta néanmoins cher aux habitans de Judembourg ; elle fut la perte de leur commerce. Des incendies considérables qui survinrent à différentes époques, et les effets des guerres extérieures comme intérieures, ne contribuèrent pas peu de leur côté

à la dépopulation d'une ville qui, déchue de son état florissant, n'a plus qu'une enceinte démantelée, compte à peine aujourd'hui cent quarante feux, y compris les faubourgs, et paraît être dépourvue de toute industrie.

Les biens des juifs ont passé ailleurs; il n'y a que la mémoire infamante de leurs bourreaux qui soit restée.

La résidence du capitaine du cercle, et tout ce qui en dépend; la permanence d'un tribunal judiciaire, et l'établissement d'une école normale, sont les seules choses qui procurent à la ville quelque mouvement.

Elle se trouve placée dans une gorge qui s'ouvre, semblable à un compas, vers la partie de Knitelfeld, dont on apperçoit la ville au lointain dans l'espace du rayon qui joint les deux axtrémités du compas. La Moër baigne en partie le pied de Judembourg. C'est précisément de ce côté-là que la ville est assise sur une colline escarpée et assez élevée. Quelques édifices apparens que l'on apperçoit a son sommet, entremêlés, de ronces, de verdure et de ruines, lui donnent;

donnent, quand on arrive par la route de Knittelfeld, un air si pittoresque, que l'on serait tenté de dire qu'elle tient encore un peu de l'esprit et de la mine de ses premiers fondateurs.

La Moër prend sa source dans les montagnes de l'évêché de Salzbourg; elle est proprement la principale rivière de la Stirie, qu'elle partage en deux parties à peu près égales; elle a un cours de plus de quatre-vingt lieues de France, et se réunit avec la Drave dans un lieu appelé l'Irade : son eau, qui provient en partie de la fonte des neiges, est naturellement crue, mais claire jusqu'au fond; et son cours est tellement rapide, qu'il arrive rarement que sa surface se gèle en entier; c'est ici qu'elle commence à être navigable. Le gouvernement a fait, depuis quelques, années des frais considérables pour débarrasser son lit des obstacles qui s'opposaient aux transports par eau. Parmi les poissons dont la Moër abonde, et qui sont communs à toutes les autres rivières, il faut remarquer une espèce toute particulière de truites ;elle est toute noire : on ne la voit ni ne la prend que quand le tems est à l'orage.

Une colline toute boisée se trouve à côté de la ville; la dévotion s'en est emparée et en a tiré parti. Un ancien curé, bien intentionné, rêva une nuit que ce lieu serait commode pour établir un calvaire. Il choisit, à cet effet, l'éminence dont le point de vue lui paraissait le plus avantageux; il fut secondé du zèle de ses ouailles. Le bois fut élagué dans toutes les sinuosités qui étaient marquées pour la construction du sentier. On a pratiqué des escaliers là où la pente paraissait encore trop roide, et on a eu soin de placer à égale distance les uns des autres, des poteaux au-dessus desquels sont représentés successivement tous les saints mystères de la passion, devant lesquels les pélerins trouvent où se mettre à genoux ou à s'asseoir sur un banc, s'ils sont fafatigués; et sont invités, à chaque fois, à faire une commémoration pieuse. Cette promenade agréable et ombragée, est beaucoup plus fréquentée en été, des deux sexes à la fois; mais ceux qui vont dans le bois ne sont pas toujours dévots.

Je reviens à la ville et à ses édifices : le plus

remarquable, ou, pour mieux dire, le seul qu'elle contient, est le ci-devant collége des Jésuites; il est de forme quarrée, est spacieux et a de beaux appartemens; la voûte du principal escalier est décorée de bonnes peintures à fresque, de maîtres italiens. L'ordre des Jésuites a été introduit, dans le pays, en 1631. Il fut regardé comme la digue la plus solide que le souverain eût alors à opposer au torrent de la réformation de Luther, à laquelle on prenait ici assez de goût (1); depuis que cet ordre, devenu trop

(1) Une grande partie du pays l'avait embrassée. L'embarras que donnait au souvetain la guerre des Turcs, l'avait mis dans la nécessité d'accorder la liberté des consciences et des cultes. Les nouveaux sectaires se prévalant trop tôt de leur victoire, ne tardèrent pas d'en abuser; c'étaient aussi des révolutionnaires qui, au lieu de se contenter raisonnablement des avantages qu'ils avaient remportés, bien-tôt ne mettaient plus ni freins ni mesure à leurs prétentions indiscrètes. Le gouvernement profita de leurs fautes, dès que la paix fut revenue; il commença à les serrer de plus près; il leur ôta insensiblement les privilèges qu'il avait été obligé de leur accorder successivement; et dès que l'occasion parut favorable pour leur porter le dernier coup, il envoya l'évêque de Seken, l'intolérant Martin, qui escorté de gens armés, en nombre suffisant, parcourut la Stirie et la Carinthie, brûla, en place publique, leurs livres de doctrine, exila leurs pasteurs, détruisit de fond en comble leurs églises, ou les restitua au culte Romain: il obligea les habitans à retourner à leur ancien bercail.

fameux, a été supprimé, les biens ont été séquestrés au profit du gouvernement, et le collége a été peu après transformé en caserne de soldats et d'officiers, où, en tems de paix, le régiment de Lattermann tient trois compagnies en garnison.

Les religieuses de Sainte-Claire ont été supprimées plus tard, sous le gouvernement de Joseph second; leur église a été convertie en théatre, aux frais d'une société d'amateurs de la ville, et de toutes les classes, qui, oubliant pour le moment toute distinction, autre que celle que donne le talent, se sont réunis pour jouer de tems à autre des pièces dramatiques et même de très-bons opéras, dont le profit qui se perçoit à la porte, à chaque représentation, est réservé exclusivement au soulagement de l'honnête indigence.

Toute découverte qui tend à agrandir le règne de la bienfaisance, est plus honorable pour une nation qui en a conçu l'idée et l'a réalisée la première, qu'une victoire remportée sur ses voisins.

Je terminerai ma lettre en vous instruisant que, depuis mon séjour ici, j'ai déjà eu l'avantage de faire quelques connaissances.

Je vous parlerai d'abord de l'archiprêtre de la ville. Figurez-vous, madame, le plus beau vieillard, soixante ans de vertus, des cheveux entièrement blancs, un air de candeur qui lui concilie, au premier abord, tous les cœurs; ce calme imperturbable qu'aucune vague de la vie n'aborde plus! S'il est encore sensible, c'est à l'amitié, à la douce reconnaissance, au repentir de l'homme égaré, aux maux de l'humanité souffrante et malheureuse, à la faculté de faire encore quelque bien; chaque jour, lui donnant une perfection de plus, le dégage ainsi peu-à-peu de cette enveloppe grossière qui retient encore la partie la plus noble de lui-même. Il a déja laissé, de son vivant, le genre humain bien loin derrière lui, et chemine d'un pas assuré vers l'immortalité, qui, en riant, lui ouvre ses bras.

C'était chez lui que Bonaparte, lors de son passage, avait établi son quartier-général; c'est chez lui, c'est dans la même chambre qu'il ha-

bite, et qu'il avait cédée alors au général français, que les généraux Bellegarde et Merfeld, sont entrés pour solliciter de l'empereur, et qu'ils ont obtenu une suspention d'armes ; qu'une ligne de démarcation a été établie entre les deux armées respectives; que l'Europe désolée d'une guerre aussi cruelle que longue, conçut les premières espérances d'une paix prochaine.

L'affabilité qu'a témoignée ici le général Bonaparte, à tous ses alentours, lui a concilié beaucoup de partisans. Un paysan vint un jour se plaindre au quartier-général, que des soldats français s'étaient avisés de piller dans sa maison. Un général répond brusquement : « Eh ! » croyez-vous que les vôtres n'en ont pas fait » autant lorsqu'ils étaient chez nous? »

Bonaparte avait entendu le bruit du fond de son cabinet, et avait cru distinguer la voix d'un plaignant; il se lève aussitôt, ouvre la porte, en demande le motif; et dès qu'il en est instruit, il donne ordre à un de ses aides-de-camp de se transporter chez le paysan, et de faire cesser le désordre sur-le-champ.

Madame la baronne de K*****, saisie d'une terreur panique à l'approche des troupes françaises, s'était mal-à-propos enfuie de son beau séjour situé hors de la ville; je dis mal-à-propos, car quel eût été le français qui l'eût vue, et qui n'eût pas respecté les charmes de sa figure, son amabilité, les grâces de son esprit, ses talens musicaux; cette douce mélancolie qui est imprimée dans tous ses sens; l'histoire de ses malheurs, sa noble et touchante résignation?

C'est demain que nous attendons la réponse du commandant général résidant à Gratz. Je vous ai fait connaître tous les motifs qui nous font désirer que ce soit ici qu'il pose le terme de notre voyage.

LETTRE IX.

Léoben, le 4 septembre 1799.

Nous voilà arrivés et tous réunis à Léoben; tels ont été les ordres définitifs que nous avons reçus du commandant général de Gratz. Ce n'est pas sans peine que j'ai renoncé aux agréables nœuds que j'avais déjà formés à Judembourg. J'en eûsse été inconsolable, si le souvenir du passé, le séjour même que je venais de faire, ne m'avait pas dit, qu'avec des femmes liantes et sincères, on trouve, dans tous les pays, des cœurs dont le sentiment puisse sympatiser; qu'il n'y a pas enfin de déserts où, avec du tems et du soin, on ne parvienne pas à faire naître quelques fleurs. A leur défaut, aurais-je eû besoin de quelque chose de plus, que de jetter un regard en arrière, vers le pays que vous habitez, et de continuer à m'entretenir avec vous?

Nous traversons la Moër sur un pont de bois, aussitôt après avoir passé la colline sur laquelle la ville de Judembourg est assise. Le pays en avant

de nous était boisé à plus d'une demi-lieue ; mais à mesure que nous avançons, la gorge s'ouvre sur notre gauche. Depuis quelques jours, la nature n'était pas habituée à nous sourire aussi agréablement. Le froment, l'orge, l'avoine, le bled de Turquie et le lin sont les principales productions de la belle vallée que nous avions à traverser. On se sert aussi de la culture du trefle, malgré que l'herbe y soit très-abondante. Tous les moyens que l'industrie a découverts en d'autres pays, pour augmenter les productions des prés, ne sont pas inconnus ici. L'habitant doué d'une bonne complexion, non-seulement ne craint pas le travail, il est encore industrieux ; il se porte dans les lieux les plus inaccessibles, où il a découvert un morceau de terrain qui puisse être mis en valeur ; il le travaille à coups de pioche, y porte du fumier dans des paniers, souvent à l'aide de cordes, et se glorifie ensuite d'avoir reculé les bornes de la nature sauvage, et étendu le domaine de l'homme.

De tems à autre nous découvrions, sur le penchant de la colline, de jolies maisons de cam-

pagne, que l'on appelle encore des châteaux, par ton et par habitude, quoiqu'il n'y ait point d'enceintes de murs. Ils sont habités par les principales familles du pays, où elles jouissent, dans leur arrondissement respectif, de leurs anciennes prérogatives féodales.

On distingue encore dans le pays deux sortes de seigneuries : celles qui ont haute et basse justice, et celles qui n'ont que la dernière sur leurs sujets.

Chaque noble, ayant un fief, a le droit de nommer un juge civil. Ce dernier décide seul en première instance sur toutes les affaires, si elles sont de peu d'intérêt, et en présence de témoins, si elles sont d'un intérêt majeur.

La seconde instance est le tribunal d'appel, séant à Clagenfurt; il juge des formes et du fond : s'il se trouve que les formes aient été violées dans l'instruction, il renvoie la procédure au juge du lieu qui en a connu le premier, lui démontre ses fautes, lui trace la conduite qu'il a à tenir lors de la seconde instruction, et le condamne au remboursement de tous les frais de la procédure entamée.

En matière correctionnelle, pour délits qui blessent les mœurs ou l'ordre public; le juge du lieu peut infliger, s'ils sont légers, quelques jours de prison, une amende pécuniaire fixe, de peu de valeur, ou faire donner, en dernier résultat, des coups de bâtons, qui ne peuvent excéder plus de trois à la fois; si les fautes sont graves, il est tenu d'en informer le capitaine du Cercle, qui rend la punition plus sévère, s'il y a lieu, ou en réfère lui-même au conseil général de Gratz, si la nature du délit est telle qu'il ne se croye pas compétent d'en décider lui seul. Les appels, pour matière correctionnelle, se font par devant le capitaine du Cercle; il confirme, ou annulle, redresse, s'il y a lieu, les juges qui, en punissant, se seraient écartés de la voie de la modération et de la justice, qui conviennent à leurs fonctions.

S'il s'agit de matière criminelle, le juge du lieu où le délit est supposé avoir été commis, examine le prévenu, duquel il s'assure provisoirement; du moment que son instruction est achevée, il l'envoye au tribunal d'appel de Cla-

genfurt, qui, après la lecture des pièces, délibère s'il y a suffisamment matière à mettre le prévenu en jugement définitif; si la majorité des voix décide pour l'affirmative, la procédure est renvoyée aussitôt par devant un juge particulier, connu sous le nom de *Bann'richter*. Le gouvernemeut en a placé un par district. Celui-ci, dès qu'il en est nanti, est tenu d'instruire à neuf, le procès de l'accusé, et lorsqu'il se croit suffisamment éclairé, il en décide seul. Si c'est pour des peines afflictives ou infamantes, ou celle de mort; l'appel est encore interposé auprès du tribunal de Clagenfurt, qui casse le jugement, ou l'adoucit le plus ordinairement; s'il le confirme, le condamné peut avoir encore un troisième recours, auprès du tribunal de Vienne, quijuge en toute matière, en dernière instance, à moins que le souverain ne s'en mêle par lui-même à la fin, pour adoucir, jamais pour aggraver, la peine.

D'après cela, madame, vous devinerez facilement, combien les formes lentes de cette judicature, sont favorables, et protectrices de l'inno-

cence : elles sont encore un bienfait de Joseph II.

Le crime, loin de s'en prévaloir, n'en est que plus sûrement atteint : il est devenu plus rare, depuis que l'on a aboli les châtimens cruels, les restes de barbarie de nos pères : les mœurs seules, en s'adoucissant, s'en sont prévalues.

Les nobles de la Stirie, en vertu d'une ombre de l'ancienne charte constitutionnelle, ont leur tribunal à part, séant à Gratz. Il décide seulement sur les affaires d'intérêt; ils sont sujets, pour ce qui regarde la police du pays, et les vexations qu'ils peuvent se permettre dans leurs seigneuries, chacun à son capitaine de Cercle; s'il lui est porté plainte, ce dernier est, dans son arrondissement, ce que le conseil et le gouvernement civil, sont dans toute la province. Comme il est chargé de surveiller entr'autres les seigneurs nantis de fiefs, et de garantir leurs sujets, de toute atteinte vexatoire ou arbitraire de leur part. On avait eu le soin, du tems de Joseph II, de ne confier ces places éminentes, qu'à des hommes éclairés et impartiaux, et on leur donna secrètement l'ins-

truction, que toutes les fois qu'une question serait douteuse, entre le seigneur et son sujet, elle sera jugée en faveur du dernier.

Je vous ai parlé, madame, des privilèges honorifiques dont jouissent encore, dans les États héréditaires, les descendans ou acquéreurs d'anciens fiefs. Il me reste à vous dire, maintenant, quels sont les avantages pécuniaires ou d'intérêt, qu'ils ont conservés jusqu'à ce jour.

1.° Le droit exclusif de la chasse, leur appartient sur leurs terres; 2.° la dîme de tout ce qui est récolté annuellement; 3.° le droit de main-morte, c'est-à-dire, qu'après le décès d'un de leurs sujets, ils peuvent exiger les trois pour cent, au-lieu des deux pour cent, que l'on payait auparavant, sur les meubles et immeubles que le défunt a laissés après sa mort. Leurs prétentions ne peuvent cependant avoir lieu, que lorsque toutes les dettes ont été acquittées auparavant. 4.° Une modique redevance sur chaque tonneau de vin, qu'auront vendu ceux qui ont obtenu d'eux le droit d'établir une auberge. 5.° Le droit de mutation, qui est de

dix pour cent sur toutes les ventes qui se font sur les lieux. Auparavant c'était le tiers de la somme dont les contractants étaient convenus entr'eux (1).

Le braconnage n'est plus traité aujourd'hui de criminel, et ne conduit plus à une ou plusieurs années de travaux publics, la chaîne au pied; il est regardé comme un simple vol, et puni comme tel : on aurait mis la peine de mort, que l'on ne l'aurait pas empêché. La chasse et le tire à la cible, sont les principales occupations de la jeunesse stirienne ; les leur interdire, ce serait interdire au meûnier, au tailleur, aux fournisseurs de nos armées, de voler, au prêtre d'être hypocrite ou intolérant. Heureusement, ces lois trop rigoureuses, sont

(1) Une famille venait de s'éteindre sans avoir laissé de postérité en ligne directe, après elle ; le seigneur s'emparaît de tout les biens des défunts. Ce droit avait existé jusqu'aux jours de Joseph II ; celui de passer la première nuit des nôces avec l'épouse d'un de leurs sujets, non-seulement a été exercé anciennement, mais s'étendait d'après des évènemens encore existans, jusqu'aux abbés supérieurs des couvens qui avaient des fiefs. Est-il probable que ces derniers ayent négligé un aussi beau privilège !

le plus communément restées sans exécution. La braconnerie avait l'adresse de se travestir de manière à ne pas être reconnue ; armé d'un bon fusil, le délinquant n'était pas d'humeur à se laisser approcher, ni le garde-chasse assez fou de se faire tuer, pour le bon plaisir de son maître. On crut d'abord que l'adoucissement du code de la chasse, enhardirait le braconnage, au point qu'il deviendrait entièrement destructif des plaisirs des seigneurs ; il n'y en a eu ni plus ni moins qu'auparavant ; mais dès qu'un braconnier est reconnu incorrigible, et d'une habileté rare, on préfère aujourd'hui de s'en faire un garde-chasse, au lieu de le mettre, toutes les fois qu'il est pris sur le fait, pour vingt-quatre heures en prison, où il a le tems de se reposer, et n'en sort que plus frais, mieux disposé le lendemain pour recommencer ses courses.

Ce n'était pas assez pour l'ame de Joseph II, (toujours occupé à restituer à la raison, ce que l'ignorance et la force lui avaient usurpé dans des tems barbares), d'avoir rendu à la liberté, les

les familles de certaines contrées, qui, pour la honte d'un siècle, prétendu de philosophie et de mœurs, étaient encore attachés à la glèbe; d'avoir insensiblement adouci les droits les plus onéreux de l'ancienne féodalité; d'avoir facilité de s'en racheter à un taux très-modéré; d'avoir forcé les castes, jusques alors privilégiées, de contribuer aux charges de l'état, à proportion de leurs facultés; d'avoir ennobli la condition de l'homme, en n'admettant d'autres distinctions aux places, que celle que donnent le talent et le mérite; d'avoir aidé la pensée à recouvrer sa dignité, en lui donnant une liberté sans bornes; d'avoir signalé chaque jour par des édits sages qui intéressaient les mœurs; ensuite la propagation de l'espèce humaine. Il avait conçu un plan plus vaste et plus élevé encore, en faisant peu à peu disparaître, tout les pouvoirs intermédiaires, qui le séparaient de son peuple; il ne voulait qu'une classe de sujets et un seul souverain. En établissant un même ordre partout, même uniformité de lois, de costume, de langue, de tribunaux, il

comptait vaincre les haines, les préjugés, le peu de liaison des divers peuples de ses vastes états, et de n'en former qu'une nation unie d'intérêt, et prête à se lever en masse, si un danger imprévu l'appelait à la défense de ses foyers communs.

Un si beau rêve devint, pendant plusieurs années, l'objet de ses plus vives sollicitudes. Ce code, si longtems attendu, paraît enfin au jour; il est envoyé à toutes les administrations, pour qu'il soit examiné avant que l'exécution en soit ordonnée. Un appel est fait aux savans de tous les pays; des prix encourageants, et plus encore que des prix, l'estime du souverain étaient assurés à tous ceux qui lui démontreraient les inconvéniens, les changemens, enfin ce qu'il y aurait à faire pour le rendre également agréable à toutes les parties de ses vastes états. Une satyre des plus sanglantes, mais juste en beaucoup de points, parut aussitôt contre lui. Le prince, après en avoir médité les vérités au fond de son cabinet, témoigne un vif désir d'en connaître l'auteur. Il est découvert, appellé à

la cour, où il paraît tout tremblant; en s'attendant à un châtiment rigoureux. J'ai lu votre ouvrage, lui dit Joseph, il aurait pû être écrit dans un style plus modéré; mais comme je me suis apperçu que vous entendez ces matières; bien mieux que beaucoup de ces hommes que j'avais appellés auprès de moi, pour m'aider de leurs lumières, je vous nomme un de mes conseillers intimes, et vous charge, dès ce moment, de travailler de concert avec eux.

Il ne trouva pas si facilement à s'accommoder avec la crasse ignorance monacale. Là, nuit la force des préjugés consacrés par le tems et l'opinion établie; aussi eut-il à combattre les passions humaines, et la plus indomptable de toutes, le cruel et malfaisant égoïsme.

Le peuple Bèlge, de tous tems remuant par caractère, entraîné par les cris factieux des grands, des nobles, du clergé puissant, des avocats, d'ambitieux qui se trouvaient lèzés par ces nouvelles dispositions, y croit ses immunités violées; il s'arme pour défendre les droits des castes privilégiées, cause diamètralement

opposée à la sienne. La tourbe des mécontens augmente de jour en jour. De l'ombre des ténèbres, ils passent audacieusement à des voies hostiles ; ils sont ouvertement soutenus par la Prusse, jalouse de la puissance et de la prospérité croissante de son trop redoutable rival. Le même esprit d'insurrection se communique aussi à la Hongrie ; elle remue, réclame, bouillonne, s'arme. La Prusse ne néglige rien pour en attiser secrètement le feu. Le trône des Césars semble être ébranlé jusqu'au fonds, lorsque le grand homme qui l'occupait, abreuvé d'ingratitude et d'infortune, contrarié, méconnu, (1) descend dans la tombe, sans avoir eû le tems de conjurer l'orage, ni la satisfaction de réaliser son plan. Déja la postérité plus reconnaissante que ses contemporains, l'a jugé et a placé son buste à côté de celui de Marc-Aurele. Lui reprochera-t-on d'avoir mis trop de précipitation en tout, de n'avoir pas

(1) Rien de plus touchant, de plus instructif, de plus sublime, que l'histoire de ses derniers momens : elle est assez connue pour que je me dispense de la répéter.

assez consulté, lors de ses opérations, les lumières de son tems? Joseph sentait la briéveté de ses jours; il s'efforçait de les rendre pleins; il connaissait ses successeurs, il était sûr de ne pas en avoir; mais du moins espérait-il que dans la foule de ses nombreuses institutions, il en resterait quelques unes d'assez conséquentes, pour éterniser son règne, et faire bénir sa mémoire.

C'est ici, madame, que je terminerai ma narration pour aujourd'hui. Si la nature, après avoir formé un grand homme, a besoin de repos, la réflexion, fatiguée des changemens et des évènemens qui ont suivi cette fatale catastrophe, est autorisée à réclamer également le sien.

LETTRE X.

Léoben, le 6 septembre.

La ville de Knittelfeld ne contient guères plus de cent maisons, et n'est remarquable que par quelques manufactures de fers de faulx (1), une

(1) Ce seul article qui passe en Autriche, en Hongrie, en Turquie, en France, en Italie, en Espagne, rapporte plus de 600,000 francs de notre monnaie. La Stirie, à la considérer par la valeur intrinsèque de son sol, ses productions, ses bestiaux, ses vins, ses mines abondantes en métal, deviendrait un des pays le plus riche, avec de l'encouragemént, des bras et des débouchés pour son commerce.

L'abbé d'Admont, homme actif et d'un esprit pénétrant, est à la tête d'une entreprise, faite pour immortaliser son nom, s'il réussit à la conduire à bout. C'est un canal pour transporter les marchandises par eau, de Vienne à Trieste. La guerre fait languir cet important travail; il est même à craindre que le manque de fonds ne fasse échouer ce beau projet. On pourrait à peine calculer les avantages qu'il en reviendrait aux Etats de l'Empereur, sur-tout s'il gardait Venise, et si les Français venaient à bout de s'établir solidement en Egypte, et d'en former leur principale colonie.

Par quelle fatalité inconcevable le ministère Autrichien s'oppose-t'il à cet établissement avec autant d'acharnement que l'Angleterre même ! Cette dernière puissance a du moins un intérêt majeur à nous chasser de l'Egypte; mais si la France s'y consolide, je pose la question de savoir lequel des deux, de la France ou de l'Empereur, y gagnera le plus.

salpétrière, et son commerce en bois, à l'aide de la rivière qui lui est voisine.

Le syndic et le bourguemestre de ce petit lieu, prévenus d'avoir participé à la conspiration de 1795, contre la maison d'Autriche, ont été enlevés dans le tems, et se trouvent encore détenus dans des prisons d'état, inconnues à leurs familles.

Les détails de cette conspiration sont encore trop peu connus pour que je ne me fasse pas un plaisir de vous communiquer les renseignemens que je m'en suis procurés, et d'en remonter jusqu'à la première source.

A peine Joseph eut-il fermé les yeux, que son faible successeur Léopold, qui n'avait monté sur le trône impérial que pour éclipser le duc de Toscane, effrayé du désordre apparent où il trouva ses états à son avénement, n'eut rien de plus empressé que de faire, avec les Turcs, une paix scandaleuse et avilissante, en vertu de laquelle il rendit toutes les conquêtes qui avaient coûté tant de trésors et de sang à la monarchie autrichienne. Toute l'armée en murmura haute-

ment. Ces mêmes soldats, qui tous versèrent des larmes, en perdant Joseph II, se sont réjouis publiquement, par des fêtes et des danses, lorsqu'ils apprirent, deux ans après, la mort subite de Léopold.

Ce dernier, tout occupé pendant son règne de garantir les progrès effrayans des opinions françaises, que souvent il confondait avec les prétentions des castes privilégiées de ses états, crut qu'il n'y avait pas de plus sûr expédient, pour atteindre ce but, que de rappeller l'ignorance, de relever le fanatisme abattu, et de faire maintenir religieusement les anciens abus; il fit plus, il entra, contre le vœu de tous les hommes éclairés de son pays, en ligue contre le nouvel ordre des choses en France. C'était moins pour la remettre sur l'ancien pied que pour s'en partager les dépouilles. Les coalisés trompés par l'apparence des désordres en France, et par les émigrés, empressés à renouveller le plutôt possible leurs priviléges et leur pays, comptaient qu'une promenade militaire suffirait pour venir à bout de leurs projets insensés; il leur était réservé

d'éprouver la valeur d'une nation qui leur avait tant de fois fait la loi, lorsqu'elle ne se battait encore que pour les caprices des rois. Ils ne calculaient point dequoi elle serait capable, lorsque livrée à ses propres forces, abandonnée de ses alliés, assaillie de toutes parts, elle aurait à défendre sa liberté et son indépendance. La victoire pourrait-elle être douteuse à la longue, malgré nos premiers échecs, que nous n'éprouvâmes que faute d'expérience, de tactique et de discipline?

Plusieurs des coalisés, voyant l'impossibilité de réaliser leurs projets liberticides, et se trouvant menacés jusqu'aux portes de leurs capitales, profitent de la modération qui avait succédé au règne de la terreur, et s'empressent de s'accommoder avec la république victorieuse, pour éviter leur perte certaine.

L'Autriche seule, de toutes les puissances continentales, restait encore sur la scène, quoique plus d'une fois, pendant le cours de cette mémorable guerre, l'occasion s'était offerte où elle pouvait proposer et obtenir des conditions

de paix assez honorables ; elle ne s'obstina pas moins à prodiguer ses trésors, le sang de ses peuples, pour appuyer, en mercenaire dévouée, les prétentions de l'Angleterre, qui se servit, en Machiavel consommé, de la patte du chat pour anéantir plus commodément la marine de ses rivaux. L'Angleterre seule de toutes les puissances belligérantes, ne souffrit rien, gagna constamment, et s'assura pour long-tems du commerce exclusif de toutes les mers.

Une telle conduite, aussi contraire à toutes les règles de la saine politique, ne pouvait pas manquer de trouver des nombreux improbateurs. Le gouvernement, qui en était instruit, redouble de soins et de surveillance, pour en prévenir tout éclat. Le système de Joseph second avait été de ne faire qu'une seule famille de ses états, pour règner en père ; celui de ses successeurs fut de les diviser encore davantage, pour règner en despotes.

Dès lors le bien public fut entièrement subordonné aux grandes mesures, qui avaient pour but d'empêcher la propagation des principes français. Les places les plus éminentes deviennent le

prix d'infâmes délations; l'homme honnête n'est plus distingué de l'homme malhonnête. Pour être considéré, percer la foule des aspirans, se mettre en évidence, il ne faut d'autres talens aujourd'hui que d'être servilement dévoué. Dès lors plus de dignité, plus de décence, plus d'intérêt pour les grandes choses, plus de respect pour les opinions formées et établies, plus de bonne foi dans les actes publics, plus de procédés envers les puissances en guerre, à moins que ce ne soit la Peur qui les dicte à la fin. On sait que la Peur avait des autels au milieu de l'ancienne Rome; c'est à cette divinité, que les membres du conseil aulique, et leurs agens, sacrifient exclusivement. Rien ne les rassure ; ils ne voient, ne rêvent que spectres hideux de révolution, qui leur paraissent déja prêts à les saisir d'un bras ensanglanté ; tout les effraye, tout leur devient suspect, jusqu'au port du chapeau, jusqu'à la manière de s'habiller dans la capitale, jusqu'aux plaintes des malheureux détenus, jusqu'aux soupirs de leurs familles éplorées, parce qu'ils se sentent toujours coupables.

C'est aujourd'hui le système du ministère autrichien; c'est en appesantissant un bras de fer sur tout ce qui lui paraît suspect; c'est en remplissant les prisons de malheureux; c'est en jettant le brandon de la discorde dans les familles; c'est en abrutissant les peuples; c'est en les enchaînant par le retour du plus forcené fanatisme; c'est en donnant tantôt des craintes, tantôt des espérances, tour à tour aux seigneurs et à leurs sujets; c'est en entretenant les préjugés nationaux, les anciennes haines de ville à ville, de pays à pays; c'est en excitant les Stiriens, les Carniens, les Carinthiens, contre les Hongrois, leurs anciens oppresseurs, les Hongrois contre les Bohêmes et les Moraves; c'est en se ménageant les Autrichiens contre tous, qu'il compte empêcher ces nations de s'étendre mutuellement; qu'il espère les armer, s'il en était besoin, l'une contre l'autre, et s'assurer ainsi de l'obéissance de toutes.

Une politique aussi insensée a-t'elle rempli son but? elle a avili tous les ressorts du gouvernement aux yeux même de ceux qu'il semblait favoriser

exclusivement; elle a rapproché les hommes que l'on s'était proposé de séparer éternellement; elle a fait naître dans tous les cœurs le désir d'un changement total de choses; elle a mise à découvert sa faiblesse, sa pusillanimité, et enhardi les chefs du parti opposé, à tout entreprendre.

Tel était l'état des choses en Autriche, en 1795, lorsqu'une révolution préparée dès longtems par des mains habiles, était sur le point d'éclater dans la capitale, et de changer en un instant la face de toute l'Europe.

Le foyer en était en Hongrie. C'est là que naquit, au fond *de loges d'ordres mystérieux*, le projet insurrectionnel, qui s'étendait insensiblement sur toutes les parties des états de l'empereur. Parmi les plus zélés novateurs, était Martinowistch, hongrois de nation; il commença à débuter dans le monde, par être capucin; ses connaissances le firent nommer professeur de physique; il parvint, par son esprit et son adresse, à se concilier tellement les bonnes graces de Joseph II, qu'il en obtint un assez

gros bénéfice, et fut, à la fin, élevé aux honneurs de l'épiscopat. Son ambition, loin d'être satisfaite, ne fit qu'augmenter depuis, soit que le projet ait été formé par lui, soit qu'il n'ait été lui-même qu'un agent secondaire des génies supérieurs qui ne voulurent pas paraître sur la scène, que lorsque tout eût été consommé ; c'est lui qui se mit longtems le premier, à parcourir les pays affidés; tantôt sous un froc de capucin ; tantôt sous un autre, pour mieux tromper, à l'aide de ce déguisement, la surveillance autrichienne. Il est assez adroit, assez insinuant, pour se ménager partout de nombreux partisans. Les esprits étaient généralement assez bien disposés ; partout il organise des sociétés clandestines, donne ses instructions, s'abouche avec les principaux chefs, se fait désigner secrètement, les hommes les plus exaltés et les plus courageux, pour être ménagés adroitement pour un coup de main, et les plus marquants par leurs lumières et leur sagesse, pour servir d'élémens à la nouvelle organisation qu'il s'était proposé d'établir, à la

place de l'ancienne, dès qu'elle eût été renversée.

Le parti insurrectionnel grossissait de jour en jour, sous ses auspices; il comptait parmi ses membres, des hommes de toutes les classes; il avait, dans tous les pays de domination autrichienne, ses affiliations; des assemblées nocturnes, au sein même de la capitale. Chaque individu qui s'y associait, contractait l'obligation de fournir trois recrues à la cause qu'il venait d'embrasser; la même condition fut imposée à ces derniers; en suivant ce calcul progressif, il est facile de comprendre la rapidité étonnante, avec laquelle toute les ramifications se sont étendues au lointain; mais tous les membres n'étaient pas initiés aux grands mystères; c'était le partage seulement de peu d'hommes, et des plus affidés.

Tout avait été assez secrètement amené, jusqu'au moment de l'exécution. Le gouvernement, s'étayant de sa superbe police, qu'il offrait pour modèle à toutes les monarchies européennes, pour se garantir des dangers des

opinions françaises, s'endormit paisiblement au milieu des siens.

Déja des conjurés choisis, se mettent de toutes parts en route, pour affluer dans la capitale. C'est à Vienne qu'on était convenu, que devait avoir lieu, l'éruption du grand volcan, dont la lueur répandue au lointain, servirait de signal à tous les affiliés des provinces, pour se lever en armes, briser aussitôt tous les ressorts de l'ancien gouvernement, et soutenir, d'un accord commun, la cause générale. Martinowistch se rend lui-même dans la capitale, où après-dîner, en sortant de sa chambre, il dit à son domestique : tu m'attendras ici, et tu ne laisseras entrer personne en mon absence ; tu ouvriras la porte à moi, lorsque j'aurai frappé trois coups. Le domestique s'ennuyant dans cet intervalle, se met à étaler la garde-robe, et à battre les habits de son maître. Sur ces entrefaites, un de ses bons amis frappe à la porte ; le domestique reconnaît à la voix, le compagnon de ses soirées, et n'attachant pas une importance si grande, à l'ordre que lui avait

avait donné son maître en partant, lui ouvre la porte. Eh! que fais-tu donc là, lui dit le nouveau arrivé? à qui tous ces habits de religieux? Que veux-tu? lui répliqua le domestique, mon maître est une espèce de fou, qui se met tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; c'est-là son plus grand plaisir; au reste, il est fort bon, et paye très-bien son monde: tous les deux rient beaucoup de sa prétendue folie. Voyons, dit l'arrivant, la mine que je ferai sous le froc de capucin; le domestique y consent, l'aide à s'en revêtir, et lui présente, en riant, un miroir: le tems se passe en plaisanteries. Martinowisch revient plutôt qu'il ne s'était annoncé. Le domestique entendant tout d'un coup le signe convenu, frappé à la porte, se rappèle trop tard maintenant, la consigne, et connaissant par expérience, la vivacité de son maître, toutes les fois qu'il ne se trouvait pas strictement obéi, s'embarrasse, balance; les coups sont répétés à la porte, il fallait l'ouvrir; mais que faire de son compagnon, qui n'était pas moins embarrassé que lui? il lui propose à la

hâte, et ils en conviennent tous deux, qu'il se mettra dans la boîte en bois, servant de garde-robe, qui était sous le lit, où il se tiendra caché jusqu'à ce que le maître se sera en allé. Aussitôt dit, aussitôt fait. Martinowisch entre à la tête des principaux conjurés, et donne une commission à son domestique qui s'éloigne. La porte se ferme derrière lui, et les discussions s'ouvrent aussitôt; tout le plan de la conspiration est détaillé, ses principaux agens sont nommés, et leurs noms clairement entendus : on convient enfin du jour, et du mot du guet qui sera donné aux affidés, pour l'exécution de leurs grandes entreprises. Le domestique rentrant, au bout de quelques heures, trouve la chambre évacuée; il n'a rien de plus pressé que de faire sortir son prisonnier : il tire la boîte, l'ouvre, et trouve son homme évanoui, et tout dégoûtant de sueur. Que l'on juge de la position de ce malheureux enfermé. Il ne fallait qu'un hasard pour le faire découvrir, et il n'était pas assez borné, pour ne pas sentir que si on venait à le dénicher, sa vie importerait au salut de tous les conjurés.

Mais qu'as-tu donc, qu'as-tu donc, lui dit le domestique? Rien, dit l'autre, en revenant à lui-même; mais, au nom de Dieu, fais-moi sortir avant que ton maître revienne. De suite, le domestique, qui n'était pas initié au fatal secret, rit beaucoup de son embarras, l'aide à se défaire du froc, et lui ouvre la porte.

Dès que le captif se sent en liberté, il court aussitôt vers la résidence impériale, et demande à grands cris à la garde, d'être admis à parler à sa majesté, sur le champ. La garde voyant un homme inconnu et tout effaré, d'abord le repousse; il ne se déconcerte pas, réitère sa demande, insiste plus que jamais, en ajoutant qu'il avait un secret des plus importans à révéler; mais que ce ne sera que tête-à-tête, et en présence de sa majesté. Sa mine, un ton de vérité qui était marqué sur ses lèvres, l'importance qu'il attache à sa mission, donnent quelques poids à ses paroles. L'officier va avertir le premier chambellan, de ce qui se passe, celui-ci l'empereur; l'inconnu, un instant après, est admis à l'audience secrète.

Le complot est découvert, la police est aussitôt instruite. Martinowistch, avec ses principaux conjurés, sont arrêtés dans la nuit-même; les perquisitions les plus rigoureuses sont faites; les prisons se remplissent; une commission extraordinaire est créée, par devant laquelle les prévenus du crime de lèze-majesté, des pays allemands, sont traduits. Les Hongrois sont livrés à leurs tribunaux, d'après les droits fondamentaux de leur pays.

Martinowistch, avec quatre autres de sa nation, parmi lesquels il y avait deux comtes des premières familles, sont condamnés à avoir la tête tranchée; ils subissent en stoiciens, leur arrêt de mort et leur supplice, sans marquer ni regret ni repentir.

Le lieutenant-de-place de Vienne, Hébers-treit, un des principaux chefs de la conjuration, avait été condamné à être pendu; on avait trouvé chez lui les clefs de tous les arsenaux de la capitale, qu'il avait eu l'adresse de se procurer. Les conjurés devaient s'en emparer au premier signal, et fournir à leurs compagnons les armes

nécessaires, Celui-ci n'avoua encore rien; comme il savait que beaucoup de gens avec lesquels il s'était entendu, étaient inquiets craignant qu'il n'en fît un aveu indiscret; il leur fit dire, du fond de sa prison, que si avant d'être exécuté, il mettait un bonnet sur sa tête, ce sera la preuve qu'il n'a rien avoué, et que dès-lors tous ses amis pourront être tranquilles. On a remarqué effectivement, qu'au moment qu'il devait monter à l'échelle, il a demandé qu'on lui permette de mettre son bonnet de nuit : comme on ne se doutait pas que c'était un signal convenu., on n'a eu aucune peine à lui accorder une aussi mince consolation, au terme où il en était.

Villebe, directeur de la loterie, un des chefs, a été amnistié pour avoir fait connaître les principaux complices de la capitale.

Le professeur Volstrein, n'a dû son salut qu'à la recommandation de l'impératrice de Russie, à laquelle il avait dédié quelques uns de ses ouvrages.

Le fameux poëte Blumaner avait été égale-

lement arrêté. Ses liaisons, avec un des principaux conjurés l'avaient rendu suspect. Il présenta, le lendemain, une pièce de vers, en forme de requête, par laquelle il faisait entendre que ses liaisons n'avaient été que des ménagemens d'usage, pour être plus commodément avec la femme. Le vent dans ce moment était favorable pour lui, il obtint sa mise en liberté.

Le plus grand nombre des détenus ne s'en tira pas si aisément : quelques-uns suivirent le sort des premiers ; ils périrent sous le glaive ou par la corde. D'autres, condamnés à mort également, obtinrent leur grace de la clémence du souverain, et des protections dont ils étaient appuyés à la cour. Plus de deux-mille complices furent conduits dans des châteaux forts, où ils sont éternellement gardés ; ils ne peuvent aucunement communiquer avec leurs familles. Ceux qui ne se sont trouvés chargés que d'ouï-dire, dans leurs procédures, ont été relâchés à la suite d'un emprisonnement pénible ; tous les fonctionnaires en place, pour le peu qu'ils eûssent été soupçonnés de s'être entendus avec les con-

jurés, ont été destitués de leurs emplois, et remplacés par des gens prononcés pour leur souverain : plus les informations de la commission extraordinaire continuaient, et plus elle se trouvait stupéfaite de la quantité prodigieuse des affidés, qui étaient répandus jusqu'à la cîme des Alpes, et du secret avec lequel tout avait été conduit, sans que le gouvernement s'en fût seulement douté. Dès-lors, elle a pensé que les lois devaient fléchir en faveur de la multitude. La réflexion fit naître de nouvelles craintes auprès du ministère ; une modération forcée, succéda aux premières rigueurs : on se contenta de la punition de ceux qui avaient été réputés chefs de complots. La suite immense des procédures est étouffée, par ordre suprême, et la commission dissoute.

On se demande encore quel était le véritable but des conjurés, si leur projet avait réussi. Il paraît certain que le grand secret a été enseveli dans la tombe par la mort des principaux conspirateurs, auxquels ni l'espoir du pardon ni la crainte du supplice, n'ont pû arra-

cher un seul aveu. Si on se rapporte aux témoignages particuliers de leurs subalternes, il semble que d'accord sur la nécessité d'une révolution, ils ne l'étaient pas du résultat. Il est plus que probable que les Hongrois n'y ont suivi que leur ancien plan, celui de secouer le joug allemand, qui leur a été de tout tems odieux, et de se donner un roi à eux. La mort du prince palatin, frère de l'empereur, qui eut lieu quelques tems après, a jetté une grande lumière : ce prince, doué de la plus belle physionomie, d'une taille très-avantageuse, avait sû trouver, pendant le court séjour qu'il fit en Hongrie, le moyen de se faire idolâtrer de cette nation. Il en parlait correctement la langue, il était affable et populaire, respectant les usages du pays, jusqu'à son costume dont il était constamment revêtu. Au lieu de s'isoler à la manière des grands, pour être plus respecté, il n'avait point de plaisir plus grand, que celui de s'entourer du peuple qui lui était tendrement affectionné ; il fit arranger, à cet effet, l'île de Marguerite, que le Danube forme entre Ofen

et Peste, en fit faire, à ses frais, une promenade publique, à l'instar du Prater de Vienne, et la dédia aux plaisirs des habitans de sa chère capitale.

Parmi ses amusemens de loisir, la fabrication des feux d'artifices était un de ses favoris. Il avait son laboratoire et ses provisions; il était précisément occupé au bouquet qu'il destinait pour la fête prochaine de la princesse Louise, sa sœur, celle qui dans la suite épousa le prince héritier de Naples, lorsque tout d'un coup le feu s'y mit, et fit sauter tout le laboratoire en l'air. L'empereur venait lui-même de le quitter quelques minutes auparavant. Le malheureux prince, malgré les secours qu'il reçut sur le champ, ne survécut que peu de jours à ce fatal accident. Le bruit a couru qu'avant de mourir, il a fait d'importans aveux à l'empereur son frère, et lui témoigna un sincère repentir : du moins est-il constant que beaucoup de seigneurs des plus distingués qui avaient été à sa suite, furent peu après démis de leurs places, et exilés par ordre secret, dans leurs terres.

Passons aux autres états de l'empereur ; d'après les notions qui ont transpiré à la suite des procédures, on serait fondé à croire que le projet de la capitale, et d'une partie des états héréditaires, était de se constituer en république, à l'instar de celle de France.

La Bohême et la Moravie, paraîssent avoir été les pays où le projet insurrectionnel avait fait le moins de progrès ; on s'était contenté de s'y ménager sur les points les plus importans, quelques partisans accrédités, parce qu'on comptait d'avance, que du moment que le coup aurait réussi dans la capitale, ces pays ne manqueraient pas d'en suivre le mouvement.

Les plus modérés, compliqués dans cette affaire, dont quelques uns tenaient à la noblesse, ont avoué que dans leurs conciliabules secrets, il n'a été question d'autre chose que d'un changement forcé de tout le ministère, et de toutes ses créatures en place ; d'un remplacement fait à leur guise. La paix avec la France, de justes barrières enfin qu'on voulait établir, moins pour s'opposer à la volonté du souve-

rain qu'aux caprices de son infâme ministère.

Il court un bruit que toute la famille impériale devait être massacrée au premier moment de tumulte et de confusion. Comme notre révolution nous a appris à ne nous étonner de rien, il est possible qu'un projet aussi noir ait pû entrer dans quelques têtes des plus exaltées; mais rien n'indique, dans la conduite, dans la façon de penser, ni même dans la composition des principaux chefs, que cette mesure atroce, qui au surplus eût été purement gratuite, ait fait partie intégrante du plan général.

Le marquis de Luchisini, alors ambassadeur de Prusse, auprès de la cour de Vienne, ne semble pas avoir été tout à fait étranger à toutes ces scènes révolutionnaires : on s'en expliqua, il fut rappellé et remplacé par le baron de Jacobi.

Vous vous imaginerez facilement, madame, quel a dû être le triomphe des membres du ministère autrichien, *de s'en être si bien tirés au bout du compte.*

On aurait dû s'attendre qu'une leçon aussi forte, les rendrait plus sages, et les ferait changer de conduite; qu'ils s'occuperaient à en connaître les causes primitives, à remédier aux abus, à rétablir la confiance des peuples envers leur souverain, et à remonter tous les ressorts affaissés d'un gouvernement, qui déja ne marche plus que par l'impulsion que lui avait donné un grand génie; mais ils crurent qu'il serait au-dessous de leur dignité de s'écarter d'une ligne de la mauvaise et étroite routine, qu'ils s'étaient une fois prescrite. La preuve qu'elle était bonne, était la vaste conspiration qui en avait été déjouée : c'est à leur clairvoyance, qu'après coup, ils attribuaient la découverte qui n'était due qu'à l'effet du plus singulier hasard. L'inquisition et l'espionnage redoublèreut depuis.

Les mêmes élémens qui ont produit le premier orage, subsistent encore, quoique dispersés, et n'attendent qu'une occasion favorable pour se réunir de rechef. Les contradictions qu'a rencontrées le général Bernadotte, lors de son ambassade à Vienne, et l'affection que le

peuple de cette ville a montrée dans cette circonstance, pour le gouvernement subsistant, ne prouvent autre chose, sinon la haine profonde, et justement méritée, que tous les peuples en masse, avaient vouée à l'orgueil, au despotisme, à l'immoralité, aux brigandages du dernier directoire.

LETTRE XI.

Léoben, le 10 septembre, 1799.

Je vous ai dit dans ma précédente lettre, madame, que la Moër passe très-près de Knitelfeld. C'est sur la rive droite de cette rivière que le prince Charles avait assemblé les débris de son armée, qui pouvait encore être composée de 18,000 hommes, tout au plus; il crut que tant de défaites qu'il avait essuyées coup sur coup, exigeaient quelques exemples de sévérité, pour remonter le courage de ses troupes abattues, et pour apprendre aux lâches qu'il n'y a que la honte et le supplice, qui les attend à leur retour. Un enseigne lui ayant été dénoncé, pour avoir, à Unzmark, lâchement abandonné son poste, il donna ordre de le faire pendre sur le champ; il m'a été certifié, par des officiers autrichiens, que ce malheureux n'avait pas été coupable, qu'il n'avait quitté son poste, que lorsqu'abandonné lui-même de ses soldats, il fut seul en présence de l'ennemi; que c'é-

taient des animosités particulières qui avaient dicté son accusation. L'armée murmura sur cette sévérité déplacée, du moment qu'elle n'était pas juste : si c'est ainsi que l'on nous traite, dirent les soldats entr'eux, nous aimons mieux, si nous nous trouvons en pareil cas, nous rendre aux français, que de revenir parmi les nôtres. Jugez, madame, d'après ce seul trait, combien un homme en place doit être plaint au lieu d'être envié, puisque la probité, la vertu, le courage, la bonté du cœur, toutes les qualités qui constituent les vrais héros, ne mettent pas à l'abri d'une précipitation malheureuse et irréparable (1).

Le prince Charles leva son camp à l'approche des troupes françaises, donna ordre de brûler le pont, et se retira, sans vouloir s'engager davantage, dans des combats partiels. La division Massena établit à la hâte un pont de

(1) On m'a dit que le prince, après s'en être éclairci, a écrit de sa main, la lettre la plus touchante à la veuve de ce malheureux officier qui fut exécuté, et lui assura sur sa cassette particulière, une forte pension.

bateaux, au-dessous de celui qui avait été à moitié brûlé, et continua à poursuivre son ennemi.

On repasse la Moër à Saint-Lorenzo, sur un pont de bois que l'ennemi, lors de sa retraite, n'a pas eû le tems, ou n'a pas jugé à propos de détruire après lui.

C'est près de ce village, que se donna un fameux combat en 1292.

Le duc Albert, premier fils du grand Rodolphe, ayant obtenu de son père, et du consentement des Etats d'Autriche et de Stirie, l'investiture de ces deux duchés, avait eû le malheur de donner toute sa confiance à un abbé d'Admont, de l'ordre de Saint-Benoît. Ce dernier, doué d'un esprit étroit, turbulent, factieux, s'y était si bien pris, qu'il mit son souverain en guerre avec tous ses voisins; son administration intérieure n'en valut pas mieux; elle devint tellement vicieuse, qu'il en résulta même dans le pays, des soulèvements partiels. Hermann Landemberg, qui tenait pour le duc, et Frédéric de Stubenberg, (1) du parti

(1) Les familles de Stubenberg et Schaffenberg, des premières insurgé

insurgé, s'avancent chacun à la tête d'un gros parti, pour se combattre ; ils se rencontrent à Saint-Lorenzo, sur le bord de la Moër ; le combat est aussitôt entamé, il fut à l'avantage de Laudenberg, et son adversaire fut pris. Le duc Albert, après avoir éprouvé des succès et des revers tour-à-tour, s'en lassa à la fin, et se réconcilia avec ses voisins et ses sujets révoltés, en reléguant le petit abbé turbulent dans sa cellule, d'où il n'aurait jamais dû sortir.

Je reviens à l'histoire de nos jours. Les Autrichiens s'étant arrêtés sur le plateau avancé de S. Michel, firent mine de vouloir encore essayer contre nous, pour la dernière fois, leur mauvaise étoile. Ils pouvaient être au nombre de dix mille hommes au plus. Leur

---

de la noblesse Stitienne, prouvent par a × b — d = x, que chacune d'elles descend directement d'un page de Ponce Pilate. Joseph II, qui avait l'habitude, lors des tournées dans ses Etats, d'assister aux conseils, sans autre marques que celles d'officier général, se revêtit de tous ses ordres en allant aux séances de celui de Gratz, où siégeaient deux membres issus de ces deux familles. Il faut bien, dit-il en riant, que je me fasse connaître ici, pour n'être pas éclipsé de la noblesse de Ponce Pilate, qui est beaucoup plus ancienne que la mienne.

position, à la considérer par son front, était très-belle. Leur gauche était appuyée à la Moër, leur droite à un mamelon très-boisé. Elle dominait toute l'avenue par la gorge sur une élévation très-roide, et partout égale de vingt a vingt-cinq pieds de terre. La cavalerie placée en réserve sur le plateau, derrière l'infanterie, pouvait exécuter une charge très-avantageuse sur les nôtres, qui, parvenant à s'emparer de la hauteur, avaient mis en déroute l'infanterie autrichienne qui la bordait tout au long.

En cas que l'armée Autrichienne fût battue et repoussée, elle trouvait en arrière, en passant un large ravin que forme la petite rivière de Lissing, une seconde position, qui lui assurait la retraite par la gorge; tant d'avantages furent contrebalancés, ou pour mieux m'exprimer, détruits par la faiblesse de ses flancs. Un ennemi déterminé, en suivant la tête des hauteurs, sur lesquelles leur aîle droite était appuyée, serait venu facilement à bout de la déborder et de la tourner dans la plaine. Il eût

tourné avec la même facilité leur gauche en passant plus bas la Moër, qui est guéable en beaucoup d'endroits, et en suivant la crête des collines qui le conduisent directement derrière la ligne de ce redoutable front. D'après cela, il est à présumer que si le combat avait encore eu lieu, ou la résistance des Autrichiens, débordés sur leurs flancs, et menacés sur leurs derrières, n'eût pas été de longue durée, ou il y en aurait eu très-peu qui eûssent porté la nouvelle de leur défaite totale au prince Charles, qui avait alors son quartier général à Léoben, et n'avait qu'une très-petite réserve avec lui.

L'avant-garde du général Massena s'avance jusqu'aux postes avancés des Autrichiens. La sentinelle au lieu de tirer son coup de fusil, porte les armes à l'officier français d'état-major qui dévançait la troupe. Depuis quand, dit celui-ci en riant, sommes-nous donc en paix? On s'approche de lui, on lui replique; des généraux ennemis même s'en mêlent pour lui témoigner qu'ils attendent de la loyauté française, que toute hostilité sera interrompue jus-

qu'au retour des généraux Bellegarde et Merfeld, que son altesse royale avait envoyés à Bonaparte pour négocier une suspension d'armes, et convenir des bases préliminaires de réconciliation. L'officier français arrête la tête de la colonne, et se met en devoir d'en rendre compte au général Massena, qui se trouvait en arrière à la tête du corps de bataille de sa division. Ce dernier se rejette sur les ordres impérieux qu'il a de Bonaparte de se rendre dans le jour à Léoben, et fait dire aux généraux autrichiens, commandans la ligne, qu'il leur donne une demi-heure pour évacuer, que dans une heure il les battra; en même-tems il prend toutes les dispositions nécessaires. Les généraux ennemis après avoir prévenu le prince Charles, en reçurent l'ordre d'abandonner la position. Ils prennent d'abord le chemin de Rottermann, changent de route à la hauteur de Traboch, se rendent à Trafayach, passent la nuit en avant de Vordernberg, et filent le lendemain sur leurs derrières. Ce mouvement, au cas que les hostilités eûssent con-

tinué, était judicieusement combiné. Ce corps poursuivant sa retraite, pouvait opérer sa jonction avec celui du général Spork, qui, après avoir évacué la vallée de la Moër, avait pris la position de Rastadt. Il menaçait le flanc de notre armée; ses derrières, si elle eût dépassé, et mettait Bonaparte dans la nécessité de rapprocher ses troupes. Il l'affaiblissait en l'obligeant à laisser du monde pour le tenir en échec; du moment qu'il se serait porté plus en avant, ou d'aller au-devant de lui pour le combattre. L'ennemi n'y eût gagné que quelques jours; mais c'était précisément ce qu'il demandait afin de donner aux renforts pressés de toutes parts, le tems de se rassembler, pour livrer à Bonaparte un dernier combat, au moment qu'il aurait débouché dans la plaine de l'autre côté des montagnes.

Les débris des régimens de Lattermann et de Mitroski, qui faisaient partie du camp de S. Michel, firent leur retraite par la gorge qui conduit à Léoben. Ils étaient réduits à deux mille cinq cents hommes, tout au plus. Ils

emmenèrent avec eux quinze cents fuyards de tous les corps, la plupart sans armes, qui, après avoir été dispersés, parvinrent à rejoindre leurs corps. Le prince Charles était depuis trois jours à Léoben. Il avait donné, au magistrat de la ville, qui vint lui faire visite en corps, des paroles consolantes. Il y attendait sans doute le résultat de la mission des généraux Bellegarde et Merfeld, chargés des pouvoirs de S. M. I. pour entrer en négociation avec Bonaparte, lorsqu'un courier vint l'avertir, à cinq heures du soir, de ce qui se passait au camp de S. Michel. Ce courier fut suivi de plusieurs officiers d'état-major qui arrivèrent au grand galop coup sur coup. L'archiduc donne ordre de faire seller ses chevaux, sort de la ville avec toute sa suite, une heure après par la porte dite de la Moër, et prend la route de Vordernberg, où il fait rejoindre les siens. Il avait laissé le général Mitroski à Léoben, qui, après avoir annoncé aux habitans que l'ennemi ne tarderait pas de venir occuper la ville; et après les avoir exhortés à la plus grande fidélité envers leur souverain, prit

également congé d'eux, et s'achemina avec ce qui lui restait de troupes, du côté de Bruck. Il avait à peine dépassé la porte de la ville, que déja des chasseurs à cheval de la division Massena, venant de S. Michel, entraient dans le faubourg; celle-ci était suivie du corps de bataille qui établit son camp en arrière de Léoben, dans une petite plaine. Un petit corps fut placé en observation sur le chemin de Bruck.

Le 8 avril, un armistice de cinq jours fut signé à Judembourg, et fut publié à l'armée.

Née française, et jalouse de la gloire de votre pays, vous mexcuserez, sans doute, si je m'attache à réfuter les bruits calomnieux et absurdes que les vaincus ont fait courrir depuis, et accrédités en beaucoup de pays, sur la position critique dans laquelle se trouvait Bonaparte, et d'où il ne se serait pas facilement tiré, si on n'était pas convenu d'une armistice réciproque. Elle était incompatible avec les succès de nos opérations, à moins qu'une paix certaine ne l'eût suivie. Ce sont les généraux autrichiens, (et je sens combien une telle démarche à dû

coûter à leur orgueil), qui sont venus dans nos camps pour en faire la demande formelle, au nom de leur souverain, en laissant au surplus au général Bonaparte la faculté d'en stipuler les conditions. Elles furent de nature à marquer ouvertement de quel côté se trouvait la prépondérance des armes.

Il ne restait de la belle armée avec laquelle le prince Charles était entré en campagne en Italie, contre Bonaparte, que quinze mille hommes environ. Tant de revers, qui n'ont pas été adoucis d'un seul succès, les avaient découragés, abattus; ils ne savaient plus que fuir. Nos divisions, y comprise celle du Tyrol, montaient à plus de soixante mille hommes : c'étaient les troupes les mieux aguéries. Constamment victorieuses sous Bonaparte, elles avaient contracté l'habitude de se croire invincibles. L'ennemi pour toute ressource, avait rassemblé toutes les réserves (1)

(1) On entend par *réserves*, les dépôts des régimens où on laisse les malades, les infirmes, et les recrues que l'on y dresse, et que l'on envoie aux corps à mesure qu'elles sont capables d'entrer en ligne.

qu'il avait pu trouver sous la main pour en former un camp en arrière de Neustadt, à l'entrée dans la plaine. Comme ce terrein pouvait être favorable à la cavalerie, il y en avait réuni le plus qu'il avait pu. Il comptait encore sur un secours de cinquante mille paysans autrichiens, que l'on sollicitait de toute manière à se lever en masse contre les ennemis de Dieu et des hommes, et d'aller joindre ce corps, pour couvrir la capitale : c'eût été quelque chose, si en prévoyant tous les événemens malheureux, on eût songé à les organiser plutôt, et à leur donner des officiers de confiance et d'une valeur éprouvée ; mais dans l'état avancé où en étaient les choses, ce secours si vanté aujourd'hui, n'eût abouti, si même il se fût réalisé, qu'à augmenter le désordre et la confusion, et à completter nos succès. Un appel a été fait à l'arrière banc de la Hongrie. Il devait s'assembler sur différens points, qui lui furent assignés d'après des instructions précieuses ; mais quand se serait-il mis en mouvement ? Bonaparte y avait de fortes liaisons, et comptait plus sur

cette nation qu'il ne la craignait. Les ministres y étaient haïs. Leur nom était exécré dans les pays héréditaires, depuis qu'ils devinrent le théâtre de la guerre. C'est à leur vénalité, à l'or, à l'influence anglaise que ses malheureux habitans attribuaient si justement leurs maux. Un mot de Bonaparte eût suffi pour armer des milliers de bras; mais comme il ne songeait qu'à faire la paix, en restituant tels ou tels pays à leur souverain, il eût été inutile, cruel, inhumain d'en livrer les habitans, après les avoir soulevés, à la réaction d'un ministère bassement vindicatif. Ce sont ces raisons qui l'ont porté à interdire l'ouverture des sociétés populaires, à détourner adroitement les offres secrettes qui lui ont été faites, et à préférer les têtes réfléchies aux têtes exaltées, lorsqu'il établit des administrations provisoires dans les provinces successivement conquises de Carniole, de Carinthie et de Stirie. Vainement le gouvernement, essayant de faire flèche de tout bois, avait-il tenté de soulever la bourgeoisie de Vienne, et de la porter à la défense de ses

foyers : le projet de s'armer contre nous n'avait pas réussi. Il n'y eut que quelques volontaires, qui, n'écoutant que leur devoir et la voie de leur pays en danger, se sont rendus au camp. Les grands étaient déja en fuite, traînant leurs familles éplorées après eux, et emportant tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Nos partisans en foule, se réjouissaient entr'eux de notre arrivée, dans l'espoir que nous briserions leur joug. Le plus grand nombre des habitans impassifs ou résignés aux événemens, tout occupé de ses intérêts qu'il mettait au calcul, aimait mieux que l'on ne s'obstinât pas à vouloir défendre la ville. Il craignait le pillage, et préférait de s'en libérer moyennant quelques sacrifices pécuniaires qu'on aurait exigés d'eux, pour l'entretien et la solde des troupes.

La ville de Vienne qui avait soutenu deux siéges fameux contre les Turcs, n'était susceptible d'aucune défense, à moins que l'on n'eût pris le parti violent et désespéré de faire démolir jusqu'aux fondemens ses beaux et immenses fauxbourgs. Le tems eût manqué pour réaliser un

projet aussi désastreux, et encore fallait-il supposer que la masse de ses habitans ne s'y opposerait pas par la force.

La cour elle-même, au reste, comptait si peu sur les moyens que le ministère, par la suite de son ineptie et de son imprévoyance, avait été obligée de créer à la hâte, à l'effet de sauver, s'il fût encore possible, la capitale; que déja touts les objets de prix étaient emballés; les logemens pour la famille impériale et toute la suite, étaient faits à Ofen, capitale de la Hongrie. Tout était prêt pour son départ au premier coup d'alarme.

L'armée française, dit-on, au moment qu'elle s'avançait sur Vienne, avait tout à craindre pour ses derrières, qui lui étaient coupés en Italie.

Je conviens que Ladon, après que la division du général Joubert eut évacué le Tyrol, pour se joindre et appuyer la gauche de notre armée en Allemagne, parut avec un corps de six mille hommes sur les hauteurs de Roverédo; qu'en même-tems un autre corps au-

trichien de la même force s'empara de Trieste et de Fecime, où le général Bernadotte n'avait laissé que de très-faibles garnisons ; que quelques mouvemens insurrectionnels s'étaient opérés dans quelques parties des États Vénitiens. Mais le corps de vingt mille hommes que le général Bonaparte avait laissé en Italie sous les ordres du général Kilmanie, officier d'un rare mérite, était plus que suffisant pour rétablir l'ordre et assurer nos derrières. Il battit les troupes vénitiennes par-tout, obligea Véronne à capituler ; traversa en vainqueur les états de Terre-Ferme, et mit le blocus devant l'ancienne capitale des mers. Ce général était si loin de se croire en danger, que même il ne jugea pas à propos de recourir à sa majesté Sarde, qui, en vertu de l'alliance contractée, était tenue de fournir un contingent de huit mille hommes d'infanterie, mille chevaux et quarante pièces de canon, et qui, réunis sous les ordres du major général Fontanieux, étaient prêts à marcher et à se joindre aux troupes républicaines au premier signal.

Bonaparte pouvait-il supposer, lors de son expédition extraordinaire, qu'il serait le seul engagé sur la scène, et que les armées du *Rhin* et de *Sambre et Meuse,* ne contribueraient pas efficacement de leur côté, à frapper conjointement avec lui le dernier coup à l'hydre de la coalition? Il est vrai qu'au moment que l'armistice a été conclu à Judembourg, elles n'avaient pas encore passé le Rhin, et n'avaient pas encore obtenu les brillans succès qui furent tels par la suite, que sans cet armistice, et l'espoir certain de la paix, qui suspendit les hostilités sur tous les points, les ennemis eussent subi une défaite totale. Mais il ne pouvait ignorer que ces deux armées, si même leur passage du Rhin eût manqué de s'effectuer, étaient assez fortes, assez bien pourvues pour empêcher du moins les Autrichiens de se dégarnir sur ces points, et de tourner ensuite contre lui le poids de toutes leurs forces.

Voilà où en étaient les choses lors de la signature de l'armistice. Que l'on juge maintenant d'après le récit véridique des faits que je viens

de vous tracer, et dont j'ai été témoin oculaire, lequel des deux rivaux qui se disputaient l'empire du monde eût emporté et anéanti son adversaire, si la paix, en se mettant entre deux, ne les eût pas empêchés de s'aborder pour la dernière fois.

La division Massena quitta Léoben le 9 avril pour se rendre à Bruk. Le général Mitroski évacua le dernier lieu. Il partagea sa brigade, dont une partie prit position à Afflenz, et l'autre à Krindberg, occupant les deux grandes routes qui conduisent à Vienne.

Le prince Chales, seul avec sa suite, s'était rendu la veille par de petits sentiers à travers les montagnes de Vordernberg à Kapfenberg, près de Bruk, d'où il continua sa route, et se rendit à Vienne.

La division Sérurier, qui n'avait fait que passer à Léoben, dirigea sa marche vers la Stirie inférieure, et prit le même soir possession de Gratz, ville capitale de la Stirie, belle, étendue, et d'une population de quarante mille ames.

Bonaparte était attendu le 9 à Léoben ; il n'y arriva que le lendemain à neuf heures du matin, et fut loger à Goss, à l'ancien couvent de religieuses, peu éloigné de la ville, et devenu, depuis sa suppression, la résidence de l'évêque. Il était à table, lorsque le magistrat, précédé du bourg-mestre, vint lui faire visite. Bonaparte dès que la députation lui eut été annoncée, se lève aussitôt de table, et l'accueille très-amicalement. Il écoute patiemment ses plaintes, promet d'y faire droit, ordonne que l'on prélève sur les sommes imposées sur la province pour l'entretien des troupes, le dégât que la ville a souffert. Il prend ensuite le bourg-mestre par la main, le conduit à table, le place à côté de lui, et le sert lui-même.

Bonaparte après dîner monte à cheval, et se rend le même jour à Gratz ; il signe, en passant à Pekau, la prolongation de l'armistice pour cinq autres jours : il fut de retour à Goss, le 13 ; le même jour arriva le major général, comte Merfeld, chargé de la part de S. M. I. de négocier avec Bonaparte les préliminaires de paix :

il

il avait pour escorte un détachement de cavalerie française.

Le lendemain 14, arriva le marquis de Gallo, ambassadeur de sa majesté Sicilienne auprès de la cour de Vienne, négociateur habile, et doué d'un caractère doux et conciliant. Il eut la même escorte.

Le 15, après midi, les trois négociateurs se rendirent au jardin de Joseph Eggenwald, à Léoben : des gardes furent mises aux avenues. Ils entrèrent dans le pavillon, en fermèrent toutes les portes, toutes les fenêtres, excepté celles qui procuraient la vue sur le jardin. L'état-major du général en chef se trouvait en grande tenue. Les uns se promenaient ; d'autres plus fatigués se couchaient sur la paille en plein air. La conférence dura jusqu'à sept heures du soir. Plusieurs couriers furent expédiés la même nuit. Le colonel Vincent, aide-de-camp de l'empereur, partit sur-le-champ, et se rendit à Vienne.

Soit que les instructions que l'on avait demandées au cabinet de Vienne, n'arrivassent

pas assez tôt ; soit qu'il se fût élevé quelques nuages dans les négociations ; soit que le général en chef eût voulu tout préparer, pour marcher en avant sans perdre de tems, dans le cas que la réponse du cabinet de Vienne n'eût pas été satisfaisante, ou n'eût pas répondu entièrement à ses vues ; il appela auprès de lui tous les généraux divisionnaires, qui s'assemblèrent au quartier général, à onze heures du soir : le conseil de guerre fut terminé à trois heures du matin, et les généraux se rendirent aussitôt à leurs postes respectifs.

Le 17, les négociateurs travaillèrent à Goss toute la journée. Vers les huit heures, Bonaparte fit dire à l'évêque (1), qui se couchait tous les jours à cette heure, à cause de ses infirmités

(1) Bonaparte ne le nommait que son papa. Ce vieillard respectable, bienfaisant, aimable, conserva jusqu'au moment de sa mort, qui eut lieu le 20 février 1800, le plus tendre attachement pour le général. Il accueillit toujours très-bien tous les français qui vinrent lui faire visite, et n'a jamais pû souffrir qu'on parlat mal d'eux. Un jour il chassa de sa présence, un de ses grands vicaires qui était venu lui donner la nouvelle que Bonaparte, avait eû en Egypte, la tête coupée par un Turc. Cependant il avait à se plaindre du général, qui lui avait promis en partant de lui envoyer son portrait, et l'avait oublié depuis.

et de sa vieillesse, de dormir tranquille, que la paix était à-peu-près faite.

Le 18, après diner, le général Bonaparte se rendit au jardin de M. Eggenwald; il s'y promenait seul sous des allées de maroniers sauvages, et paraissait être dans une rêverie profonde. Était-ce le sort cruel qu'il réservait à la malheureuse Venise, qui peut-être rappellait à lui-même l'instabilité des choses, et la fragilité de la grandeur humaine?

Le général Merfeld, et le marquis de Gallo, vinrent l'y joindre à quatre heures du soir; ils saluèrent en entrant le général Bonaparte, mais ils ne furent remarqués de lui, qu'au moment qu'ils lui adressèrent la parole.

Un officier autrichien, servant d'aide-de-camp au général Merfeld, portait un gros paquet de papiers. Les négociateurs se rendent de nouveau dans le pavillon; après une courte discussion, ils demandent de la lumière qui leur est apportée par le secrétaire du général en chef. Les préliminaires sont signés et scélés de part et d'autre. La joie la plus vive était

peinte sur les visages des négociateurs, au moment qu'ils se séparèrent.

Une française ayant accouché d'un gros garçon, pendant que les préliminaires se signaient, il fut aussitôt porté à l'église paroissiale, où il reçut au baptême, le nom de Pacifique.

L'attente d'un si grand évènement avait attiré aux avenues du jardin de M. Eggenwald, une foule immense de curieux de la ville, des environs, et beaucoup d'étrangers; les rues, les places attenantes en étaient remplies, La nouvelle n'en fut pas plutôt annoncée, qu'elle circula avec la rapidité d'une étincelle électrique, de bouche en bouche. L'alégresse aussitôt succédant aux alarmes, se saisit de tous les cœurs : on s'embrasse; on se serre; les larmes coulent de tous les yeux. Toutes les cloches, comme par un signal convenu, sont en mouvement; le canon se fait entendre de toute part; son bruit n'effraie plus les mères, ne menace plus les villes, ne fait plus déserter les chaumières : *il annonce la Paix à tous les peuples du continent.*

F I N.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES MATIÈRES.

A.

Abraham (Sacrifice d'), beau et grand tableau de l'École Vénitienne, page 53
Admont (l'abbé d'), 176
Adriatique (le golfe), 11
Afflentz. Station du général Massena, 191
Albert d'Autriche, duc de Carinthie, 95, 103, 176
Allemagne, 105
Alpes, 2, 34. *Alpes noriques*, 36, 39. Glaciers inhospitaliers des Alpes, 65
Anarchie féodale, 104
Annæus Seneca, 115
Antique mémorable de bronze, trouvée aux environs de Maria-Sol, 87
Appel fait à l'arrière banc de Hongrie, 187
Arcol, lieu d'une bataille sanglante, 12
Arrière banc de Hongrie, 187
Artois (comtesse d'), 61
Arnolstheim (le poste d'), 24
Attila. Ses ravages, 39
Autriche (Maison d'), 49, 113, 151, 153, 154. *Conspiration en Autriche*, 157 et suiv.
Autrichiens, pages 16, 17, 24, 34. Gouvernement

Autrichien 63. *Autrichiens* battus par *Massena*, 112, par *Bonaparte*, 114, et de rechef par Massena, page 177 et suiv.
Avitus Durius, personnage romain, père de *Maximilla*, monument encore subsistant de sa douleur à la mort de sa fille, 73, 74
Avoine abondante aux environs de la Moër, 137

B.

Bajolik (le général), 20
Balinghton, cantatrice, 12
Bann-richter, nom d'office d'un juge particulier, 140
Barberousse (l'empereur), fortifie la nouvelle ville de *Tarvis*, rebâtie depuis sa destruction, 15. Défait les Vénitiens à *Saftriz*, qui, de cette défaite prit le nom de *Caporosso*, *ibid.*
Bavière (noblesse de), 60
Belges, peuple, 147
Benard, évêque de Saltzbourg, 103
Benoît (ordre de S.) 176
Bernadotte (le général), 35, 36, 172
Bianchi (madame). Son éloge, 22, et ailleurs.
Blumaner (le poëte), 165
Bohême (verreries de), 54. *Bohêmes*, peuple, 156. La Bohême et la Moravie, 170
Boïens, peuple, 39
Bologne, ville d'Italie, 11
Bonaparte (le général), 12, 100, 114, 133, 134, 184 et suiv. 192, 194
Braconnage, puni moins rigoureusement qu'autrefois; et, en quelque sorte, toléré, 144
Brenta, rivière d'Italie, 12
Bruk, station du général Massena, 191

C.

Campo Formio, (traité de) 16
Candélabres, 72
Capo-rosso, 15
Carinthie, 35, a reçu son nom des *Carnutes* ou *Carmiens*, établis dans les montagnes de la *Carniole Supérieure*, 39, souverains de Carinthie, 92, 93 et suiv. évacuée en 1481, par les Hongrois, 103
Carmiens, précédamment *Carnutes*, anciens colons de la Carniole, 38. Restes de la grande émigration Celtique, au tems de Tarquin l'Ancien, 38
Carniole (sa capitale), 36. Ses habitans anciens et modernes, 38. Leurs anciens noms, *ibid. Carniole Supérieure*, 39
Carnutes, émigration Chartraine, qui, sortie des Gaules, donna son nom à la Carinthie, 39
Carporetto, pas, et village situé sur l'*Isonso*, vers la vallée qui mène à *Gorizia*, 5, 6. Ce village est adossé au penchant d'une assez haute montagne, 6
Cercle (capitaine du), 26-139
Charles-Magne, 40. Faiblesse de ses successeurs, 41
Charles (le prince) 19, 20, 21, 100, 114, 117, 174, 175, 191
Chiusa, fort situé à une lieue de *Pletz*, 8. Ce fort est emporté par le général *Le Bon*, 9
Cimarosa, virtuose, 12
Ciridale, c'était l'ancienne ville appellée *Forum Julii*, 4. *Pont*, à quelques milles de *Ciridale*, construit sur la petite rivière de *Natisana*, 5
Clagenfurt (la ville de), 28-29. Lac du même nom, 29. Combat en avant de *Clagenfurt*, 34. Origine de *Cla-*

genfurt, 38. Epoque où cette ville devint la capitale de la *Carinthie*, 41. Son site, 42. Nombre de ses habitans, *ibid.* Incendie de son faubourg, 67. Ses environs, 69. Tribunal d'appel à *Clagenfurt*, 138, 139, 140
Claire (religieuses de Ste.), supprimées, 132
Coalisés contre la République Française, 152
Columbaria, ou urnes sépulchrales, 73
N. B. Peut-être faut-il lire *Columnaria*, parce que ces urnes se plaçaient sur des colonnes.
Como (le lac de), 30
Conspiration en Autriche, 157 et suiv.
Croates, 18, 24

D.

Danube, fleuve, 168
Dietrichstein, forteresse, 93
Dioclétien, empereur, 84
Domestique, dont l'ami fortuitement découvre la conspiration de Martinowistch, 160 et suiv.
Drave, la (rivière), 21, 97, 129

E.

Ecoles militaires fondées par Joseph II, 47 et suiv.
Ecroulement de montagne, 33
Egypte, établissemens français, y seraient à desirer, 150
Eggenwald (Joseph), son jardin, à Léoben, 193
Emigrés, 62
Enfans Russes, mis en vente, comme bagage inutile, 64
Enseigne, pendu par les ordres du prince Charles, qui se repent de sa précipitation, 175
Espionage, 172

Etangs, leur origine, page 32
Etats de l'empereur, 150, 151, 170
Evaporation modique des eaux, dans un air glacial, 33

F.

Fafniz, village, 17
Federau, bourg sur le Gail, 26
Fella, rivière, 16
Fontanieux (le major général), 70
Forum Julii, aujourd'ui Ciridalo, 4
Fresque (Peinture à), 88
Frioul allemand, 5

G.

Gobelins (tapisseries des), 54
Goes (comte de) 69
Gordien (médailles de l'empereur), 77
Gosse, 192
Goths, peuple barbare, 75
Gradisca, forteresse, 35
Gratz, 89
Gratz, capitale de la Stirie, 191
Gratz (le chemin de), 36
Gorizia, vallée, 5. ville, 36, 96
Gail, rivière, 26
Guieux, division de ce nom, 8, 16
Guieux, la division commandée par le général de ce nom, bat l'arrière-garde Autrichienne à *Puffero*, et le débusque du pas de *Carporetto*, 5. Cette division est appuyée par celle du général Sérurier, *ibid.*
Guide, (tableau dans le genre du), 53
Gurk, (la rivière de) 97

H.

Héberstreit, lieutenant de place de Vienne, page 164
Herculanum, 72
Hermann Landemberg rencontre Frédéric de Stubenberg à San Lorenzo, lui livre combat et est battu, 177
Hongrie, 96
Hôpital (de Graz), 25
Huns, peuple barbare, 75

I. J.

Iles du lac Majeur, 30
Illyriens, 75
Ingo, le duc, 79
Isonzo (l'), rivière impétueuse, 5, 9, 35
Italie, 11
Jésuites (l'ordre des), 131
Joseph II, empereur, 51 et suiv. Sa mort, 149, 151
Joubert (le général),
Judembourg, ville, 116, 117, 118 et suiv. Passe pour avoir été l'ancienne *Idunum* des Romains, 118. Massacre qu'on y fait des juifs; 124, 125 et suiv.

K.

K***** (la baronne de), 135
Kapfenberg, 191
Kirchenfeld, 68
Kray (le général), 29
Klagesnus, ville, 2
Knittelfeld, 128, 150
Krindberg, 191
Krinburg, 36
Knoller (le vieux), peintre dans la manière de Raphaël. Sa copie de la *Madona*, 53

L.

Lac de Como, page 30
Lac des Quatre-Cantons, en Suisse, 78
Lac de Garda, 30
Lac de Genève, décrit par Jean-Jacques, *idid.*
Ladon (le général), 182
Laibach, poste du prince Charles, 19, 25
Lattermann (le régiment de), 132
Le Bon (le général) force le fort de *Chiusa*, 8
Léoben, ville, 136 et suiv., 180
Léopold, empereur, successeur de Joseph II, 151
Linz, capitale de l'Autriche supérieure, 114
Livres prohibés, 57
Loïbe, la plus haute montagne des Alpes noriques, et qui sépare la *Carniole de la Stirie*, 36, 56
Lombards (invasion des), 75
Lombardie, contrée d'Italie, *ibid.*
Lombardie, 11
Louise (la princesse) épouse le prince héritier de Naples, 169
Lukhisini (le marquis de) ambassadeur de Prusse à la cour de Vienne, 171
Luther, 131

M.

Mantoue, ville d'Italie, 1, 89
Marcomans, 75
Marau, ville, 115
Marguerite, surnommée la *Maultache*, ou la bavarde, 92 et suiv. Fille du duc Henri VII, de la maison de Mainhard, originaire et souverain du *Tirol*, 92, 93. Epouse en premières noces, *Jean*, fils du roi de Bohême, 93. Ses exploits, 93, 94 et suiv. Sa mort, 96

Maria-Sol, Eglise de ce nom, 70 et suiv. page 81, 87
Marianne (l'archiduchesse), 73, 71, 75
Martin, évêque de Séken, prélat intolérant, 131
Masséna (le général), ses exploits, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 25. Passage de sa division à S. Veit, 87, 99, 100. Ses succès, 110, 111, 112 et suiv. 175, 179, 191
Martyre de S. Jacques, beau et grand tableau de l'école Vénitienne, 53
Mathias, roi d'Hongrie, 103
Médaillons curieux, dans une chapelle, 55
Melnitz, petite rivière qui se jette dans la Gurk, 98. Pont sur la Melniz, *ibid.* Vallon séparé en deux par le cours de cette rivière, 104. Un de ses bords est fortement boisé, 110
Mercantin, général, 20
Merfeld (le général), 134, 195
Mer Noire, 11
Meunier enrichi, préféré à un brave chasseur, qui a autrefois détruit beaucoup de loups, mais à qui l'âge a ôté sa force et son agilité, 107 et suiv. Truites noires de la Moër, 129
Mine de plomb aux environs de Rabl, 13. 14, Moines de Willach, *ibid.*
Mitroski (le régiment de), 181. Le général *Mitroski*, 182, 191
Montenote, lieu d'une bataille sanglante, 12
Moër, rivière, 114, 117, 128. Principale rivière de la Stirie, et prend sa source dans les montagnes de l'évêché de Salzbourg, 127, passe près de *Knitelfeld*, 174

N.

Natisana, rivière, page 5
Neumarck (combat de), 109
Noblesse venue anciennement de la Franconie, de la Bavière, de la Souabe, de la Suisse, de la Bohême et de l'Autriche, 60
Noire (mer), 11

O.

Oberprett, village, 10
Ofen, ville, 168, 188
Orange (le prince d'), 116
Ordres religieux, leurs deputés rassemblés à *Vienne*, et pour quelle opération, 58
Otocar, roi de Bohéme, 103
Ozopo, 16

P.

Pauhi, cantatrice; 12
Pekau, 192
Petronia, dame Romaine, 73, 74
Peste (la ville de), 104
Peur (la), cette divinité avait des autels dans Rome, 157
Picoletto, nom d'un vin très-estimé en Italie, 4
Pitti, palais de ce nom, 53
Pletz, 20
Pleurs, bourg de ce nom, 34. Son ancien clocher se trouve aujourd'hui au niveau des flots, *ibid.*
Plomb (mine de), 13
Plongeurs habiles, à Venise, 30
Pont sur la rivière de *Natisana*, 5

Porcelaine de Vienne, comparée à celle de Saxe, 54, 55
Ponteba : rivière, page 16
Port de Fiume, 36
Pyrénées, 34

Q.

Quatre Cantons (lac des), 78

R.

Rabl (le lac de ce nom), 11. Village et lac de ce nom, 13. Lieu renommé par une minière de plomb, fort riche, *ibid.* comparaison de cette minière avec celle de Willach, *ibid.* Son rapport net par an, 14
Rastadt, 182
Rivoli, lieu d'une bataille sanglante, 12
Rotermann (chemin de), 180
Raphaël (Madona de) 53
Russes, 25, 63

S.

Saftriz, village situé dans une petite plaine, où l'empereur Barberousse défit complettement les Vénitiens, 15
Saltzbourg, 87 et suiv.
San-Danielo, 16
Saint-Michel (le plateau de), poste occupé par les Autrichiens, 177
Saint-Veit, ville, 66 et suiv. Son origine; 82, 83, 84, 85, 86. Prisonnier de guerre français, fait à *Saint-Veit*, 90, 91
Santa-Croce, 36
Sastriz, village, 15
Savoye (maison de), 61

Schlangenberg (le baron de), page 21
Schiesling, village à la moitié du chemin de *Neumarck* à *Unzmarck*, 114
Seken, évêché, 131
Sérurier. Division commandée par le général de ce nom, 35, 68
Soemmering, haute montagne qui sépare la *Stirie* de l'*Autriche*, 56
Spilimbergo, 16
Spork (le général), 114
Sources d'eau chaude minérale, 109
Stirie. Ses productions, son rapport et ses ressources, 150
Strina, cantatrice virtuose, 12
Styx, le fleuve fabuleux de ce nom, 11

T.

Tagliamento (bataille de), 15, 16
Tarvis, bourg, 8, 14, 15, 19, 20
Tasse (le), 30
Thérèse (Marie), l'impératrice, 14
Tisno, évêque de Saltzbourg, 102
Tirol, 20, 96. Route du Tirol, 88
Traboch (hauteur de), 180
Trafayach, *ibid.*
Traitemens durs que les prisonniers Français ont éprouvés en Autriche; mais l'heureuse paix a terminé ces reproches, 24
Tremblement de terre, qui engloutit plusieurs villes d'Asie, 77
Turcs, 131

U.

Unzmarck, page 114, 116
Udine, ville, 2
Unterprets, village, 10

V.

Vandales, 75
Vasen, grand et beau château, 98
Vincent (le général), 193
Villes d'Asie, englouties par un tremblement de terre, sous le règne de Tibere, successeur d'Auguste, 77
Veneta (*Chiusa*), 16
Venise, 12
Venzone, 16
Vérone, 27, 89
Verrerie de Bohême, 54
Vordernberg, 180, 182
Volstrein, professeur, compromis dans la conspiration de Martinowitch, 165. Absous, 166

W.

Wéterzée, 30
Willach, 29
Wolkermatt, 97

Z.

Zuigarelli, musicien, 12
Zartorinski (division de détachement de cavalerie), 19
Zelschack (comtes de la maison de), 101

Fin de la Table des Matières.

Bibliothèque Nationale Paris
584107
SBN

Digitized by Google